INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0 828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

L'EXPRESS

17 OCTOBRE 1957. — N° 330

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

La grande enquête nationale

FRANÇAIS, QUE VOULEZ-VOUS ?

Alsop nous câble :

L'AMERIQUE SE REVEILLE

(Charpentier.)

ANNE FRANK (PASCALE AUDRET)

« Qu'on ne me dise pas que ce n'était pas la peine. »

(Kafka : La métamorphose)

★ ★ ★★ ★

La lettre de « L'Express »

L'AMERIQUE ? « Une bande d'affairistes ignorants et présomptueux, sous la direction nominale d'un président fatigué. L'avance prise par les Russes est accablante... Déjà, les scandales non punis de la revue « Confidential », l'inconscience d'hommes politiques qui prétendent donner des leçons d'anticolonialisme au monde alors qu'ils traitent comme l'on sait la population noire, qui prêchent le libre échange en pratiquant un protectionnisme forcené, qui nomment des ambassadeurs et des hauts fonctionnaires en raison de contributions aux caisses électorales, qui recrutent leurs agents diplomatiques à Hollywood, montraient une profonde décadence. On ne peut à la fois se consacrer aux balles de golf et au Spoutnik. Il faut choisir »

CE jugement définitif, ce n'est pas dans « l'Humanité » qu'on peut le lire cette semaine mais dans un bulletin confidentiel dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a jamais reflété les positions de la classe ouvrière. Il traduit bien l'état d'esprit de toute une fraction de la grande bourgeoisie d'affaires qui, depuis une semaine, exécute en dix mots comme en cent l'Amérique « décadente » tout en prenant ses assurances de « l'autre côté ». Combien de vestes bien coupées sont ainsi en train de se retourner, dont on ne soupçonnait pas qu'elles étaient doublées de rouge...

Il faut distinguer cependant, parmi ces nouveaux admirateurs de la Russie Soviétique, entre les girouettes et les boussoles.

Les girouettes composent cette vaste catégorie que fascine le succès. Dans le privé, ils se feraient moines pour dîner avec un ministre en exercice ou pour tutoyer M. Boussac. Que ceux-ci aient quelque revers, que la fortune cesse un temps de leur sourire, et les girouettes virevolteront, sans même y penser, comme toute girouette lorsque le vent tourne.

L'étrange est qu'ils n'attendent ni ne reçoivent rien de ceux qu'auréole le succès. Leur instabilité n'est marque que de stérilité dans l'imagination et d'un sentiment confus d'impuissance. Se tenir aux côtés du vainqueur du moment, c'est emprunter au soleil un peu de son éclat pour camoufler une pâleur chronique.

Les Américains, si sensibles au prestige que confère la réussite, si cruels à l'échec, ne s'étonneront pas de voir se détourner d'eux les mêmes hommes qui, il y a trois ans, accusaient de trahison les Français obstinés à penser qu'il n'était pas sain d'envoyer les Présidents du Conseil se faire investir à Washington. Cela leur apprendra peut-être à reconnaître leurs amis de leurs clients.

DU côté des boussoles, c'est tout différent. On a du sang-froid, des intérêts, la vue longue. Et on ne perd jamais le nord.

La naissance de Spoutnik, avec tout ce qu'elle révèle de puissance maîtrisée du côté soviétique, leur a donné à penser en des termes qu'un célèbre industriel exprimait à peu près ainsi :

— « Les Américains ? Des faux durs qui croient encore à des fariboles telles que la liberté, l'égalité, et la fraternité, qui s'intéressent au niveau de vie de leurs ouvriers... Laissez-moi rire. Les Russes, eux, ne s'embarrassent pas de considérations sentimentales périmées. On ne fabrique pas Spoutnik avec des grèves et des élections libres. Prenons donc des leçons chez ces gens-là. Budapest, Budapest... Si nous faisions autant en Algérie, le problème serait réglé. Le temps de l'homme est révolu. Celui des démocraties s'achève. Tant pis pour ceux qui seront broyés. L'important est d'appartenir à l'une des cinq, des dix, des vingt cellules de techniciens qui mèneront la société future. Le régime ? Je m'en fous. Il sera bon, s'il est fort. »

QUE les boussoles indiquent le cap sur lequel il convient aux réalistes de cingler, c'est possible. Encore qu'ils aillent sans doute un peu vite. Mais au milieu de ces perturbations atmosphériques une catégorie d'individus restera éternellement mal orientée, que souffle le vent d'est ou d'ouest : celle des imbéciles qui se font inlassablement tuer sur toutes les barricades du monde, dans toutes les révolutions du monde, et quelquefois contre le Mur de l'Atlantique, pour que derrière eux se lèvent des « lendemains qui chantent ».

Chers imbéciles...

Françoise Giroud.

J'aimerais que la France...

Un ami me demandait quelle était mon idéologie d'union française et comment j'aimerais voir la France l'amorcer ? Je lui ai dit :

Par une proclamation mondiale solennelle du Président de la République traduisant un vote du Parlement ou mieux *un grand élan national en des termes voisins des suivants :*

La métropole est une république une et indivisible.

Les anciennes colonies françaises constituent des Etats fédérés se gérant eux-mêmes par fédération.

Ils sont liés à la métropole par un acte d'alliance comportant en partage avec la république française l'obligation d'une politique étrangère commune et d'une défense militaire réciproque, sous condition d'un concours juridique, économique et culturel de la république française

Ainsi l'Algérie constituerait un des Etats fédérés en question. Le noyau de cette fédération serait immédiatement créé. Chaque fois qu'un territoire ou un groupement ethnique remplirait certaines conditions d'ordre et de possibilité de gestion personnelle à préciser, il serait sur sa demande accueilli comme membre de la fédération algérienne.

D'autres fédérations de l'Afrique occidentale, de l'Afrique équatoriale, de Madagascar, etc., pourraient plus tard s'associer dans une fédération africaine d'ensemble.

Qui sait même si la fédération africaine d'ensemble associée à la métropole n'aboutirait pas *in fine* à une fédération franco-africaine voire eurafricaine.

Charles PLATRIER,
Professeur honoraire
à l'école polytechnique
et à l'Ecole nationale
des Ponts et Chaussées.

Je me sens devenir fasciste

Encore une crise ministérielle, nous n'en sommes plus à les compter depuis la Libération — j'avais douze ans à cette époque, et le spectacle de la corruption, de la décomposition des « élites » dirigeantes, de tous les scandales n'était guère propre à donner une haute idée de la démocratie parlementaire à un adolescent sorti de la guerre — le pays, l'Etat, si l'on peut parler d'un Etat, s'enlisent dans le bourbier sanglant de la guerre d'Algérie...

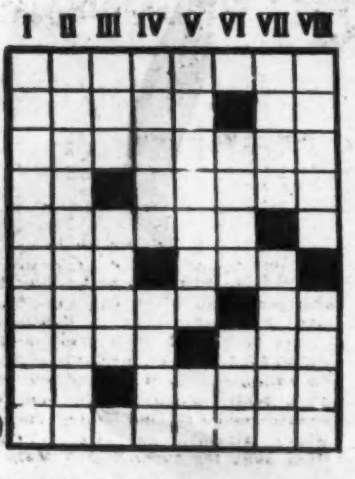
Les hommes de bonne volonté sont impuissants à faire l'unanimité de la France devant la nécessité impérieuse de lui redonner son vrai visage. La petite Eglise de Romain Rolland, celle des humbles gens, « petite par le nombre, grande par l'âme, presque inconnue, sans action apparente et qui est toute la force de la France, la force qui se tait et qui dure », assiste, passive et agacée ; le grand parti ouvrier en qui elle mettait ses espoirs, la fin de ses humiliations, est devenu une secte d'exégètes du capital.

Je me sens devenir fasciste. Le fascisme, c'est le culte de la force, l'exaspération des gens simples, des ratés et des dévoyés qui rêvent d'épopées

R. L.,
Cusset.

(Suite du courrier page 35.)

MOTS CROISES N° 105



HORIZONTALEMENT. — 1. A des suites menaçantes pour ceux qui aiment à rire. — 2. Donne de l'extension. Communes à la Mongolie et au Colorado. — 3. Il est assez recommandé d'en avoir le sens. — 4. Propice à la circulation. L'un inspira Diderot. — 5. Qualifie une porte sur l'Atlantique. — 6. Cette ligne ferait un proverbe si les noirs étaient père et fils. — 7. Fleur. En pantalon et en pardessus. — 8. Ne devait pas figurer souvent sur la table de Curnonsky. Suit un indicatif. — 9. En latin. Précipitation qui cause souvent une précipitation générale. — 10. Domine les ailes et la carène.

VERTICALEMENT. I. Monnaie d'échange qui n'a pas de cours en Bourse. — II. Peut qualifier un astre, un regard, un orateur. — III. Fruit d'une élaboration progressive. Ce que fait un collège. — IV. Entre la Bosnie et la Serbie. Plus petit que soi dont on n'a pas besoin. — V. Fraîche. Ses tours dominent une île. — VI. Colore l'iris. Domina un fameux siège. — VII. Un de ses enfants fut un adversaire du charbon. Réunir des œillets. — VIII. Le mal qu'il procure a des résonances bibliques. Celui qui se rapporte au nez se fait avec la main.

Solution du n° 104

PARKING PRIVE
dans l'immeuble
PLAISIR D'ACHAT
chez
BRUNSWICK
62, bd de Strasbourg

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8°) - ELY. 88-61
ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8°) - Tél. : BAL 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr.
Italie · 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)
FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.100 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris

Administrateur : J.-F. COBLENCE

Dans ce numéro :

● Courrier .... p.p. 2 et 35

Les affaires françaises

● Nation : Les revenants .... p. 3
● Parlement : 106, rue de l'Université .... p. 3
● Correspondances Express .. p. 4
● Tunisie : Aux frontières de la guerre .... p. 7

● Forum : L'Afrique vue de Paris, par *André Philip.*
● Le Spoutnik vu de Paris, par *J.-M. Domenach* ...... p. 8

● En deux mots, par *Brigitte Gros* .... p. 8

● La nouvelle vague : Français que voulez-vous ? pp. 9, 10, 11

Les affaires étrangères

● L'Amérique se réveille, par *Stewart Alsop* ...... p. 13

● Est-Ouest .... p. 14
● Le Spoutnik et la société russe, par *Aneurin Bevan* .... p. 14
● *Entretien :* Un capitaliste français juge l'U.R.S.S. .. pp. 15, 16

● *Document :* Comment nous irons dans la lune, par le professeur *Hermann Oberth* ... .. pp. 17, 18, 19, 20.

Santé

● Gripppe, rhume .... p. 21
● Accidents .... p. 22
● *Alors... raconte* .... p. 23

Paris en parle

● L'Amérique vue par *Marcel Aymé* .... p. 24
● La Semaine, Festival .... p. 24

● Au théâtre : Shakespeare tel qu'on le joue, par *Robert Kanters* .... p. 25

● D'autres pièces .... p. 25

● Au cinéma : Le salaire de l'absurde, par *J.-P. Vivet* .... p. 26

● Un autre film .... p. 26
● Télévision, Expositions .. p. 27

Lettres

● On vous en parlera, La Semaine, Pour les Prix .... p. 28

● Mallarmé dramaturge, par *Jean Duvignaud* .... p. 29

● Orient .... p. 29

● Romans français : Dans leur candeur naïve, par *Madeleine Chapsal* .... p. 30

● Sociologie .... p. 30

Madame Express

● Cette semaine Madame Express, Soins .... p. 31

● Mode : Le « Junior » n'a pas d'âge .... p. 32

● Beauté .... p. 33
● Loisirs, Recettes, Pas cher .... p. 34

Et

● Le Bloc-Notes de François Mauriac .. p. 36

L'EXPRESS

LA SEMAINE

● **LES AFFAIRES POLITIQUES.** — Les socialistes règnent jusque dans le palais de la République, juge François Mauriac. Mais qui prend les décisions ? Ce sont les hommes du C.N.I.P., réunis au Club de la rue de l'Université. — Une phrase d'un ministre démissionnaire, jetée un dimanche, a remis à Tunis de l'huile sur le feu. Le même ministre apprécie moins le « droit de suite » lorsqu'il s'agit de ses activités personnelles. — Spoutnik tourne toujours et reste la vedette de la semaine : Stewart Alsop, l'un des très rares observateurs qui aient accès aux dossiers confidentiels, câble de Washington à « L'Express » : « Spoutnik réussira peut-être à réveiller l'Amérique. » — Aneurin Bevan analyse, de Londres, ce que le Bébé-lune révèle de la société soviétique. — Un observateur à Calcutta, William Clark, décrit l'impression produite en Orient où se joue la véritable compétition entre l'Est et l'Ouest.

● **UN CAPITALISTE EN U.R.S.S.** — Un important homme d'affaires français, retour de Russie, donne froidement son diagnostic économique, dans un entretien avec « L'Express ».

● **NOUS IRONS DANS LA LUNE.** — Le professeur Hermann Oberth, qui fut avec Wernher von Braun le père des V2, puis des fusées modernes, a très exactement prédit la naissance du satellite artificiel. C'est la même équipe qui est maintenant responsable du programme américain de « conquête de l'espace ». Le professeur Oberth décrit ici avec précision les conditions dans lesquelles nous irons dans la Lune.

● **FRANÇAIS, QUE VOULEZ-VOUS ?** — L'enquête nationale sur les Français qui composent la Nouvelle Vague se continue. Le questionnaire de « L'Express », auquel ont déjà répondu des milliers de jeunes Français, est publié cette semaine dans « France-soir ». L'I.F.O.P. poursuit ses investigations en profondeur. Un paysan, un instituteur, un médecin de campagne, un futur hôtelier, un employé des P.T.T. disent ici aujourd'hui leurs drames, leurs espoirs, leur état d'esprit.

● **PARIS EN PARLE.** — Au théâtre, inceste, naufrage, prostitution, résurrection : en un mot, Shakespeare. Quelques répliques donnent le ton de la nouvelle pièce de Marcel Aymé. « Les Espions », première tentative cinématographique d'exploration dans l'absurde, mettent Peter Cheyney au service de Kafka. Stravinsky dirige sa dernière œuvre qui n'est pas la meilleure.

● **LETTRES.** — Deux romancières qui adoptent, dans leur candeur naïve, images drues et propos raides, Mallarmé à la recherche du chef-d'œuvre inconnu, la Chine libertine séduisant la Chine héroïque, la découverte du Palais-Bourbon par un parlementaire vertueux et celle des paysans noirs par un écrivain plein d'humour font l'actualité. Mais son centre s'est déplacé en Allemagne où le génie de l'organisation remplace la création.

● **GRIPPE.** — Un Français sur quatre a la grippe et les trois autres ont peur de l'attraper. C'est le moment où ils vont montrer leur gorge au médecin. Qu'y trouvera-t-il ?

● **NOTRE COUVERTURE.** — Ce visage dramatique d'Anne Frank, l'enfant juive assassinée, son père n'a pas voulu le voir. Elle a déjà eu plus de dix visages qu'il est interdit d'applaudir.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Les revenants

LE petit monde du Parlement a eu, cette semaine, son Spoutnik. Catapulté par des apprentis sorciers pour « faire un tour de piste », M. Antoine Pinay a montré qu'il n'était pas un modeste robot. Par son langage un peu vert, son comportement naturel, et son art particulier de dire des vérités premières d'une autre manière que les autres, il a démontré, à ceux qui l'avaient oublié, son incontestable potentiel de sympathie dans l'opinion.

MM. Roger Duchet et Guy Mollet n'en ont pas cru leurs yeux et M. Edgar Faure n'a pas reconnu l'ancien ministre des Affaires étrangères, un peu timide, qui lui portait gentiment sa serviette à la conférence de Genève.

Le Pinay de 1952 ressuscitait...

Mais il n'a pas été le seul revenant de la semaine. Et ce mois d'octobre, premier anniversaire des journées de Budapest, est celui où les deux mots enterrés de « Front populaire » ont resurgi dans les couloirs fiévreux du Palais-Bourbon, les petits salons des dîners politiques, et dans les colonnes de la presse, de « l'Humanité » au « Figaro ».

Pas exactement le « Front populaire », bien sûr. Mais l'idée plus subtile, exprimée par M. Maurice Duverger, selon laquelle « il n'est pas absurde d'envisager un soutien communiste occasionnel, dans certains cas particuliers... on peut même imaginer des circonstances où l'abstention suffirait. »

Un an après

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de la Seine depuis un an. Et beaucoup de sang dans les djebels algériens.

Et M. Guy Mollet lui-même, à force de voir le vicomte de Sérigny régner sur le Parlement français, a repris le goût de ce que les modérés appellent de nouveau le « chantage au Front populaire ». M. André Stil peut invoquer de nouveau dans « l'Humanité » cette « majorité de gauche qui existe à l'Assemblée, et dans le pays, pour une autre politique en Algérie », ce spectre que l'éditorialiste du « Figaro » supplie de nouveau M. Pinay et le M.R.P. de repousser de toutes leurs forces en « ne se coupant à aucun prix des socialistes ».

Un an après ce que Jean-Paul Sartre a dénoncé, dans « L'Express » le 9 novembre 1956, comme la « faute incroyable et le crime de Budapest »...

Un an seulement a suffi aux maitres du Parlement pour atténuer dans le souvenir des meilleurs Français le tonnerre des tanks soviétiques tellement plus lointain maintenant que les cris des torturés d'Alger, et les « mensonges les plus répugnants du misérable Janos Kadar, tellement moins brûlants aujourd'hui que la faillite des douze hommes honorables de la Commission de Sauvegarde. Un an a suffi à l'impuissance des gouvernants français pour exiler de nouveau l'espoir chez les communistes.

Les savants soviétiques ont su créer pour M. Kroutchev le miracle du Bébé-lune. Mais nos chefs politiques ont réussi à mettre à ses pieds un ouvrage plus remarquable encore.

PARLEMENT

● ***A l'Assemblée, grâce à l'arithmétique, les socialistes règnent. Mais qui gouverne ? Voici les hommes du C.N.I.P. :***

106, rue de l'Université

«M*OI, souhaiter le pouvoir ? Ah ! fichtre non !* » C'est deux heures après ce cri du cœur que M. Antoine Pinay acceptait, vendredi dernier, de prendre son tour dans la ronde. Les scrupules et les appréhensions du leader modéré avaient été balayés par la pression des députés indépendants de « la base ». Pour la première fois depuis 1935 (Pierre Laval), la droite française, les modérés, avaient revendiqué ouvertement pour l'un des leurs la charge de gouverner le pays.

Depuis quelques mois déjà, la plupart des 92 députés et des 62 sénateurs modérés supportaient mal d'entendre dire que « *celte législature est dominée par les socialistes* » et qu'on ne pouvait « *rien faire sans eux* ». Rien sans les socialistes ! Alors que chaque élection partielle a confirmé, par une victoire, le sentiment des modérés d'avoir le vent en poupe.

Certes l'arithmétique est là et cette semaine encore : on ne peut investir un Président du Conseil, dans l'Assemblée telle qu'elle est, sans l'agrément au moins tacite — l'abstention — de la S.F.I.O. Mais on peut au moins lui imposer, après l'investiture, de conformer sa politique aux vœux de la droite, puisque nul ne peut gouverner, même M. Guy Mollet, sans plusieurs dizaines de voix modérées. Rien sans les socialistes ? Mais que

(*Suite page 5.*)

Offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie — Paris (8e)

LES AFFAIRES FRANÇAISES

CORRESPONDANCES EXPRESS

DANS LE SALON DU BOULEVARD SUCHET

● 87, boulevard Suchet (16ᵉ). Au fond de la cour, deuxième étage à gauche. Un petit appartement de célibataire aisé, meublé de façon disparate. Au mur, deux toiles de Lorjou. Par les fenêtres, on aperçoit le chemin de fer de la Petite Ceinture. Le locataire, M. Pinay, consulte.

M. Mitterrand se plaint des propos insultants à son égard tenus par M. Duchet à la suite du congrès R.D.A. de Bamako. « Mais Pinay n'est pas Duchet », dit doucement M. Pinay.

M. Daladier s'inquiète des projets d'économies dans le secteur militaire : « Il faudra réduire, répond M. Pinay, le nombre des fanfares, fermer les casernes qui ne servent à rien dans la métropole. Je pense même qu'il faudra arriver à supprimer trois divisions. »

A la réunion « Cadillac » des radicaux où M. Daladier rendit compte de son entretien avec M. Pinay, on entendit M. Bourgès-Maunoury déclarer avec un sourire froid : « La situation que j'avais trouvée en 1953 lorsque j'ai succédé à M. Pinay aux Finances était tout aussi grave qu'aujourd'hui. »

EDGAR FAURE : PAS AVANT 1961

● Au cours de leur dernière entrevue, à l'Elysée, le Président de la République a averti M. Edgar Faure qu'il ne pourrait pas faire appel à lui pendant l'actuelle crise. « Ce serait d'ailleurs un mauvais service à vous rendre que de vous pousser en avant », dit M. Coty, qui ajouta : « Je crois même que je m'en tiendrai à cette position jusqu'à la fin de la législature » (c'est-à-dire jusqu'en 1961).

Leur conversation n'avait pas eu de témoin. C'est M. Edgar Faure qui l'a ensuite racontée, avec une certaine amertume.

L'AFFAIRE MEZURAT

● Le jour même où l'histoire de Léone Mezurat, cette institutrice française d'Algérie, arrêtée puis torturée, était publiée dans « L'Express ». M. Forestier, secrétaire général du Syndicat National des Instituteurs (S.N.I.), était reçu par le ministre de l'Education nationale, M. Billères.

Le ministre venait de lire le récit de « L'Express ». Il était bouleversé. En présence de M. Forestier, il téléphona aussitôt au secrétaire d'Etat aux Forces armées (Terre), M. Pierre Métayer, pour demander l'ouverture immédiate d'une enquête. En même temps, il convoquait le recteur de l'Université d'Alger, M. Capdecomme.

Trois jours plus tard, le 30 septembre, M. Forestier s'entretenait avec M. Capdecomme. En plein accord avec le ministre et le recteur, le secrétariat général du S.N.I. rendait alors publique la demande pressante qu'il avait présentée au gouvernement. Le S.N.I. exige que :

« Pas un enseignant ne puisse être arrêté ou détenu sans que l'autorité universitaire de tutelle soit informée dès l'origine des motifs de l'arrestation et, ensuite, des conditions de la détention. »

MM. Billères et Capdecomme ont affirmé leur volonté d'obtenir que des instructions très précises soient données dans ce sens.

L'enquête ouverte par le Secrétariat aux Forces armées « est en cours ». Le S.N.I. — (et « L'Express ») — suit l'affaire.

Quant à Mme Mezurat, elle a été prise en charge provisoirement par le S.N.I. et va recevoir incessamment une nouvelle affectation dans la métropole.

DEUX GENERAUX SE RETROUVENT

● La nomination du général Morlière comme gouverneur militaire de Paris, décidée à la veille de la crise, risque d'être évoquée prochainement au Parlement.

Un député, M. Dronne, républicain social, interpelle. Selon lui, le choix du général Morlière est « injurieux et démoralisant pour l'armée ».

Ses raisons : Le général était commissaire de la République et commandant militaire à Hanoï fin 1946. Il y aurait eu « des responsabilités particulièrement lourdes qui auraient entraîné l'agression vietminh » (19 décembre 1946). Il serait ainsi à l'origine de la guerre d'Indochine.

Le général Morlière était effectivement, à la fin de 1946, commandant des troupes terrestres du Tonkin et commissaire de la République par intérim jusqu'au retour, le 5 décembre, du titulaire de ce poste, M. Jean Sainteny.

Sainteny écrit (dans son livre « Histoire d'une paix manquée ») : « Le général Morlière était le partisan loyal d'une politique d'entente franco-vietnamienne. Il avait su affronter la réprobation de ceux qui ne voyaient que le côté militaire du problème... »

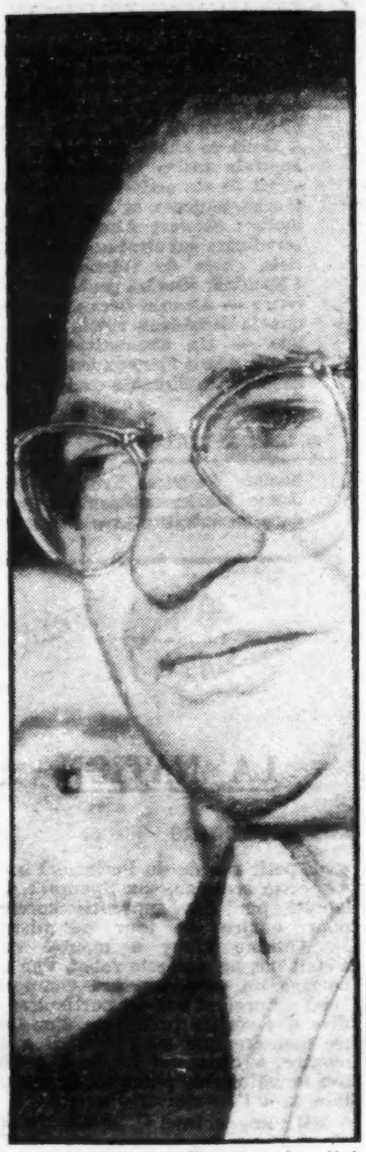
En fait, certains chefs militaires n'ont pas pardonné au général d'avoir protesté contre le bombardement d'Hanoï, ordonné par l'amiral d'Argenlieu (haut commissaire) et le général Valluy (commandant en chef). C'est ce bombardement qui a déclenché la guerre d'Indochine.

Refusant d'obéir, il avait exposé ses raisons à ses officiers. Un lieutenant-colonel vint lui dire après cette conférence qu'il était entièrement d'accord avec lui et se mettait à sa disposition. Cet officier, aujourd'hui général, s'appelait Paris de Bollardière.

En avril 1957, quand il est tenu de prendre les arrêts de forteresse à la Place de Paris, le général de Bollardière a trouvé devant lui comme commandant de la Région militaire le général Morlière. Ils se sont serré la main et ont évoqué ces souvenirs de 1946.

(Charpentier.)

Mme Léone Mezurat
Une fenêtre ouverte



(Reporters Associés.)

M. Edgar Faure
Une porte close

UNE SOIREE TRES CHERE

● Toute l'économie agricole française des quatre prochaines années est engagée par une impressionnante série de décrets pris en pleine crise par le gouvernement démissionnaire. Ces textes, qui ont été publiés le 12 octobre au « J. O. », sont passés à peu près inaperçus.

Pourtant, ils fixent les « prix d'objectifs » de sept denrées agricoles, c'est-à-dire les cours que ces denrées devront atteindre en 1961. Les producteurs agricoles reçoivent par exemple les garanties suivantes de l'Etat :

Blé : Il sera payé, en 1961, 3.200 fr. le quintal. Prix 1957 : 3.350 fr.

Betterave : Prix 1961 : 5.600 fr. Prix 1957 : 5.400.

Bœuf première qualité : Prix 1961 : 380 fr. le kilo net. Prix actuel : 330 fr.

Ces prix garantis visent à freiner certaines productions (blé en particulier) et à en encourager au contraire d'autres (viande). Ils avaient été étudiés par la Commission spécialisée du Plan, mais toutes les propositions qu'elle avait faites ont été modifiées. Par exemple, le « prix d'objectif » du blé d'abord envisagé était 2.900 fr. (et non 3.200), celui de la betterave 5.000 fr. (et non 5.600).

C'est le ministre des Finances, M. Gaillard qui, négociant avec les députés et les organisations paysannes, dans l'après-midi du lundi 30 septembre, quelques heures avant le scrutin de confiance qui devait entraîner la chute du gouvernement, leur a fait ces « concessions ». Il s'agissait d'écarter la menace que faisait peser sur le Cabinet la conclusion du débat agricole, prévue pour le surlendemain.

Les concessions ont été maintenues. Elles atténuent sensiblement la portée de la reconversion de l'agriculture que ce système devait amorcer. Et elles pèseront sur le Trésor public — pour quatre ans.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

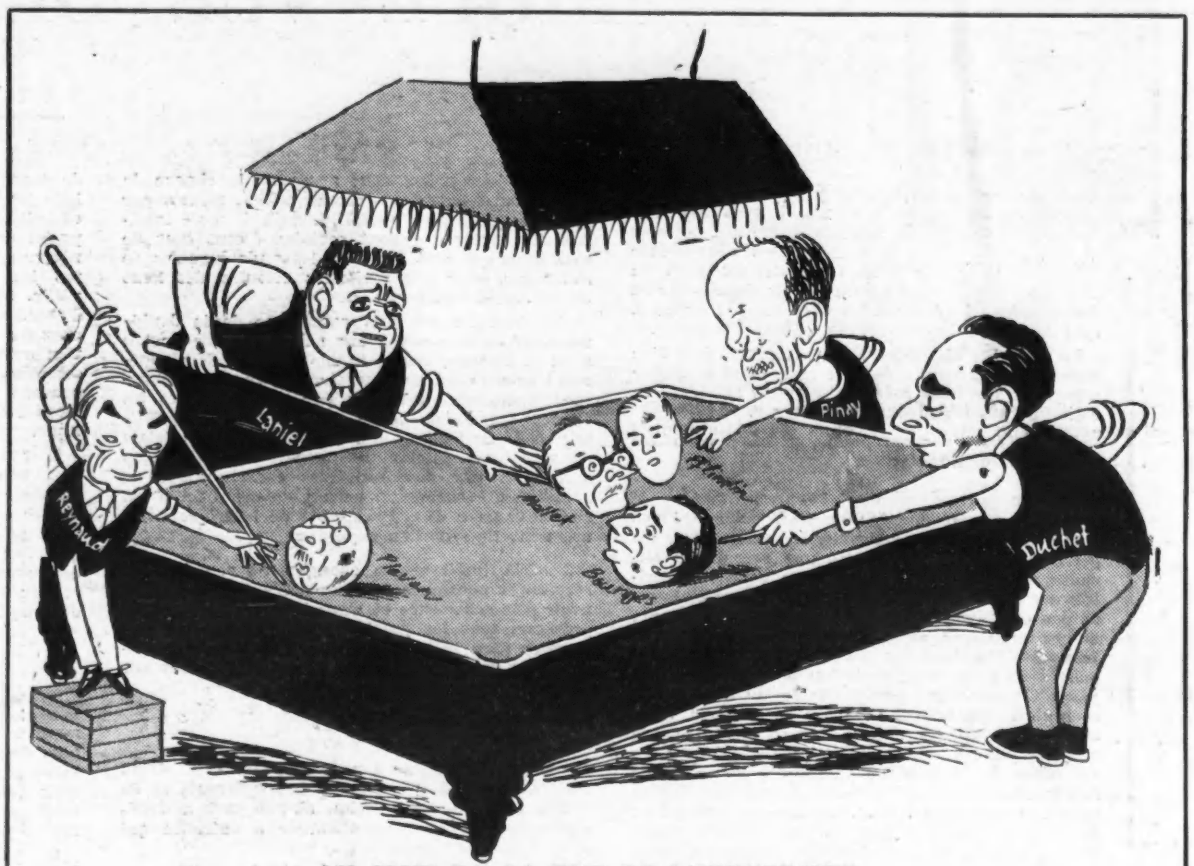
VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS — **UN RENDEMENT IMPORTANT**

BONS A INTERET PROGRESSIF — **UNE PARFAITE LIQUIDITE**

(Suite de la page 3.)

peuvent-ils faire, eux, sans les modérés ? La chute de M. Guy Mollet sur les impôts (quand il lui manqua 83 voix à droite), celle de M. Bourgès Maunoury sur la loi-cadre (quand il lui manqua 41 voix à droite) ont montré où réside le vrai pouvoir dans cette législature.



AU CLUB DE LA RUE DE L'UNIVERSITE

Le « balayeur »

Les présidents du Conseil peuvent être de tout autre parti, la règle établie, non écrite, de cette Assemblée veut que leur politique ait l'agrément des « Indépendants-Paysans » pour être « nationale » et être « acceptée ». Ainsi quelques individualités, éparses au lendemain de la Libération, entourées aujourd'hui d'un bataillon d'une centaine de députés, forment, douze ans après, le centre-moteur de la politique française. Sur l'Algérie, sur les impôts, sur l'agriculture, la séparation entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, est tracée par ce « Centre National des Indépendants et Paysans» du confortable et moderne 106, rue de l'Université, tout proche du Palais-Bourbon, dont M. Roger Duchet a les clefs.

Cette fois M. Duchet s'est un peu avancé. Et M. Pinay, parachuté à l'Elysée pour être « pressenti » et « désigné », était rien moins qu'enthousiaste.

« *Je ne veux pas être le balayeur de cette maison* », avait-il lancé à ses amis, le visage rose de colère rentrée. Déjà, le matin, entrant à l'Elysée, il avait déclaré à quelques journalistes étonnés : « *Si M. Roger Duchet veut former un Gouvernement, qu'il le fasse. Mais, jusqu'à plus ample informé, il ne dispose pas de moi.* » Il accepta cependant de jouer le rôle que son associé et ami lui avait préparé... et même au-delà. « *Roger*, dit un député modéré, *fait son petit Guy Mollet.* »

Les deux arbitres

Deux hommes sont en effet, aujourd'hui, les arbitres du jeu et les stratèges des batailles parlementaires. L'un, à la tête de la S.F.I.O. « sans laquelle on ne peut rien faire », est M. Guy Mollet ; l'autre, dirigeant les modérés « contre lesquels on ne peut gouverner », est ce M. Duchet, sénateur de la Côte-d'Or. C'est entre eux deux qu'évolue la crise, officiellement menée par M. Coty.

« *Guy Mollet ? C'est un véritable homme d'Etat* », déclarait M. Duchet à l'issue de la fameuse «Table Ronde» sur l'Algérie.

Au même moment, le secrétaire général de la S.F.I.O. confiait à ses intimes : « *Roger Duchet est un homme parfaitement loyal et correct.* »

En apparence, ces deux chefs de partis extrêmes ne se ressemblent guère. Le socialiste, homme du Nord, blond et froid, l'œil clair et fixe, se contrôle toujours ; le professeur perce souvent l'enveloppe de l'homme politique : il analyse, calcule, soupèse, expose. L'autre, le Bourguignon, ne tient pas en place : spontané, il livre sans arrière-pensée ses opinions sur les événements et les hommes.

Mais le maire d'Arras comme le maire de Beaune — l'un a 52 ans, l'autre 51 — ont su, le premier transformer, le second fabriquer, un « appareil » qu'ils sont seuls à pouvoir manier.

L'entrevue de Cavalière

En août dernier, M. Guy Mollet se reposait à Cavalière, près du Lavandou, dans la maison de vacances du parti socialiste. A cinquante kilomètres de là, M. Duchet faisait, comme il dit, le lézard à Saint-Aygulf. Et ce ne fut pas seulement par caprice d'estivant désireux d'occuper un après-midi trop long, que le leader des modérés sollicita un entretien du chef des socialistes.

La rencontre eut lieu à Cavalière, dans la maison bruyante où évoluaient les militants et les visiteurs, où le cadre et les occupants évoquaient à la fois les vacances de Monsieur Hulot et les bureaux de la Cité Malesherbes, siège parisien du parti. En chemise Lacoste et sandales, M. Guy Mollet évoluait entre les tables recouvertes de toile cirée, serrant les mains. « *Comment vas-tu, Guy ?* »... « *On vous demande au téléphone, M. le Président...* »

C'est là que les deux hommes examinèrent à cœur ouvert le problème politique de la législature ; ils se trouvèrent d'accord pour écarter l'hypothèse d'une majorité de centre-droit, comme de front populaire, d'accord pour penser que les socialistes resteraient au centre de cette Assemblée. Puis l'anglomane se réveilla en M. Guy Mollet :

— *Il nous faudrait en France un grand parti tory. Alors nous pourrions pratiquer cette politique bipartisane que vous comme moi souhaitons.*

Il ne pouvait trouver de meilleur interlocuteur, sur ce point, que M. Roger Duchet, l'homme qui rêva un jour de rassembler la droite, d'organiser les « indépendants » et qui a réalisé ce rêve, mais qui sait aussi à quel point le parti qu'il a créé reste fragile.

A la « Reine Pédauque »

Tout commença en 1949, à une table de la rôtisserie de la Reine Pédauque, dans ce quartier animé et bruyant de la gare Saint-Lazare. Autour de cette table se trouvaient réunis six hommes. Deux sont morts depuis: MM. Serot, sénateur de la Moselle, et Boivin-Champeaux, sénateur du Calvados. Les quatre autres étaient MM. Georges Pernot, sénateur du Doubs, Marcel Roclore, député de la Côte-d'Or, Roger Duchet, qui siégeait depuis à peine deux ans au Conseil de la République, et... René Coty.

Cet entretien avait pour objet de préparer l'avenir de la droite française. A MM. Pernot et à Boivin-Champeaux, qui voulaient ressusciter la vieille Fédération Républicaine, s'opposèrent les quatre autres convives, et surtout M. Roger Duchet, venu du radicalisme et qui ne souhaitait pas y retourner, et celui qui devait devenir en 1953 président de la République.

Finalement, cette tendance l'emporta sur un mot de M. Duchet :

— *Créons un Centre National des Indépendants !*

Il s'installa d'abord dans une pièce, au premier étage d'un immeuble voisin du Palais-Bourbon, 106, rue de l'Université, avec un seul secrétaire, M. Denis Baudouin, devenu depuis conseiller de l'Union Française et à qui un siège de député est promis dans la Seine.

Et les batailles commencèrent, la première avec M. Paul Antier, qui présidait le parti paysan, et qui voyait d'un mauvais œil la création d'une formation politique concurrente. Il dut finalement s'incliner, sous la pression de ses amis. Mais son hostilité n'a jamais désarmé, et elle explique dans une large mesure son alliance actuelle avec M. Pierre Poujade.

Les « notables »

M. Roger Duchet se trouva ensuite en conflit avec M. Paul Reynaud, qui se considérait — et à certains égards fort justement — comme le leader des modérés. Le secrétaire général du C.N.I.P. (les paysans avaient rejoint les indépendants) refusa de créer une présidence, afin, disait-il, « de ne pas donner le pas à une tendance sur une autre ».

Il a toujours tenu bon : le Centre n'a jamais eu de président.

Le « Centre » de la rue de l'Université se définit lui-même comme « une réunion de notables qui s'opposent à la dictature des partis et à l'aveugle discipline de vote ». Organisation légère : pas de président donc, mais un Comité Directeur de 12 membres (qui devait s'enfler à 30). Pas de fédérations ou de sections locales, mais des centres départementaux autonomes. Pas d'adhérents, ou presque : à peine deux ou trois cents par départements. Pas de cotisations : des versements bénévoles, non comptabilisés. Pas de congrès : des « journées d'études ». Et il est symptomatique que le journal du Centre « France Indépendante », qui tire à plus de 40.000 exemplaires, ne compte que 600 abonnés payants.

Bientôt toutefois, le secrétaire général fut assisté d'une Commission Administrative (13 membres) et surtout d'une Commission d'investiture et d'arbitrage, rouage essentiel. Car la fonction principale du Centre, sa première raison d'être, est la distribution des investitures électorales, de cette estampille d'origine qui permettait à ses candidats de se proclamer seul indépendant « bon teint » dans leur circonscription. Chaque consultation électorale fournit l'occasion de nouveaux progrès sur les formations voisines.

Un porte-drapeau

Peu avant les élections de 1951, on vit ainsi arriver rue de l'Université, M. Joseph Laniel, président du Parti Républicain de la Liberté (P.R.L.), qui siégeait alors à l'extrême-droite du Parlement.

(Suite page 7.)

Oui ou non M. Morice ?

M. ANDRE MORICE ne répond toujours pas. Prenant la parole à Nantes, dimanche, il a déclaré, pour toute réponse aux accusations très précises contenues dans le dossier que nous avons publié : « Les bradeurs, les ennemis de la France, qui m'attaquent, seront confondus... C'est une machination qui dépasse ma personne. Ce que l'on veut, c'est nous frustrer de notre victoire, enlever à la nation le bénéfice de sa victoire que son armée tient au bout de sa main. »

Puisque M. Morice s'obstine à vouloir mettre la France en accusation à sa place, nous nous obstinerons à préciser ce dont il s'agit.

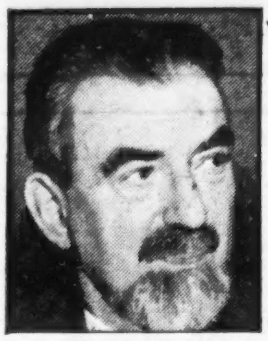
C'est très simple : M. André Morice a-t-il été le gérant responsable et rémunéré, sous l'occupation, d'une entreprise travaillant pour les Allemands — oui ou non ? La signature sur les documents photocopiés qui en font foi est-elle la sienne — oui ou non ?

La machination, qu'il imagine, dépasse peut-être sa personne. Mais ces questions toutes simples il pourrait y répondre très simplement. Pourquoi ce « non » n'arrive-t-il donc pas à le prononcer ?

Prêt à porter tailleur
TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
Costumes depuis . 27.900 f
Pardessus depuis . 19.900 f
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

Vous vous lavez les dents matin et soir, mais il est plus important encore de vous laver les reins. Un grand verre d'EVIAN au réveil, un autre en vous couchant et.... vous serez toujours en forme.
EVIAN
Si pure ! Si légère !

FORUM



André Philip

L'AFRIQUE VUE DE PARIS

par ANDRÉ PHILIP

LE problème des relations entre la France et ses territoires d'outre-mer entre maintenant dans sa phase la plus aiguë, celle où des décisions fondamentales devront être prises à bref délai, si l'on veut sauver l'Union Française.

La question algérienne, en particulier, doit être maintenant envisagée dans le cadre d'un ensemble plus vaste qui nous oblige à repenser la structure même de nos organisations politiques.

Je voudrais, sur ces points, préciser certaines données du problème :

1° On ne sait pas encore, à l'heure présente, si le prochain gouvernement reprendra ou non l'idée d'une loi-cadre pour l'Algérie. Il semble bien, cependant, que celle-ci ait été une erreur. La loi-cadre a été une bonne procédure pour les territoires d'outre-mer parce qu'elle a pu être élaborée en consultation permanente avec les représentants de ces territoires, au sein de l'Assemblée nationale française. Une loi-cadre pour l'Algérie, élaborée en dehors de toute représentation des intéressés, ne pouvait pas ne pas prendre la forme d'un statut octroyé de l'extérieur. Le texte de cette loi, difficilement acceptable dès le départ, a été encore aggravé par les amendements qui ont été élaborés au cours de la fameuse conférence de la Table Ronde (émiettement territorial, organisme fédéral vidé de son contenu, etc.). On a même essayé de limiter à l'avance le pouvoir législatif du parlement français, ce qui est complètement impensable, une loi pouvant toujours défaire ce qu'une autre a fait. Derrière tout cela, il y avait la crainte-panique de l'existence d'une personnalité algérienne réelle et la croyance que l'on peut s'opposer à des mouvements politiques puissants, par la construction de simples barrières juridiques.

De toutes façons, ce texte, quelque imparfait qu'il fût, a été rejeté. Il semble que son vote, aujourd'hui, n'aurait plus aucun sens, ni vis-à-vis de l'opinion algérienne, ni vis-à-vis de l'opinion internationale.

2° Mais le problème algérien s'inscrit maintenant dans le cadre des relations d'ensemble entre la France et les pays d'outre-mer. Il faut prendre garde à l'avertissement qui nous est donné par le congrès de Bamako.

En Afrique noire, nous avons eu la chance de rencontrer des hommes remarquables, formés par la culture française, sous l'influence de ces « intellectuels torturés » dont certains disent tant de mal, mais qui sont peut-être les seuls capables de maintenir, avec nos anciennes colonies, des liens de solidarité fraternelle.

Ces hommes ont pris conscience de la double nécessité de leur autonomie politique et de l'union avec la France, indispensable pour le développement économique de leurs territoires. Mais ils seront rapidement débordés par les masses et les éléments jeunes de leur pays, si l'autonomie politique réelle ne leur est pas accordée dans les délais les plus brefs. Si nous ne réussissons pas à nous maintenir, par des initiatives constructives, en avant des événements, nous risquons, d'ici à un an, de trouver dans l'ensemble de l'Afrique noire une nouvelle situation explosive.

3° Cela implique un changement complet des structures politiques de notre pays. On semble en avoir pris conscience et, dans la crise ministérielle présente, tous les partis ont mis aujourd'hui au premier plan la révision nécessaire de la Constitution et la réorganisation de nos structures sur une base fédérale.

MAIS ici, un danger doit être évité. C'est celui de confondre des problèmes différents et de réaffirmer, au moment même où l'on parle de fédération, le principe centralisateur à outrance qui nous a fait tant de mal.

La métropole française a besoin de modifier ses structures politiques et d'atteindre rapidement une stabilité gouvernementale, sans laquelle le régime lui-même serait mis en danger. Il importe de donner au gouvernement, en tout temps, le pouvoir de dissoudre l'Assemblée et, surtout, au moment de la dissolution, de poser les problèmes à l'opinion en termes clairs, avec un régime électoral majoritaire permettant aux électeurs de se prononcer pour ou contre le gouvernement qui les consulte. Cela est du domaine du règlement de la Chambre et de la loi, beaucoup plus que de la réforme de la Constitution.

Il est, d'autre part, nécessaire de créer, avec nos anciens territoires d'outre-mer, une véritable fédération, mais la façon dont on parle aujourd'hui de pouvoir fédérateur semble indiquer que l'on essaye de transférer, dans ce cadre nouveau, la vieille idée jacobine centralisatrice de la République une et indivisible. C'est ce qui s'est manifesté dans le projet de loi-cadre où, en réalité, on essayait de réserver, pour le pouvoir supérieur, à peu près toutes les fonctions revêtant quelque importance réelle. Si l'on veut une fédération, il faut créer d'abord les collectivités à fédérer; il faut les créer chez nous, en réalisant une véritable décentralisation administrative, en donnant des pouvoirs de décisions réels aux conseils municipaux et aux conseils généraux et en constituant progressivement les régions sur le plan économique et politique.

Il faut les créer dans les territoires d'outre-mer en organisant vraiment des territoires autonomes, capables de prendre les décisions pour toutes les questions qui les concernent personnellement. Ce n'est qu'après avoir créé les collectivités à fédérer que l'on pourra définir l'ensemble des pouvoirs communs, qui seront donnés à l'organisme fédéral, et cela après une consultation démocratique réelle de tous les intéressés.

S'IL est donc nécessaire d'abolir rapidement le titre 8 de la Constitution, rien ne serait plus désastreux que de le remplacer trop rapidement par un autre type de structure constitutionnelle qui aurait été élaboré à nouveau dans l'abstrait, sans la participation efficace de tous les intéressés.

Ce qui est nécessaire, c'est de négocier avec l'Afrique noire et l'Afrique du Nord, les cadres nouveaux de la République française fédérative, de conclure une série d'accords, de commencer à faire fonctionner les institutions et de ne les intégrer finalement dans la Constitution qu'après un certain délai, lorsque l'expérience aura montré que les institutions créées sont vraiment efficaces et viables.

En réalité, que cela plaise ou non à nos extrémistes, l'heure de la négociation avec tous les courants de l'opinion algérienne, européenne et musulmane, et en liaison avec la Tunisie et le Maroc, a sonné. L'année 1958 verra une telle négociation. Sinon, nous risquons, une fois de plus, de tout perdre pour avoir refusé de distinguer à temps l'accessoire, de l'essentiel qui doit et peut être sauvé.

J.-M. Domenach

LE SPOUTNIK VU DE PARIS

par J.-M. DOMENACH

IL est ennuyeux d'avoir à parler politique à propos du satellite artificiel, mais tant que l'humanité n'aura pas rencontré d'autres vivants dans les galaxies, la Terre restera au centre de nos problèmes, et cette Terre est actuellement dominée par la rivalité des deux Super-Grands. Dans la course-poursuite qu'ils ont engagée, le satellite, qu'est-ce que ça prouve ?

MEME si l'avance prise sur les Etats-Unis est très provisoire, et, à vue d'histoire, risque de perdre son allure sensationnelle, l'U.R.S.S. n'en aura pas moins acquis, à un moment décisif, une supériorité à la fois technique et poétique (celle-ci compte aussi aux yeux des foules). Voilà ce qui déconcerte les spécialistes, beaucoup plus que les poètes, comme il arrive toujours lors des grandes découvertes. A l'instar de l'illustre général Weygand qui, en 1939, tenait l'Armée rouge pour une « gendarmerie » qui serait bousculée en trois jours, les pontifes n'avaient pas encore voulu se mettre dans la tête que quelque chose avait changé en Russie depuis 1917. La victoire sur l'Allemagne pouvait à la rigueur être attribuée à l'hiver ou aux camions américains. Mais le satellite, dans son irréfutable rotation, aura ce premier résultat de ramener les experts officiels à plus de sérieux, et les experts américains, particulièrement, à plus de modestie.

MAIS ce spendide succès technique, que signifie-t-il pour le régime soviétique lui-même ? Les communistes y voient la preuve de son essence démocratique et pacifique. Leurs adversaires en tirent la conclusion inverse : comme l'a écrit Thierry Maulnier, c'est en privant de chaussures les sujets de l'empire soviétique que les maîtres du Kremlin ont pu dégager les crédits nécessaires au lancement de ce jouet de riches... Autrement dit le satellite manifeste pour les uns l'apogée du prolétariat et de la démocratie, et apporte aux autres la preuve de la structure totalitaire de l'Union Soviétique.

Il est vrai que les performances, qu'elles soient architecturales, sportives ou techniques, ne valent rien pour démontrer le caractère libéral et progressif d'un régime, et qu'elles ont souvent fleuri dans les Etats autoritaires. Ce fut le cas des pyramides égyptiennes, des palais de Louis XIV, ou du progrès des sciences sous l'Empire français, car Napoléon, déjà, était sévère pour les intellectuels mais généreux pour les savants. Plus près de nous, on doit aux hommes de Hitler le lancement des premières fusées, les V2. Quant à l'U.R.S.S., elle a su donner à ses athlètes le moyen de rattraper et de dépasser parfois les Américains ; elle peut faire la même chose pour les savants. Une dictature a la faculté de concentrer les ressources sur quelques points et d'y emporter le succès.

Cependant, le satellite est à la fois moins et plus qu'une grande invention. Au point de vue scientifique, il n'est que le couronnement d'une pyramide de découvertes, auxquelles les savants du monde entier ont participé. Mais au point de vue technique, il a exigé un étonnant enchaînement de recherches et de mises au point ; même si des techniciens allemands y sont pour quelque chose, cette réalisation témoigne du haut niveau atteint par la technique et l'industrie soviétiques, et ce niveau suppose non seulement la participation d'une élite que le régime a privilégiée, mais celle de tout un peuple : une éducation, un goût du savoir, un élan général vers la connaissance, qui font le meilleur côté des régimes communistes.

Du marxisme, qui se vide de sa sociologie et de son idéologie traditionnelle, il subsiste une volonté d'humaniser le sauvage et de coloniser l'inconnu, de mettre sur toutes choses la marque de l'homme travailleur. Et cela est grand. Même si M. Kroutchev se réjouit de détourner vers le ciel des regards qui s'attardaient sur Budapest asservi, sur les magasins sans marchandises ou les appartements surchargés des villes soviétiques, il y a dans ce satellite une aventure collective, une aventure humaine, qui va plus loin que la mystification. On peut faire de grandes choses sans souliers. Les volontaires de l'an II s'élancèrent ainsi à la conquête de l'Europe, et j'approuverais fort une nation capable d'envoyer ses citoyens conquérir la Lune, même pieds nus.

DANS le concours international de vertu ouvert entre les systèmes, le satellite ne prouve donc absolument rien. Toute réussite technique ne prend de valeur politique que par l'usage qui en est fait. C'est une question de pouvoir : qui décidera de la trajectoire finale de ces astres nouveaux — un tyran, une technocratie, un peuple ? Car ils peuvent monter au ciel ou retomber sur la Terre, bourrés d'explosifs.

Mais le satellite a une importance politique énorme, parce que, au-delà des difficultés quotidiennes, il ouvre à l'humanité un chemin d'expansion et de rêve. Pour nous, Français, comment ne pas comparer cette orbite fulgurante avec la pénible rotation, autour de l'Elysée, de nos astéroïdes défraichis ? Les hommes attendent toujours deux choses de la politique : la satisfaction de leurs besoins et un certain sens donné à la part collective de leur vie. La masse des Français progresse vers le bien-être, tandis que notre politique recule vers le provincialisme et l'incohérence. L'aventure n'est plus au coin du Palais-Bourbon ; elle est dans le ciel. Mais avant d'être dans le ciel, elle devra passer à travers des laboratoires délabrés, des amphithéâtres surpeuplés et une recherche scientifique réduite à la mendicité.

(*Suite de la page 5.*)

— *Il nous est impossible*, dit-il à M. Duchet, *de former les trente listes sans lesquelles la loi électorale nous refuse la qualité de parti national et le bénéfice des apparentements. Est-il possible de nous entendre ?*

— *Certainement*, répondit M. Duchet. *Nous formerons des listes communes, Indépendants, Paysans et Républicains Nationaux. Mais à une condition : après les élections, le P.R.L. disparaîtra.*

En 1952, enfin, les modérés qui s'étaient hâtivement improvisé une tradition, et quelques ancêtres (Raymond Poincaré et... Clemenceau) trouvèrent leur porte-drapeau avec M. Antoine Pinay.

Son investiture-surprise déclencha l'éclatement du R.P.F., donnant naissance à l'Action Républicaine et Sociale (A.R.S.), formation de droite classique, aujourd'hui fondue à son tour dans les centres départementaux et le groupe parlementaire modérés, dont le sigle est devenu : I.P.A.S. (Indépendants et Paysans d'Action Sociale). Entre temps, le parti paysan, imitant l'A.R.S. et le P.R.L., et hors d'état comme eux de constituer, en 1956, les 30 listes électorales fatidiques, devait accepter de devenir une sorte de section agricole du Centre National.

Le rôle dévolu à M. Pinay sortait largement du cadre parlementaire. Face à l'opinion, il personnifie le Français moyen, de bon sens, qui « *propose des solutions concrètes aux problèmes concrets* ». C'est l'incarnation de l'administrateur « qui peut gérer le pays en père de famille, comme sa tannerie de Saint-Chamond ». Ni orateur, ni économiste, ni spécialiste, il n'effraye pas. Ses colères même font partie du personnage : combien de fois l'a-t-on vu, mécontent d'une critique, répliquer avec virulence avant de se lever, de se coiffer de son petit chapeau et de sortir en claquant la porte !

« Le régime fout le camp »

Aujourd'hui M. Pinay est toujours le panneau-réclame des Indépendants. Mais pour beaucoup de parlementaires modérés, il est devenu suspect. Les députés de la base lui reprochent de négliger son rôle de leader :

— *Depuis les élections*, dit l'un, *Pinay a toujours refusé de monter à la tribune, même lorsqu'il s'agit de questions financières. C'est tout juste s'il consent à dire quelques mots de son banc.*

— *Il n'est bon*, déclare un autre, *qu'à défendre en privé des positions contraires à celles du Centre, sur l'Algérie par exemple.*

M. Pinay n'aime pas ces critiques, cette méfiance. Par réaction, il exagère son pessimisme, et fait le misanthrope. Comme on lui reprochait son absence au dernier vote de confiance, il répondit :

« *Vos petits jeux me dégoûtent. Le régime fout le camp. J'ai bien envie de partir...* »

Ainsi, M. Roger Duchet reste le seul qui, disposant de l'appareil et s'étant assuré des amitiés solides, tienne son parti en main et combatte sans relâche les risques d'atomisation.

58 % de propriétaires

La question se posa, après 1954, de savoir s'il convenait d'éliminer du Centre les « agités », comme dit M. Pinay, de l'extrême-droite, dont MM. Legendre et Dides sont les chefs de file. D'aucuns le recommandaient, par exemple M. André Boutemy, l'un des conseillers politiques des chefs modérés, en même temps que du patronat dont il tint longtemps la caisse

MM. Roger Duchet et Antoine Pinay (1)
Les projets de Cavalière...

électorale. M. Duchet s'y opposa bien que cette solution eût été agréable à MM. Pinay et Reynaud, qui rêvaient de reconstituer au centre-droit une sorte d'Alliance démocratique, leur parti d'origine.

La « gauche », en revanche, est en grande partie composée de nouveaux élus, créés en quelque sorte par le C.N.I.P., en qui se reconnaît le type de « l'homme indépendant » cher au cœur de M. Duchet. Celui-ci sait qu'il trouvera là des alliés en toutes circonstances : l'aristocratique et souple Valéry Giscard d'Estaing, qui fut membre du cabinet de M. Edgar Faure, le courtois Henri Tremolet de Villers, et l'élégant Philippe Vayron.

A cette tendance s'allie souvent celle des « Européens », représentée par MM. Jean-Louis Vigier, Pierre Courant, André Mutter, Marcel Roclore.

Il faut aussi ménager le clan des paysans, dont le leader, M. Camille Laurens, est très attaché à M. Duchet. Silencieux et observateur, M. Laurens suit les débats, et communique ensuite ses impressions au secrétaire général : « *Tu as très bien manœuvré* » ou « *Tu as manqué l'occasion* »...

Car les paysans jouent, au C.N.I.P., un rôle beaucoup plus important qu'ailleurs. Une enquête a révélé que 31 % des électeurs modérés sont des ruraux, contre 11 % de commerçants et 9 % d'industriels. La même enquête montrait, d'autre part, que parmi les partisans de la droite classique, 58 % sont propriétaires, 58 % ont une auto et 31 % un ou plusieurs domestiques.

Il faut savoir encore que bien des « colistiers » suivent leur chef de file pour éviter les règlements de compte sur le terrain local, qu'il existe des solidarités plus discrètes — chaque leader a sa clientèle.

M. Duchet doit tenir compte de tout cela. Il sait qu'un mot cruel lancé à M. Jacques Fourcade crée une diversion sans danger, qu'un avis demandé à M. Ribeyre ou à M. Laurens fera cesser le tapage, qu'une plaisanterie faite aux dépens de M. Boscary-Monsservin détendra l'atmosphère, qu'un appel aux sénateurs plongera le débat le plus passionné dans un bain lénifiant de technicité. Combien de fois M. Duchet ne s'est-il pas servi des conciliateurs du Luxembourg pour apaiser les drames qui éclatent sans cesse entre les députés ?

Les « lobbys »

Avec les fameuses « puissances d'argent », les relations du « Centre » sont à la fois étroites et nuancées. L'Assemblée a entendu un jour le leader communiste Jacques Duclos donner lecture à la tribune d'une lettre implorante adressée par un député modéré des Deux-Sèvres, M. Clovis Macouin, ancien facteur rural, au sénateur Boutemy. En termes naïfs, mais évocateurs, M. Macouin reprochait à son correspondant de n'avoir pas tenu les engagements pris envers lui avant son élection et de lui « devoir » encore quelques dizaines de milliers de francs sur les sommes qui lui avaient été promises pour soutenir sa campagne...

C'est la forme la plus simpliste. Il en est de plus subtiles.

M. Duchet s'en aperçoit bien souvent. Les intérêts particuliers, les « clans », les groupes de pression (dits « lobys ») qui se partagent la droite parlementaire, se trouvent en conflit ouvert entre eux quand les vues d'avenir de leurs inspirateurs divergent ou s'opposent.

Conflits d'intérêts

Aujourd'hui le sénateur Boutemy, conseiller fidèle du grand patronat et son porte-parole qualifié, exprimé sur l'évolution de l'affaire d'Algérie des inquiétudes et des avis que n'approuve nullement son collègue, le sénateur Rogier, d'Alger, ami de M. de Sérigny directeur de « L'Echo d'Alger » et porte-parole des « Associations patriotiques ». Depuis leur retour d'un récent voyage commun aux U.S.A., M. Duchet et M. de Sérigny s'accusent mutuellement d'avoir là-bas trahi leurs mandants, le premier en faisant sienne la loi-cadre « socialiste », le second en combattant cette même loi qu'il était chargé de mettre en valeur.

A l'une des réunions parlementaires des indépendants qui a précédé la crise, la présence de M. de Sérigny, qui ne détient aucun mandat, fut relevée avec indignation par un député, M. de Moustier. « *Je représente ici les Français d'Algérie* », répliqua calmement le directeur de « L'Echo d'Alger ». Ses interventions, jadis discrètes, sont maintenant publiques et quasi officielles. Elles se heurtent à de vives contre-attaques du « lobby patronal » qui cherche à mettre un terme à l'hémorragie financière de la guerre et se désolidarise maintenant des grands propriétaires terriens d'Algérie.

Qu'il s'agisse de la discussion des prix agricoles — lorsque la « défense » des paysans se heurte à la « défense » des commerçants — ou du heurt de grands intérêts — pétroliers contre distillateurs, sidérurgistes contre banquiers, assurances contre constructeurs d'automobiles — les camps opposés trouvent, parmi les modérés, d'ardents avocats. Sur toutes les grandes questions débattues depuis dix ans — échelle mobile, C.E.D., autonomie tunisienne, statut algérien — comme sur tous les votes d'investiture, le groupe des indépendants s'est divisé en trois tronçons : « pour », « contre » et « abstention »...

Le centre des « Indépendants-Paysans » n'est pas devenu cet instrument discipliné et homogène dont rêvaient ensemble, au soleil du Midi, MM. Roger Duchet et Guy Mollet. Du moins est-ce en son sein, à l'ombre de l'Assemblée Nationale, dans ce salon douillet et à l'abri du public, que se livrent les vraies luttes d'intérêts, que s'affrontent les groupes concurrents de de la classe dirigeante, et que se déterminent souvent les options politiques. Douze ans après l'écrasement de la « droite » et un raz de marée « socialisant », c'est déjà pour les propriétaires de la rue de l'Université un grand motif de satisfaction.

(1) Derrière eux : M. Joseph Laniel.

TUNISIE

Aux frontières de la guerre

● ***Bourguiba a choisi de ne pas choisir. Mais est-ce possible ?***

(*De notre envoyé spécial*)

« Le droit de suite n'est pas supprimé ; les ordres sont maintenus. » *Cette phrase, prononcée publiquement dimanche à Nantes par M. André Morice, ministre de la Défense nationale du gouvernement démissionnaire, a bouleversé le gouvernement tunisien. La veille, en effet, l'ambassadeur de France, M. Gorse, avait confirmé officiellement les assurances données à M. Masmoudi, ambassadeur de Tunisie à Paris, par MM. Bourgès-Maunoury et Christian Pineau :* « Le droit de suite est supprimé. » *Qui commande à Paris ? Va-*

LA SEMAINE PROCHAINE :

Nouveaux extraits de la correspondance secrète Staline - Churchill - Roosevelt.

De Gaulle refuse le Pacte à Trois

A partir du 15 octobre, vous trouverez dans tous les kiosques
LA NATION SOCIALISTE
Journal du Communisme Démocratique et National
Nouvelle série - Prix : 50 francs
AU SOMMAIRE
Fred ZELLER :
Le compte rendu de la 1re table ronde qui a eu lieu à Paris sur le problème algérien entre tous les partis intéressés
Pierre HERVE :
La frontière Oder-Neisse et la démocratie internationale
Auguste LECŒUR :
La classe ouvrière hongroise et la révolution
La Page de l'Opposition communiste, etc.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La collection AUTOMNE 57 vous attend
vous trouverez les pardessus demi-saison, les vêtements de pluie et les costumes qu'Holmès a choisis pour votre confort
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

UNE très grande agitation a régné toute la semaine au n° 229 du boulevard Saint-Germain, siège du parti radical dissident.

M. Henri Queuille (73 ans), calme et courtois à l'accoutumée, s'est montré nerveux et irrité. Pourquoi ? Parce que M. André Morice s'obstinait à refuser de mêler les tribunaux à ses affaires, persistant ainsi dans une réserve qui lui a jusqu'à présent bien réussi. Il proteste, dément, insulte... et s'en tient là.

Après trois jours d'âpres discussions où fut même lancée une menace de démission, M. Queuille obtint gain de cause : le ministre de la Défense nationale se résignait à déposer une plainte en diffamation contre ceux qui ont rappelé à quelles activités il se consacrait du temps que les Allemands occupaient la France.

« Il faut crever l'abcès », dit M. Henri Queuille, qui ne peut pas accepter d'être publiquement coéquipier de M. André Morice si celui-ci ne donne pas au moins quelque preuve de bonne conscience.

Autre membre du même parti, M. André Marie, qui fut déporté, aurait refusé de défendre, comme avocat, M. André Morice. Il dispose, il est vrai, d'un excellent prétexte : il prépare sa campagne électorale dans l'espoir d'occuper, sous la Coupole, le fauteuil d'académicien laissé vacant par la mort d'Edouard Herriot.

Quant à MM. Vincent Badie, député de l'Hérault, et Emile Hugues, député des Alpes-Maritimes, ils envisagent l'un et l'autre de rejoindre le parti radical valoisien à l'occasion du prochain congrès de novembre. Ils se sont ouverts ces jours derniers à plusieurs députés valoisiens de leurs intentions.

LE marquis Olivier de Pierrebourg, député de la Creuse, joue, lui, la carte Morice. Chargé plus spécialement des « contacts » avec les Français d'Afrique du Nord, c'est lui, par exemple, qui au moment du débat sur la loi-cadre, faisait la liaison entre M. André Morice qui siégeait au banc des ministres à l'Assemblée, la salle des Quatre-Colonnes où se trouvait M. Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », et un groupe d' « ultras » réunis autour du sénateur Borgeaud au café des « Trois Marronniers », placé à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Université.

M. BOURGES-MAUNOURY, lui, regrette aujourd'hui d'avoir pris dans son gouvernement le remuant M. Morice et d'avoir confié un si haut poste à un homme dont le passé... conciliant à l'égard d'anciens ennemis de la France commande aujourd'hui les manifestations d'intransigeant patriotisme.

D'où l'échec, en juillet dernier, de la mission Goeau-Brissonnière à Tunis, que M. Bourgès-Maunoury imputerait essentiellement à la campagne d'opposition contre toute tentative de paix, inspirée par le ministre de la Défense nationale.

Ces jours derniers, une affaire de même nature a de nouveau opposé les deux hommes. M. Bourgès-Maunoury, dès l'arrestation du chef F.L.N. d'Alger, Yacef Saadi, demanda que celui-ci soit transféré au plus tôt au parquet de la Seine. Mais, de son côté, M. André Morice donna des instructions formelles pour qu'il soit maintenu à Alger jusqu'à ce qu'il ait « parlé ». Yacef Saadi aurait, paraît-il, des choses à dire qui ne seraient pas sans plaire à M. André Morice car elles mettraient en cause le président du Conseil démissionnaire, en révélant que des « contacts » secrets entre le gouvernement et le F.L.N. auraient été établis récemment.

B. G.

→ *t-on vers une nouvelle guerre ? La situation est tendue. Notre envoyé spécial à Tunis et aux frontières algériennes, Jean Daniel, nous câble ce reportage.*

A deux cents kilomètres environ de Tunis, à une trentaine de kilomètres de la frontière tuniso-algérienne, je viens de visiter un camp de réfugiés algériens. Il est en pleine campagne, loin de toute agglomération et l'on n'y accède que difficilement par de mauvaises pistes. Il y a environ quatre cents réfugiés, tous mâles dont cent cinquante enfants entre six et quinze ans. Ce sont les fils des maquisards. Ils participent devant moi à des jeux qui sont presque des manœuvres. Cela tient, comme leur uniforme, à la fois du scoutisme et de la préparation militaire. Ils défilent sous les ordres d'un déserteur italien de la Légion étrangère, en chantant l'hymne algérien qui a une gravité sourde et religieuse.

Le camp algérien

Les formations de jeunes Algériens élèvent leurs recrues dans le culte de la patrie de la résistance et des morts aux combats. Tous ces visages d'enfants parfois très beaux n'ont plus rien d'attendrissant : ils sont déjà mûrs.

Le commandant du camp ne parle pas français et je m'entretiens avec un ancien adjudant de l'armée française. Celui-ci répète toujours : *Nous sommes des soldats.* »

Ces hommes lisent la presse française avec une attention surprenante. Les critiques des ennemis qu'ils combattent les atteignent ou plutôt certaines critiques. Mon interlocuteur parle :

« *Nous sommes ennemis, d'accord. Mais pourquoi nous refuser le nom de soldats et de patriotes ? Après tout, nous n'en voulons pas, nous, aux jeunes Français contre lesquels nous nous battons. Ou, en tout cas, nous ne les insultons pas dans leur honneur.* »

Souvenirs d'Italie

Il parle sans accent. Soudain, il dit en se rappelant de bons souvenirs sur la campagne d'Italie. « *Alors, je me battais pour la France, maintenant, je me bats contre elle. C'est la vie.* » Mais il ajoute aussitôt : « *D'ailleurs, cela n'est pas contre la France que nous nous battons, mais contre le colonialisme.* » Cela sent le catéchisme, mais le catéchisme vécu.

De l'autre côté du camp, il y a les maquisards, ceux qui arrivent : ceux-là qui attendent d'être évacués vers des hôpitaux où il y a des salles entières réservées aux Algériens, dirigées par des médecins et des chirurgiens algériens, tous munis évidemment de diplômes français. Aucun d'entre eux n'est en uniforme. Aucun n'est armé.

Je sais que l'état-major français pense le contraire et je pose la question à un jeune maquisard kabyle tout blond, avec des taches de rousseur. Il dit : « *En Tunisie, c'est interdit. Dés qu'on arrive, il faut déposer les armes et enlever l'uniforme. L'autre jour, les Tunisiens ont désarmé un Algérien qui refusait de donner son arme et ils l'ont mis en prison.* »

— Et qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— *Nos chefs sont l'accord.*

— Mais vous ?

— *Nos chefs sont d'accord.*

Un an de travail

Le délégué du gouvernement tunisien qui m'accompagne a entendu cette conversation. Il me dit avec fierté : « *Cette réponse-là, c'est un an d'histoire tunisienne. Jamais vous n'auriez entendu cela il y a un an. Le miracle, c'est qu'ils le disent malgré les incidents de frontière. Cela ne sera pas longtemps possible.* »

Il y a un an, M. Bourguiba n'était pas sûr de régler ses difficultés algériennes : il s'en est fallu de très peu que la Tunisie ne basculât dans l'anarchie en s'alignant sur la rébellion. Les bandes F.L.N. étaient au cœur de Tunis. Leurs chefs avaient de l'argent, des armes, et le prestige des combattants. Le peuple était solidaire tandis que l'opposition à Bourguiba se nourrissait de toutes les exigences du F.L.N. Salah Ben Youssef attisait au Caire les haines de certains leaders algériens contre le « traître de Tunis ».

Bourguiba en effet prônait la coopération avec la France. Plus encore, quand dans les régions isolées du Sud-Tunisien commencèrent les attaques de fermes françaises, il fit protéger les personnes et les biens français par les gardes nationaux. Il fit libérer un colonel français qui avait été enlevé. Mais il lui fallait en même temps, sous peine de mort, séparer youssefistes et rebelles algériens. D'où certains discours que l'on comprenait mal à Paris.

Il ne pouvait pas agir comme le sultan du Maroc, fort d'un vaste empire et surtout d'une armée de trente mille hommes parfaitement équipés. Il devait convaincre les chefs algériens qu'ils ne gagneraient rien à porter le conflit sur le sol tunisien, qu'ils devaient négocier avec la France, plus encore que l'indépendance algérienne devait se construire avec la France, par étapes... et qu'elle était inimaginable *contre* elle.

Les Algériens restèrent longtemps sceptiques : ils se méfiaient de « l'homme des compromis ». Ils finirent pourtant par admettre que la Tunisie devait être considérée comme un territoire non belligérant, sinon neutre, où seraient interdits les armes et les uniformes, mais où l'on installerait en revanche hôpitaux et dispensaires, camps de repos, bureaux de renseignements et de propagande. C'était pour Bourguiba une première victoire... et j'ai pu vérifier tout au moins dans un secteur que l'accord était réellement appliqué.

Les Algériens avaient admis sa façon de pensée peut-être davantage pour des raisons tactiques que politiques, mais le pays était calme et le gouvernement tenait la situation en main. Vinrent les déclarations de M. Morice sur le droit de suite... et les incidents de frontière. Bourguiba eut peur. Peur que les militaires français qui connaissent bien la région — ce sont souvent les mêmes qui étaient stationnés en Tunisie il y a quelques mois — ne soient tentés de porter la guerre en Tunisie même. Peur surtout que ces incidents n'incitent les Algériens à réviser leur position, ne réveillent le « youssefisme » de tous ceux dont le niveau de vie n'a guère augmenté depuis l'indépendance.

L'évacuation

A Guardimaou, il y a quinze jours, les Tunisiens qui ont interdit aux Algériens tout dépôt d'armes et toute présence sur la frontière, ont tiré sur un avion français qui violait l'espace aérien tunisien. L'avion a riposté en mitraillant le poste de douane, faisant deux morts. Cela se passait au petit matin. A dix heures, une foule d'environ 600 Tunisiens, venait manifester devant la maison du gouverneur. Disciplinés, les Algériens obéirent aux ordres du F.L.N. et ne se mêlèrent pas aux manifestants.

Des manifestations similaires eurent lieu dans tous les gouvernorats de la frontière. C'est alors, mais alors seulement, que Bourguiba autorisa une manifestation nationale, s'associant ainsi par avance, à ceux qui pourraient éventuellement se retourner contre lui. Encore une fois, il n'avait pas précédé son peuple, il l'avait suivi pour mieux le modérer.

J'ai demandé au ministre de l'Intérieur tunisien pourquoi, contrairement aux récentes affirmations de M. André Morice déclarant qu'il y avait six mille Algériens près de la frontière, les Tunisiens avaient obtenu du F.L.N. qu'il évacue les régions frontalières.

« *Supposez*, me répondit M. Mehiri, *que les Français enlèvent non plus des Tunisiens, mais des Algériens ; comment empêcher alors les Algériens de Tunisie de ne pas riposter ? Comment éviter le reproche de protéger les vies des Français de Tunisie, alors que nous ne pouvons protéger celles des Algériens de Tunisie ?* »

Car la vie des Français de Tunisie est protégée en effet, et c'est certainement l'un des souvenirs les plus saisissants de mon séjour, que de les avoir entendus. C'est vrai qu'un grand nombre partent pour la métropole : tous les petits fonctionnaires, tous ceux aussi qui vivaient de l'armée française évacuée. Mais il faut les entendre. En dehors des motivations personnelles ou économiques, ils disent tout simplement qu'ils partent parce qu'ils craignent que le conflit algérien ne vienne à bout de M. Bourguiba.

Des partisans inattendus

Avec mon confrère Max Clos du « Figaro », nous avons entendu, ahuris, l'éloge du président tunisien, de la bouche des anciens disciples les plus puissants de M. Colonna. Pourquoi, disaient-ils, la France ne comprenait-elle pas qu'il fallait aider M. Bourguiba ? Pourquoi ces incidents de frontière ? Les Tunisiens sont des gens avec qui l'on peut vivre, etc. L'un d'entre eux, et non des moindres, alla plus loin et s'indigna qu'on refuse de livrer des armes à Bourguiba et, comme nous lui faisions observer que le gouvernement français craignait que ces armes ne fussent livrées au F.L.N., il se contenta de répondre : « *Plus les gardes nationaux auront d'armes, plus la Tunisie sera tranquille et, de toute façon, cela ne changera rien à l'armement des Algériens.* »

Depuis quelques jours, il n'y a plus de véritables incidents à la frontière. C'est que, contrairement à M. André Morice, l'état-major français a pris conscience d'une réalité : la situation tunisienne est explosive.

Si peu de gens s'en rendent compte à Paris, l'ambassadeur de France, M. Gorse, le chef des forces françaises de Tunisie, le général Gambiez, eux, le savent. M. Gorse a trouvé à Paris des ministres attentifs, bienveillants mais impuissants, du fait de la crise. Ils ne lui ont pas caché qu'ils tenaient pour « importantes » les propositions de M. Bahi Ladgham à l'O.N.U. et qu'il fallait plus que jamais ménager l'amitié de M. Bourguiba, mais ils ont ajouté que ce serait le lot du prochain gouvernement.

En tout cas, maintenant, c'est une aberration que de refuser au gouvernement tunisien, le droit de s'immiscer, pour une médiation, dans un conflit qui a sur son existence même, une incidence si quotidienne et si directe.

Chaque erreur du gouvernement français en Algérie, a une répercussion immédiate en Tunisie et sape l'autorité d'un homme qui, pour paradoxal que cela puisse paraître à certains milieux français aujourd'hui, continue d'incarner aux yeux des Algériens et des Tunisiens mécontents, la coopération chaque jour plus difficile avec la France.

De nouveaux incidents pourraient déclencher une catastrophe, le gouvernement du président Bourguiba serait tenté, pour survivre, de prendre des mesures extrêmes qui, d'ailleurs — les partisans tunisiens de la politique du pire le savent et s'en réjouissent — feraient tout aussi bien disparaître le régime bourguibiste.

Déjà dans certaines sphères tunisiennes influentes, on se prépare à devancer les déceptions. Et ce n'est pas non plus ici le moins inquiétant.

JEAN DANIEL.

ETUDIANTS,
ENTRE DEUX COURS
apprenez la Sténotypie et la Dactylographie, métier d'appoint
Début de cours le 21 octobre
INSTITUT GRANDJEAN
15, r. Soufflot, PARIS-5e
ODE. 46-72

Les Cahiers de la République
REVUE BIMESTRIELLE DE POLITIQUE
PRESIDENT DU COMITE DE DIRECTION : Pierre MENDES FRANCE
Direction et administration : 3, rue des Pyramides, PARIS (1er) - RIC. 40-60
N° 9
SOMMAIRE
Editorial par Pierre MENDES FRANCE
I. PROBLEMES DU MAGHREB :
Vérités sur l'Algérie par Georges BORIS
Tunis au jour le jour, par J. D.
Maroc 1957, ou portrait du décolonisé par C. NICOLET
Sur la route de l'Unité (Extrait de « Le Maroc à l'épreuve »), par J. et S. LACOUTURE
II. LA RENTREE POLITIQUE :
Vivons-nous dans un vide politique ? par P. EMMANUEL
Le Fascisme français en 1957, par S. HOFFMANN
L'austérité et les devises par B. CAZES
Un an de luttes radicales par P. AVRIL
III. NOTES SUR DEUX COLLOQUES :
Le Coloque de Dijon par R. PINTO
Le Colloque de Grenoble par J.-L. BRILHAC
IV. CHRONIQUES, COMPTES RENDUS
Les écueils de la politique pro-musulmane de l'U. R. S. S. par A. BENNIGSEN
De quelques tentations des intellectuels par A. MICHEL
Afrique Ambiguë (G. Balandier) par C. NICOLET
La littérature française contemporaine (P.-H. Simon) par M. NICOLET
La vie sociale d'un village égyptien (J. Berque) par C. NICOLET
●
Abonnements : France - U. F. : 1.250 francs
Etranger : 1.500 francs
Soutien : 3.000 francs
C.C.P. Paris 13.693-09

FRANÇAIS, QUE VOULEZ-VOUS ?

L'Express et l'Institut Français d'Opinion Publique procèdent en ce moment à une enquête nationale, menée selon les nouvelles règles scientifiques, auprès des Français qui ont entre dix-huit et trente ans. Cette enquête se compose d'une série d'investigations en profondeur auxquelles procède l'I. F. O. P. à partir d'un questionnaire de base de 24 questions que nous avons publié dans un précédent numéro et, jeudi, dans France-Soir.

Ce questionnaire, ces investigations, atteindront toute la jeunesse française, quels que soient son origine, son milieu, son instruction, son appartenance religieuse, politique, etc. Les résultats seront donc représentatifs de l'état d'esprit de la « Nouvelle Vague », par rapport à l'ensemble des problèmes individuels et collectifs, qu'il s'agisse de logement ou de conflit international, d'amour ou de perspectives politiques.

Le dépouillement et l'étude des milliers de réponses déjà enregistrées se poursuivent sous le contrôle de l'I.F.O.P. Il serait prématuré d'en tirer des conclusions. Les réponses que nous publions ne sauraient donc avoir qu'une valeur indicative limitée. La semaine dernière, un ouvrier ajusteur et un interne en médecine ont ouvert leur cœur. Voici aujourd'hui une nouvelle série de réponses émanant des jeunes hommes les plus divers. Nous continuerons, dans les prochaines semaines, à publier en exclusivité, par accord avec l'I.F.O.P., des réponses représentatives avant de rendre public le document final qui fera la synthèse de l'état d'esprit « Nouvelle Vague ».

(Cartier-Bresson - Magnum.)

CE QU'ILS REGRETTENT
« Le musée est à 200 kilomètres »

Un futur hôtelier : « Risquer ma vie, non ».

Célibataire. 21 ans, habite Nice. Ecole de Commerce et d'Industrie hôtelière.

JE ne tiens pas à connaître mon avenir. L'on s'accorde à me dire que je me prépare à une assez brillante carrière d'administrateur d'hôtel. C'est possible, mais pour le moment cela me laisse assez indifférent. Cette indifférence est due à une certaine certitude sur mon avenir. Je suis très content de vivre à notre époque.

Je travaille comme réceptionniste dans un palace. Je suis des cours de droit afin de pouvoir accéder au grade d'administrateur. Mon travail m'apporte des satisfactions d'ordre matériel, et il me permet d'accéder à un mode de vie qui me satisfait.

Je n'ai pas pu faire les études que je souhaitais, mais je pense trouver de nombreuses satisfactions dans le travail que j'ai choisi.

Au fond je ne suis privé de rien.

L'amour est très important pour un jeune homme qui veut arriver à être parfaitement équilibré. L'amour physique est absolument indispensable même en dehors du mariage. Je pense que la fidélité est une base essentielle pour une parfaite entente mais c'est une notion à laquelle je ne saurais me plier, du moins pour le moment.

Je crois très fermement que les gens pourraient avoir une très grande influence sur la destinée de leur pays. Je suis toujours navré, désemparé même de constater la quasi-indifférence des gens vis-à-vis de certains scandales. Je souhaiterais une réponse éclatante à de tels faits.

Le problème national numéro 1 pour les Français ? Je ne sais pas.

Ce qui va mal ? Les affaires publiques.

Je pourrais être très heureux dans n'importe quel pays.

Une société socialiste ? Oui, nous sommes « mûrs » pour une telle expérience. Mais je ne la souhaite pas.

Ma situation personnelle en serait modifiée. Une façon de penser et de voir qui serait loin de me satisfaire s'ensuivrait nécessairement. D'ailleurs, les régimes totalitaires me semblent insupportables.

La guerre ? Je ne l'envisage pas.

Pendant l'occupation, le résistant a fait son devoir, le collaborateur est un pauvre type qui ne m'intéresse pas. Si je me trouvais en relation d'affaires avec ce dernier, je simulerais une totale ignorance de son passé.

La guerre d'Algérie va-t-elle durer encore longtemps ? Les chefs nationalistes algériens sont des révolutionnaires et non des politiciens ; hélas ! De ce fait, ils sont trop maladroits dans leurs rapports avec les gouvernements étrangers, et même avec la population algérienne. Ils ne savent pas se faire accepter. Et, tant qu'ils n'auront pas la victoire, cette guerre se poursuivra.

L'Europe ? Il est primordial que l'union économique et politique se fasse avec l'Allemagne. L'Angleterre passe bien après. Des relations avec certains pays de l'Est seraient utiles mais non indispensables.

C'est Malraux indiscutablement qui a marqué les jeunes gens de mon âge. Je regrette énormément qu'il ne prenne pas de positions politiques, sociales... plus éclatantes dans la presse. C'est un des seuls à ne pas avoir déçu la jeunesse.

Risquer ma vie ? Non. A moins que l'on me fasse croire en quelque chose d'essentiel qu'il serait indispensable d'accomplir. Pour le moment, je ne vois pas pour quoi ni pour qui je pourrais utilement la risquer.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir un idéal. Les héros ne m'intéressent pas. Certaines notions patriotiques me font défaut d'ailleurs. Ma raison de vivre est d'essayer de tirer tous les avantages possibles de cette vie. Cela sans entraver au bien des autres.

Ce qui me paraît particulièrement injuste ? Je trouve scandaleuse l'existence de camps de concentration dans certains pays. Et que des personnes soient obligées de quitter leur pays pour des raisons uniquement politiques. Je ne pense pas que nous soyons en mesure de remédier actuellement à cela.

Un paysan : « Les vieux tiennent tout... »

28 ans, marié, un enfant, cultivateur dans le Finistère, plusieurs frères cultivateurs. Une sœur religieuse, un frère prêtre.

J'AI toujours été paysan, j'ai toujours travaillé à la ferme de mes parents jusqu'à mon mariage il y a deux ans. Je suis très satisfait de mon métier, je l'ai dans la peau. Je n'ai jamais voulu changer, même pour une place à 100.000 francs que l'on m'avait offerte.

Le meilleur métier pour un gars de vingt ans ? Cela dépend de ses possibilités. Je crois que le jour où les jeunes auront des possibilités d'installation, des tracteurs dédouanés, je persiste à croire que le métier de rural sera le meilleur des métiers, le plus équilibrant. On vit à l'air libre ; ce qu'on fait porte la marque de l'homme. Au fond, un bon métier c'est celui où l'on n'est pas robot.

Je me sens en mesure d'assumer des responsabilités dans le monde paysan.

Nous avons un syndicat et même des syndicats, mais la fédération des exploitants agricoles dans le département est esclave des gros dirigeants qui en disposent comme ils veulent. Le syndicalisme ici, c'est de la frime. En soi le syndicalisme c'est parfait à condition qu'il parte de la base.

Il n'y a pas de débouchés pour les jeunes. Pour les femmes il y en aurait mais ça serait à créer : cela suppose une formation professionnelle. Mais le jeune homme moyen n'a pas d'issue. Il arrive à l'âge du mariage sans autre possibilité que d'être manœuvre, sans argent et sans formation. Bien sûr, il lui reste l'armée et la marine, mais c'est tellement crétin. D'ailleurs, les vieux tiennent tout, c'est très net ; et veulent mener leurs affaires jusqu'à la fin, utiliser leurs enfants chez eux au lieu de penser à leur avenir. La seule façon pour un jeune de prendre une responsabilité, c'est de partir.

J'habite une ferme de six pièces. En ce moment, nos besoins d'argent sont supérieurs du tiers à nos revenus, cela vient des difficultés d'installation, des améliorations à faire. Quand nous sommes arrivés, la maison était en terre battue ; maintenant nous avons installé un plancher. Le puits est à six mètres. Nous n'avons pas d'eau courante, bien sûr.

J'use du crédit pour toutes mes grosses dépenses : tracteurs, terres, travaux. Comme ambition matérielle, j'ai celle de terminer mon travail à une heure raisonnable et d'arriver à être un jour propriétaire de la ferme.

Pour les loisirs, on n'a jamais pu aller au ciné- →

• Un employé des P.T.T. : « Certaines journées sont instituteur : « Je suis fils de “ prolo ”, sans piston » de travaux publics : « Je vis intensément... » • Un m gne : « Je ne me sens pas un stakhanoviste du

ma, on est trop loin. Nous sommes allés une fois à la foire-exposition de Brest. En 1956, nous avons acheté une quinzaine de disques : du folklore breton, des Compagnons de la Chanson, du grégorien, etc. Nous avons un électrophone.

Actuellement, les jeunes ne peuvent pas s'instruire car ils n'ont pas de chambre personnelle, pas d'endroit où se retirer.

L'amour tient certainement une grande place dans la vie des jeunes, notez qu'ils pensent souvent que l'amour c'est seulement les filles, le bal, les foires. Mais je suis heureux en amour et j'estime qu'il n'y a pas d'amour sans fidélité : celle-ci ne peut être unilatérale.

Je me plais en France, je n'ai jamais eu l'idée d'émigrer. Le climat me plaît ici, je ne voudrais pas changer de région, la seule chose que je voudrais changer c'est le régime : je suis fédéraliste.

Je suis confiant pour l'avenir parce que la France est riche en hommes et que le bon sens finira bien par prévaloir un jour. J'ai voté aux dernières élections parce que c'est l'intérêt du pays : pour moi, le vote c'est un geste de solidarité.

Le problème numéro 1 en France c'est l'équilibre de la politique : il faut cesser de défendre les intérêts par à-coups et successivement. Poujade représente un feu de paille, c'est un fasciste, un mécontent. Si c'était possible aujourd'hui, je donnerais le pouvoir politique à Pflimlin, avec un gouvernement restreint où il serait président du Conseil et ministre des Finances et de l'Agriculture. Je le crois capable de tranquilliser l'opinion des gens. Edgar Faure ne me déplairait pas non plus, il est réfléchi, un travailleur !

Il est nécessaire d'avoir un idéal pour vivre : celui d'un monde meilleur que nous avons à construire. Sans idéal on peut vivre pour l'argent.

« J'aurai voté si... »

Je suis à peu près certain que la vertu patriotique n'a plus aucun sens dans l'esprit des gens. La guerre d'Algérie ne répond à aucun sentiment profond des jeunes. Ils y vont par contrainte. Il sert des intérêts qu'il comprend assez mal. C'est une faute de faire casser la pipe des jeunes en Algérie. Un pays qui a tant de jeunesse a une grave responsabilité : elle donne aux jeunes de vingt ans l'impression qu'ils sont faits pour la guerre.

Le service militaire est nécessaire mais on ne devrait avoir le droit d'envoyer personne en Algérie sans avoir expliqué au préalable ce qu'ils vont y faire. Et une fois cela expliqué, s'ils refusent je crois qu'ils sont libres : on devrait accepter leur refus.

La situation algérienne ne s'améliore pas. Je ne crois pas que le peuple algérien soit assez évolué pour avoir une opinion. Je les juge incultes mais je connais quand même des Algériens de valeur.

Il y a certainement un terrorisme réciproque et même des tortures, je connais des Français qui ont été torturés et supprimés ; un autre qui est devenu fou. Il est possible et même probable que les Français torturent aussi, parce que la haine engendre la haine, la racine du mal n'est pas dans la torture mais dans l'esprit créé par nos dirigeants, qui fait qu'ils sont aujourd'hui responsables de cette torture. Je ne vois aucune issue, aucune proposition qui permette de sortir de ces événements.

On ne perdrait pas l'avenir pour avoir perdu l'Algérie. Pourquoi ne pas rendre l'indépendance ? Il faudrait trouver assez d'Algériens capables de prendre les responsabilités que laisseraient les Européens. Mais on ne peut pas laisser ce peuple seul du jour au lendemain.

La France n'est pas une grande puissance, elle doit s'intégrer dans une Europe unifiée. Quant à l'époque 40-45, et ce que les gens ont fait à cette époque, cela n'a aucune importance. L'esprit a changé depuis : elle n'a rien à voir avec le présent.

Je crois que la jeunesse penche nettement pour le christianisme du fait que les chrétiens ont formé beaucoup plus d'élites que les marxistes. Dans les départements de l'Ouest les futurs dirigeants sont tous formés par la jeunesse catholique. La jeunesse française est une jeunesse très facile à manier et qui est prête à faire confiance, voilà mon jugement sur elle. Si elle ne trouve rien ce sera le dégoût.

Je me sens autorisé à projeter. Les projets, on les fait ensemble avec ma femme et mes amis.

Mon projet numéro 1, c'est d'être capable de donner une éducation valable à mes enfants. Si je n'y arrive pas, j'aurai raté ma vie, ou plutôt je n'aurai pas joué le rôle qui devait être le mien. Mon échec serait dû au fait que je n'ai pas pris les moyens, d'abord, et ensuite que la société ne m'aura pas aidé.

• « JE VIS INTENSEMENT »

Marié. 29 ans. Un enfant. Conducteur de travaux publics. Habite la Loire-Maritime.

JE suis conducteur de travaux ment satisfait. Cette profession particulièrement active et virile correspond à mon tempérament. Elle apporte, en outre, une impression de création fort excitante et vous oblige constamment à prendre des responsabilités et des décisions qui procurent satisfaction (ou déboires) mais qui de toutes façons vous font vivre intensément.

J'ai cessé volontairement mes études scolaires à 17 ans 1/2, n'y trouvant aucun attrait à cette époque. Depuis cinq ans je souffre de mes insuffisances car elles me contraignent à demeurer sur la brèche et à cumuler travail, étude et famille. Cet état de choses ne m'empêche nullement de réussir dans la vie. Le travail paie tôt ou tard.

Le régime communiste n'apporterait aucune sorte de changement dans ma situation mais je ne le souhaite franchement pas. Je respecte trop l'homme et la vraie liberté.

J.-P. Sartre et A. Camus me semblent bien avoir, le premier marqué notre époque, et le second en être l'écrivain. L'amertume, la soif de vérité et d'honnêteté intellectuelle représentent bien le tourment de notre génération.

Je risquerais volontiers ma vie pour le bonheur de l'humanité si j'étais dans la certitude absolue de l'utilité de mon sacrifice. Hélas ! ma jeune expérience m'a déjà démontré que : « On croit se battre pour des idées alors que l'on meurt pour des mots. » Cette réflexion n'est pas de moi, mais elle reflète bien ma pensée.

Le motif de ce sacrifice est très simple. Je me considère comme un maillon d'une très longue chaîne, et s'il faut que ce maillon casse pour que les autres ne s'usent pas, je veux bien être ce maillon. Mais comment être certain de l'utilité d'un tel don de sa vie ?

Je n'ai en fait aucune tendance car les notions de gauche et de droite ne signifient plus rien

• « JE NE ME SENS PAS UN STAKHANOVISTE »

Marié. 29 ans. Médecin de campagne en Charente-Maritime.

CHANCE ou malchanc de vivre à l'époque actuelle ?

Plutôt la malchance. Malchance encore d'être à un âge de progrès scientifique (du satellite russe, des antibiotiques, voire du cinémascope) tout en restant à un certain moyen âge politique (questions raciales de Little Rock, affaires algériennes, luttes d'influence américano-soviétiques).

Mon métier : médecin de campagne. Je n'en suis pas très satisfait parce que je considère que ma culture est insuffisante. J'aime la médecine et les conditions qui m'ont été offertes ont été très mauvaises : 1945, année de pléthore à la Faculté, sessions spéciales à l'encan. Organisation archaïque des études (laboratoires exigus, fatras théorique), organisation des concours, pratiques favorisantes des « relations », mon manque d'argent à cette époque.

Mon métier est d'autre part menacé d'un fonctionnarisme imbécile, mal soutenu par des organismes préhistoriques, divisé sur son avenir, entamé par des fléaux (retraite des médecins ne favorisant que les « anciens » qui ont su se tirer des mêmes tracas). Pour répondre plus à fond, mon regret est d'avoir choisi un métier qui devrait être technique alors qu'il reste artisanal, faute de moyens, d'ambiance... et peut-être alors de confiance.

Un garçon de vingt ans doit choisir un métier d'avenir : il doit selon ses capacité se diriger sur la technique recherche ou pratique, qu'il soit ingénieur ou ouvrier spécialisé, mais qu'il évite de s'intéresser à la littérature, aux arts. Les Américains et les Russes ne s'encombrent pas de Descartes, par contre ils sont champions de saut en hauteur, de natation, de n'importe quoi ; ils n'ont pas lu Byron mais ils construisent des cyclotrons géants, ils ne font pas de digressions, ils avancent des dollars, des hommes, du matériel. Un garçon de vingt ans doit savoir qu'il est déjà trop vieux s'il n'est pas champion de base-ball ou agrégé de math, ou chef de cellule.

« L'amour, c'est capital »

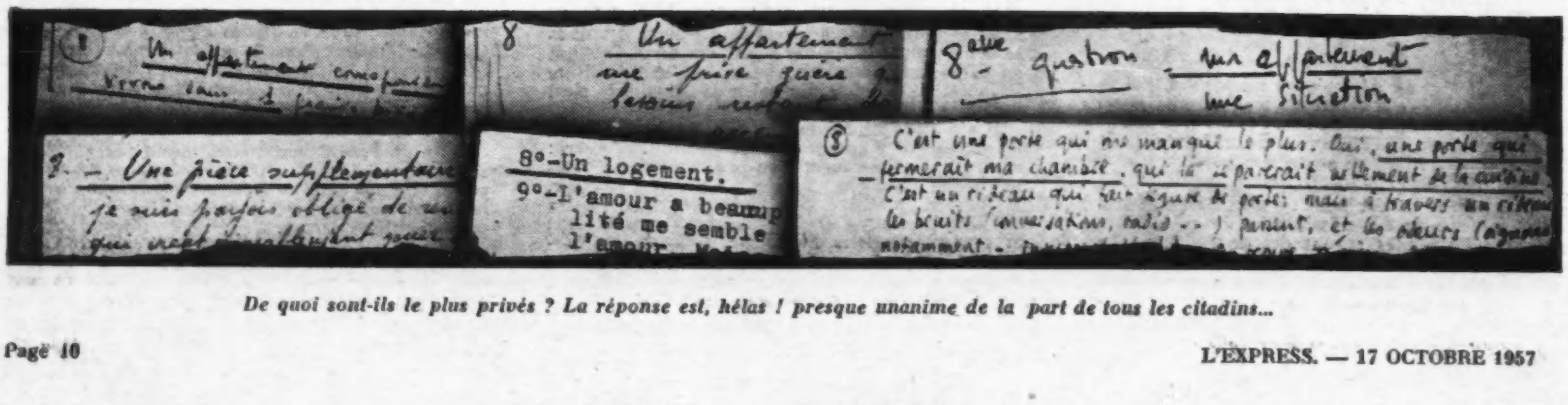
Les remarques ci-dessus s'appliquent exactement aux femmes : elles lancent très bien le disque sur les stades, elles assimilent parfaitement les sciences physiques, elles accouchent très bien sans douleur munies de recommandations progressivistes. Elles doivent continuer leur lutte, sur le plan asexué : qu'elles n'oublient pas surtout leur grande « chance » de ce cher avenir : elles sont MOINS sensibles que l'homme aux radiations...

Heureux sur le plan personnel, oui ; j'ai payé mon bonheur personnel, moral, de difficultés réelles. Quand je me sens heureux, c'est toujours à base de petites choses. Sur un plan plus élevé, je réponds non. Demain, quoi ? Poujade ? l'Algérie ? la bombe H ? Sans compter les difficultés matérielles réelles que je connais, simplement parce que je n'ai pas eu « la chance » ; pour être heureux pleinement à l'heure actuelle, il faut un compte en banque solide ou bien un degré certain d'aliénation mentale (adhérer à un parti politique extrémiste, être sado-masochiste ou martyr chrétien peuvent encore constituer un bonheur parfait de rechange).

Sur le plan matériel, ce qui me manque le plus, c'est la possibilité d'aménager mon cabinet en installation professionnelle.

Privation : le domaine culturel où mon état de campagnard m'interdit de trouver une bonne pièce de théâtre ou un musée à moins de deux cents kilomètres, l'achat de livres, prohibitif. Accessoirement : impossibilité d'installer le confort ménager à raison des achats de base (maison, réparations, traites automobiles).

L'amour a beaucoup d'importance pour moi : je me suis marié étant étudiant de quatrième année, sans argent, mais par amour. Ce premier amour tué par les difficultés matérielles, j'ai refait ma vie dans des conditions plus difficiles



De quoi sont-ils le plus privés ? La réponse est, hélas ! presque unanime de la part de tous les citadins...

terribles » • Un • Un conducteur édecin de campa- forceps ... »

encore, par amour encore, et sans aucun doute davantage. On considère seulement l'amour différemment à 29 ans qu'on ne l'envisage à 20 ans : moins de bruit, plus d'efficacité, mais toujours une importance capitale. La fidélité essentielle ? Cela ne signifie rien, puisque l'amour s'il est vrai, partagé, n'a guère besoin de succursales ou de succédané.

Ce qui mène le monde actuellement c'est la peur, l'incohérence, cette sensation de « manque de futur » qui fait aussi mon vrai problème. Il n'y a rien à en penser ; nous sommes au tournant d'un second « An Mil » avec son ridicule, sa désespérance... et son pathétique.

Des gens comme moi sont sans importance ; ils se refusent à l'arène politique. Je fais ce que je peux dans mon secteur et rien autour ne m'appartient ; on ne me consulte pas quand on décide pour moi du taux de l'impôt, des effectifs de l'Algérie française, du droit des Jésuites à fumer, des votes de confiance, de l'attribution des Prix Nobel. Je suis à la merci des événements : demain peut-être on me donnera une section d'ambulanciers, et j'irai porter la pénicilline à une portée de seringue du «champignon » : ato-mycine ! Présent...

Bien que ma situation, qui est des plus médiocres, ne doive pas « à priori » souffrir de l'établissement d'un régime communiste, je ne souhaite pas cet avènement. Je ne me sens pas un stakhanoviste du forceps.

Je souhaiterais (ce n'est pas une certitude) que les gens de mon âge se sentent solidaires d'Albert Camus.

« Si c'est utile, oui »

Pourquoi risquerais-je ma vie ?

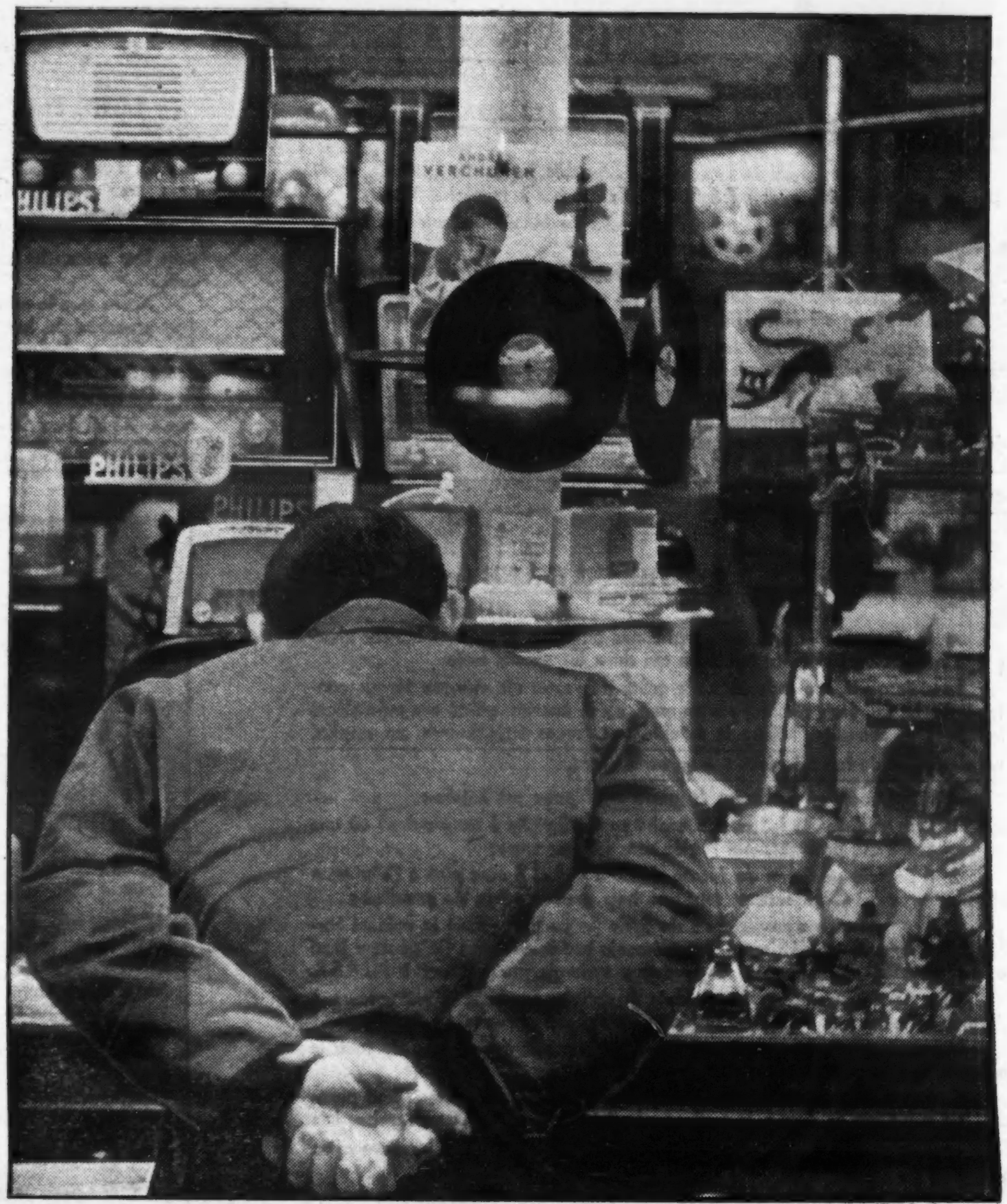
Risquer est un grand mot : « défendre » est plus juste. Je puis défendre avec une détermination certaine, au point de la « risquer », ma vie intellectuelle contre la sottise : certains jours de colère peuvent m'éveiller jusqu'au sacrifice ; la seule cause valable reste la défense, contre la menace concrète : dans l'immédiat pour ceux que j'aime, jamais pour une cause... ou bien il faudrait qu'elle soit neuve, et grande, et belle, et prouvée : sinon plus de risques : pas de thorax fragile à offrir pour le triomphe de la casaque orange de M. Boussac, pas d'entrailles bénévoles pour M. Le Pen (a-t-il répondu à l'enquête des moins de trente ans parlementaires ? Si oui, publiez...). Mais d'accord pour un sacrifice d'homme à homme, oui contre le SS abruti, oui pour fesser Faubus, oui pour aider une petite vieille à traverser devant un gros tank russe, oui si, en un mot, c'est UTILE.

Un idéal c'est un mot dont se sert n'importe qui pour justifier ses débordements. Les porteurs d'idéal sont morts de nos jours, je n'aime pas la senteur funèbre du mot.

• « CERTAINES JOURNEES SONT TERRIBLES »

Célibataire, 26 ans. Employé des P.T.T. Habite Paris.

MON métier ne me satisfait aucunement. Je m'y sens à l'étroit. On réclame de moi un effort simple, animal, monotone, quotidien ; l'intelligence n'a pas à intervenir ou pratiquement pas. Il s'agit pour bien « servir » de savoir lire, écrire et compter, le reste s'acquiert avec l'habitude. Et paradoxe, le recrutement du personnel est fondé sur les connaissances intellectuelles des candidats. Je ne puis à la fin de ma journée constater le fruit de mon travail, tel le maçon qui voit monter le mur ou le maître qui sent naître l'homme en l'élève. Petite pièce anonyme d'une immense machine. Ajouter à cela les sarcasmes d'un public pas méchant mais maladroit, certaines journées sont terribles.



(Rapho.)

CE QU'ILS VOUDRAIENT TOUS ACHETER : DES DISQUES
Le cultivateur n'a pas l'eau courante mais il possède un électrophone

• « JE SUIS FILS DE PROLO »

Célibataire, 20 ans, instituteur remplaçant dans la Vienne.

LES problèmes de la génération précédente étaient certainement les mêmes. Du moins pour les jeunes : d'un côté, un monde extérieur avec les mêmes saloperies, les mêmes joies. De l'autre : soi, tout seul, avec ses rêves avouables ou inavouables, ses ambitions avortées ou arrivées à terme.

Je suis instituteur. Au début ça m'a emmerdé et ça m'emmerde encore un peu.

Parce que j'avais rêvé et je rêve encore d'un destin sinon plus brillant, du moins plus conforme à mes aspirations. Ça me fout des crises de trac, même de désespoir. Mais qu'y faire ? Je suis fils de prolo, sans piston, sans rien. Alors pas la peine d'insister.

A part ça, j'aime les gosses, mais finalement le métier ne me plaît pas trop. Je le fais le plus honnêtement que je peux.

Tout ce que je sais, je le sais surtout pour moi-même. J'ai toujours aimé la culture. J'ai eu la malchance de tomber sur des profs honnêtes sans plus, qui ne m'ont en rien influencé.

Je crois que je vis dans un faux bonheur. Il me manque quelque chose. Je ne sais pas si c'est ce qu'Anouilh appelle « la soif de la pureté ». J'ai conscience de ma médiocrité, ça me fait aussi souffrir.

A part ça, il y en a beaucoup qui m'envieraient. Je gagne suffisamment pour me payer ce qui me fait plaisir.

Pourvu que je puisse m'acheter des cigarettes, des bouquins et que je couche pas dehors, le reste je m'en fous.

L'amour ? C'est ce qui a le plus d'importance. J'ai aimé une fille, une seule. Ça fait près de deux ans que je ne l'ai pas revue. Depuis, je suis incapable de trouver un charme quelconque à une femme.

Quand j'ai aimé cette fille, jamais je ne me suis senti si confiant en moi-même, si prêt à conquérir le monde. Depuis, je suis retombé dans ma fainéantise congénitale.

« Ça m'arrive de réagir »

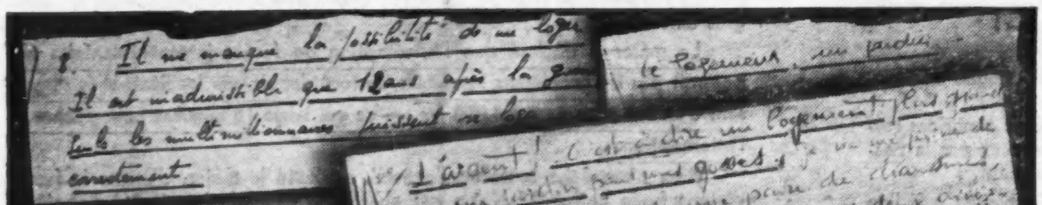
Je ne crois pas avoir une influence sur les destinées de la France. J'ai l'impression souvent d'être à la merci des événements. Mais je suis plus je-m'en-foutiste que passif. D'ailleurs, ça m'arrive de réagir (bien ou mal). J'ai aussi le courage de mes opinioins, du moins je le crois.

Sartre et Camus m'ont le plus influencé. Deux grands bonhommes. Ils ont quelque chose à dire, que l'on comprend souvent mal.

Risquer ma vie ? Pour mes idées. Pour une femme que j'aimerais. Peut-être pour un truc qui me passerait par la tête, sans importance.

J'entends toujours parler d'idéal, et ça m'agace. On n'a jamais vraiment un idéal. Les types qui disent ça, je ne les crois pas sincères. Barrès avait un idéal de patriotisme, mais il n'a jamais été au front. Au fond, le vrai problème, c'est de réaliser pleinement ses virtualités d'où l'importance du choix du métier ; mais je n'ai pas choisi. Mon père a abusé de son autorité paternelle, doucement. Je n'ai pas osé refuser. J'aurais dû.

Je ne suis pas plus bête que des tas de types que je rencontre à la Faculté ou ailleurs et qui regardent les autres de haut. L'injuste c'est que des types arrivent à quelque chose, sans le mériter. « Pauvreté n'est pas vice ». Voilà ce que j'enseigne. Mais l'argent, voilà le maître.



...un appartement, un logement, une pièce supplémentaire, une chambre pour moi seul...

CORRESPONDANCES EXPRESS

TITO, FUTUR MEDIATEUR ALLEMAND

● La reconnaissance de l'Allemagne orientale par la Yougoslavie, lundi dernier, a été minutée avec une grande habileté par le maréchal Tito.

M. Adenauer était sur le point de prendre l'avion de Berlin lorsqu'il reçut la visite de l'ambassadeur yougoslave.

Le nouveau gouvernement fédéral n'étant pas encore formé, Belgrade est à l'abri d'une réaction passionnelle (la rupture immédiate des relations diplomatiques) qui eût été difficile à éviter en d'autres circonstances.

Les « sanctions » allemandes contre la Yougoslavie n'iront pas au-delà du non-paiement des 19 milliards de réparations que Bonn doit encore à Belgrade, en qualité de « seul successeur du Reich ».

L'amélioration des relations avec l'U.R.S.S. et les avantages économiques dont elle est assortie dédommagent amplement Belgrade pour cette perte. En outre, le maréchal Tito se pose en futur médiateur, entre les deux Allemagnes, pour leur unification.

NASSER RENTRE EN SCENE

● En envoyant des unités égyptiennes en Syrie, le colonel Nasser cherche à rompre un isolement politique qui dure depuis dix mois.

Militairement, son assistance n'a guère de valeur : la menace turque contre la Syrie, qui était réelle il y a un mois, a été écartée grâce aux médiations irakienne et séoudite. Même la totalité des forces égyptiennes, au surplus, ne serait pas de taille à résister à un assaut turc.

Politiquement, en revanche, le geste de Nasser est habile :

1° Il revendique le leadership arabe pour l'Egypte à un moment où une crise grave a été pratiquement réglée sans son concours ;

2° Il déploie un écran de fumée derrière lequel il sera plus à l'aise pour renouer avec les Occidentaux, sans une trop grande perte de prestige ;

3° Il renforce les « nassériens » de Syrie (le parti Baath et le colonel Serradj, notamment) au détriment des éléments pro-soviétiques (le général Bizri et M. El Azm) et diminue la dépendance syrienne par rapport à l'U.R.S.S.

Une partie au moins des soldats égyptiens serviront d'instructeurs à l'armée syrienne ; ils prendront la place d'instructeurs russes.

Nasser a simultanément donné l'ordre à la presse égyptienne de tenir la balance égale entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis.

Il entend démontrer aux Occidentaux que le « nassérisme », à tout prendre, est pour eux la forme la moins redoutable du nationalisme arabe. Les Occidentaux semblent disposés à l'admettre : ils s'apprêtent à renouer avec Damas et Le Caire.

ANGLETERRE : PROGRAMME ATOMIQUE RALENTI

● L'accident survenu jeudi dernier, à la centrale nucléaire de Windscale (Ecosse), va affecter sérieusement le programme atomique britannique. En effet, la pile accidentée produisait au moins le quart du plutonium fabriqué en Grande-Bretagne. Elle est hors d'usage pour plusieurs mois.

A la suite d'une panne dans le système de refroidissement par air, des barreaux d'uranium s'étaient échauffés au rouge et avaient fait éclater leurs gaines protectrices. Le courant d'air sous pression avait entraîné les fumées radioactives par la cheminée de ventilation.

Le vent soufflant en direction de la mer, la catastrophe a été évitée. Sur 500 kilomètres carrés de pâturages, toutefois (150 fermes, 9.000 habitants) le lait est devenu impropre à la consommation : sa teneur en radio-iode est six fois supérieure à la concentration admissible.

Dans les centrales plus modernes, le refroidissement par gaz carbonique devrait éviter ce genre d'accidents.

UN SONDAGE « DEFAITISTE »

● Les habitants de huit nations européennes sur neuf (dont sept « atlantiques ») choisiraient la neutralité en cas de guerre russo-américaine si ce choix leur était possible.

Tel est le résultat du premier sondage international effectué par un organisme américain (pour le « Herald Tribune » aux Etats-Unis, et le « Figaro » en France).

Les trois quarts des Italiens, des Belges et des Norvégiens, les deux tiers des Français et des Allemands, 54 % des Britanniques interrogés ont répondu que leurs pays « devraient tout faire pour rester en dehors du conflit ».

Dans les sept pays atlantiques, une majorité de citoyens a toutefois déclaré qu'elle préférerait la guerre à l'occupation.

Cette majorité n'est cependant absolue qu'aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et en France. Elle est particulièrement faible en Allemagne occidentale : 36 %.

Commentaire fréquent des personnes interrogées : « Nous aimerions rester en dehors d'un conflit russo-américain, mais nous n'en voyons pas la possibilité... le pacte atlantique nous y entraînant automatiquement. »

Commentaire d'Anthony Nutting, ancien ministre britannique : « Si l'on avait demandé aux gens : êtes-vous pour l'abolition du Pacte atlantique, les réponses eussent sans doute été différentes... Une bonne part du neutralisme apparent des Européens a été provoquée par les joyeuses remarques de M. Dulles sur la nécessité d'« avancer jusqu'au bord du gouffre. »

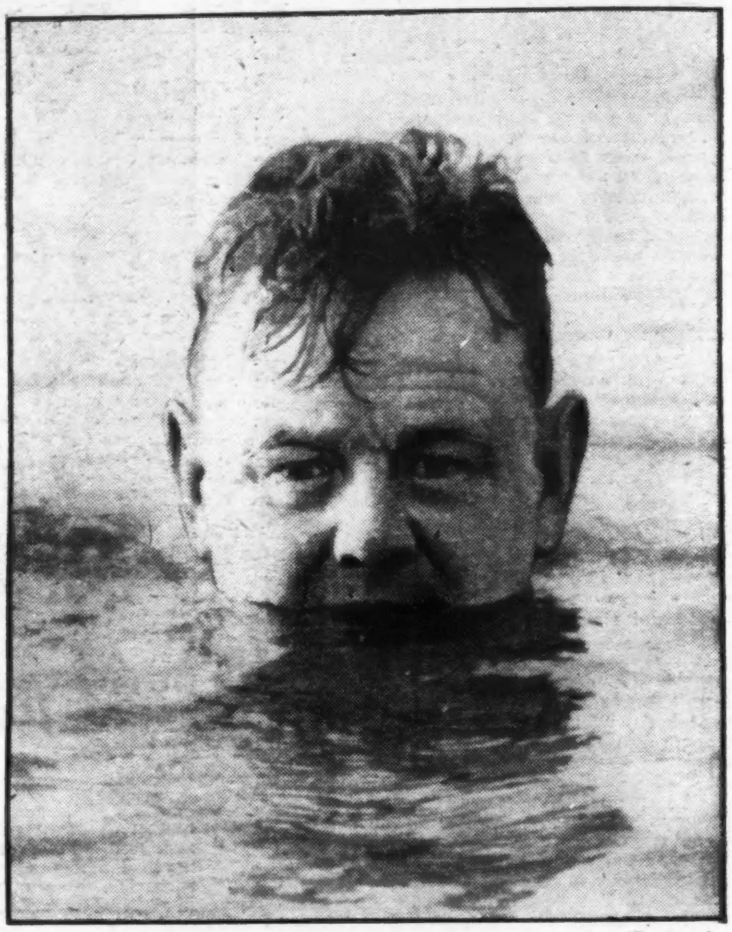
LORD HAILSHAM CONTRE LES TRADE-UNIONS

● Les travaillistes britanniques recueilleraient, selon le dernier « Gallup », une majorité de 2 millions de voix si des élections générales avaient lieu maintenant.

Ce pronostic n'a pas découragé les Conservateurs, dont le congrès annuel s'est clos dimanche sur un discours de lord Hailsham, nouveau président du parti.

Après que le ministre du Travail eut rassuré les syndicats sur la politique gouvernementale, lord Hailsham, qui n'a pas de responsabilités gouvernementales, leur a déclaré la guerre. Le but de cette déclaration : galvaniser la combativité des militants conservateurs.

Commentaire de l'« Observer » : « Les militants finiront pas s'apercevoir que lord Hailsham fait du bruit dans un coin de la pièce, mais que les décisions sont prises dans le coin opposé. »



(Keystone.)

LORD HAILSHAM, PRÉSIDENT DU PARTI CONSERVATEUR (1)
Du bruit dans un coin

GOMULKA EPURE LE P.C. POLONAIS

● Des épurations massives frappent actuellement tous les échelons du parti communiste polonais. A Katowice, Debica, Bygdoszcz, des dirigeants locaux ont été relevés de leurs fonctions pour détournements, vols, ivrognerie.

Le but des épurations est d'éliminer du parti, qui compte 1.400.000 membres, les hommes qui n'ont adhéré que dans l'espoir d'avantages matériels.

Le peu de valeur politique du gros des militants est attesté par une enquête du journal « Polityka » : un pour cent des ruraux seulement ont adhéré au parti par conviction ; à Poznan, où l'on compte 30.000 communistes inscrits, « Trybuna Ludu », l'organe du Parti, ne vend que 1.250 exemplaires.

M. Gomulka estime que le parti est incapable, dans son état actuel, de jouer un rôle dirigeant. Il a décidé de sacrifier la quantité à la qualité. Il semble qu'il suive ainsi les conseils que lui avait donnés le maréchal Tito lors de son passage à Belgrade.

VERS LA FUSEE ANTI-ANTI-FUSEES

● La possibilité de fabriquer une « fusée contre fusées anti-fusées » (anti-anti-missile missile) vient d'être évoquée par le major Serversky, pionnier de l'aviation américaine, dans une déposition à huis clos devant le Congrès américain.

Le major a déclaré que l'interception de fusées intercontinentales ne poserait pas de problèmes insolubles, surtout depuis que les Etats-Unis disposent d'un radar portant à 4.000 km. — ce qui laisse 15 minutes pour préparer l'interception.

Rien n'empêche toutefois l'ennemi, a ajouté le major, d'armer la fusée d'une « fusée anti-anti-fusées » qui abattra le projectile destiné à l'abattre.

« Il n'y a aucune limite dans cette voie, a-t-il conclu, mais les Etats-Unis eux-mêmes ne peuvent s'y avancer très loin sans s'exposer à la ruine économique. »

(1) Se baignant dans la Manche pendant le Congrès du parti à Brighton.

L'AMÉRIQUE SE RÉVEILLE

par STEWART ALSOP

Pourquoi les Russes ont-ils lancé le « satellite » avant les Américains ? Comment les Etats-Unis vont-ils réagir psychologiquement, politiquement, techniquement, militairement, devant ce succès soviétique ? Quelles sont leurs chances de reprendre la tête dans la course au progrès technique ?

« L'Express » a posé ces questions à Stewart Alsop qui appartient à ce très petit groupe de journalistes américains auxquels les autorités de Washington communiquent les informations et les dossiers les plus confidentiels.

Voici le texte du câble exclusif par lequel il nous a répondu :

DEVANT la demande de « L'Express » d'analyser les répercussions du Spoutnik sur la politique américaine et la situation mondiale, j'ai d'abord hésité à accepter. Mon frère et moi nous sommes montrés en effet extrêmement sévères pour la politique étrangère et militaire des Etats-Unis et je n'aime pas critiquer mon propre gouvernement dans un journal étranger. A la réflexion, cependant, il m'est apparu que l'invitation de « L'Express » m'offrait une bonne occasion de faire le point de la situation créée par la brillante réussite technique soviétique.

Avant de répondre aux questions précises posées par « L'Express », je dois faire deux constatations désagréables pour un Américain :

1° Il ne fait aucun doute que l'U.R.S.S. possède aujourd'hui une très nette avance sur les Etats-Unis dans le domaine des fusées balistiques. Nous savons, par exemple, que les Russes ont mis au point un moteur-fusée dont la poussée est de 70 tonnes, soit le double de celle obtenue par les Américains.

2° Le gouvernement américain n'a réagi à cette situation qu'avec mollesse et sans franchise.

Huit ans d'avance

Mais ces deux évidences ne résument pas toute l'histoire. D'abord, le fait que les Soviétiques soient aujourd'hui en tête ne signifie pas qu'ils le resteront toujours. Le retard américain est dû à un certain nombre de facteurs, comme le souci d'équilibre budgétaire des administrations Truman et Eisenhower, l'absence de réalisme des objectifs fixés au programme de fusées, les rivalités interservices et, surtout, l'excessif optimisme qui est la caractéristique des sociétés libres.

La principale raison de l'avance russe, cependant, c'est que les Soviétiques se sont mis au travail plusieurs années avant nous. Ils ont lancé leur programme de fusées balistiques dès la fin de la guerre, aussitôt après avoir capturé les savants allemands qui travaillaient à Peenemunde. Vers 1950, ils étaient déjà assez avancés pour pouvoir se passer des spécialistes allemands et s'en remettre à leurs propres savants. En 1953, peut-être, et certainement en 1954, ils essayaient déjà des fusées à courte et moyenne portée.

Les Etats-Unis, de leur côté, ne commencèrent à s'intéresser sérieusement aux fusées qu'en 1953-1954. Ce départ tardif s'explique — mais ne s'excuse pas — par l'illusion trop longtemps entretenue que nous jouissions d'un monopole atomique. Pour estimer les perspectives d'avenir de la course aux fusées, il faut donc tenir compte de cette avance russe de huit ou neuf ans.

Et il faut noter à notre avantage que nous sommes arrivés au stade des essais en vol des fusées « intermédiaires » en trois ans environ alors qu'il avait fallu huit ans aux Russes pour atteindre cette étape.

— Au prochain passage du spoutnik, un grain de sel sur la queue... et hop... confiqué!

Une défense contre les fusées

Mon frère et moi avons régulièrement mis en garde nos compatriotes contre la rapide croissance du potentiel industriel et technologique soviétique, mais nous n'avons jamais douté que notre pays soit capable — s'il le décidait — de relever n'importe quel défi technique des Russes.

Même aujourd'hui, malgré la grande avance russe dans le domaine des fusées, il existe certains secteurs dans lesquels nous sommes sans doute en tête. Par exemple, nos savants ont fait dans le domaine des projectiles « antifusées » un certain nombre de découvertes qui pourraient permettre une défense efficace dans un avenir prévisible. Ils ont fait également d'importants progrès dans le domaine des fusées à carburant solide, qui seront aussi supérieures aux actuelles fusées à carburant liquide que les avions à réaction le sont aux appareils à hélice.

C'est pourquoi il serait dangereux de parier sur la victoire finale de l'U.R.S.S. dans la course technologique. Ce pari ne serait sûr que dans un seul cas : si le gouvernement américain continuait de se montrer amorphe et sans réaction. A en juger par les apparences, on peut craindre aujourd'hui que cette mollesse gouvernementale ne continue.

Depuis le président Eisenhower jusqu'au moindre haut fonctionnaire, tous les officiels américains ont entonné des couplets optimistes et satisfaits : « Il ne s'est jamais agi d'une compétition avec les Russes » ; « nous ne pouvions rien faire de plus que ce que nous avons fait » ; « les fusées soviétiques sont probablement des engins expérimentaux de propagande plutôt que de véritables armes de guerre ».

Pas de virages brusques

Ce chœur rassurant ne doit cependant pas faire illusion. Dans notre pays — mais n'en est-il pas de même en France et dans toutes les démocraties — le gouvernement ne peut effectuer des virages politiques à angle droit. Le changement de direction doit être graduel, presque invisible. Tandis qu'il intervient, le gouvernement continue à proclamer très haut qu'aucune révision n'est envisagée, la politique suivie jusque-là étant brillante et à l'abri de toute critique.

Ce processus, ce réveil, est actuellement en cours au sein du gouvernement et les premiers pas ont déjà été faits. La révision de notre politique est inévitable en vertu d'un vieux principe de l'histoire américaine : le gouvernement américain finit toujours par faire « ce qu'il ne peut pas ne pas faire ». Cette règle s'est souvent vérifiée depuis la guerre, au moment du plan Marshall, du blocus de Berlin, de l'agression en Corée.

Aujourd'hui, ce que le gouvernement américain « ne peut pas ne pas faire » est clair : il ne peut pas ne pas prendre les mesures nécessaires pour empêcher les Russes de remporter la course technologique.

Je ne crois pas un instant, d'autre part, que l'entrée en scène du Spoutnik marque le début d'une période d'apaisement et nous 'ncline à abandonner à leur destin l'O.T.A.N., le Moyen-Orient et les autres zones d'influence américaines. Le gouvernement américain « ne peut pas ne pas prendre » les mesures nécessaires pour empêcher cet éclatant triomphe de l'U.R.S.S. que représenterait la dissolution de l'O.T.A.N. ou la mainmise des Russes sur le Moyen-Orient.

Deux scorpions dans une bouteille

En quoi le Spoutnik a-t-il modifié la situation mondiale ? Je crois qu'on peut répondre : « Le Spoutnik, en lui-même, a changé peu de chose ».

Depuis plusieurs années déjà, l'Est et l'Ouest sont — pour reprendre la formule de George Kennan — « comme deux scorpions dans une bouteille ». Si l'un attaque, les deux mourront. Nous vivons dans ce que Churchill a appelé « la paix par la terreur mutuelle ».

Mais le but du gigantesque effort soviétique dans le domaine des fusées est de donner au scorpion russe le dard qui lui permettrait de tuer le scorpion occidental sans périr lui-même. La véritable cible des fusées russes, c'est, en effet, la fameuse aviation stratégique américaine (S.A.C.) dont le pouvoir de riposte constitue, selon Churchill, « le rempart du monde libre ». Si les appareils du Strategic Air Command, sur leurs bases, pouvaient être mis hors de combat par une attaque surprise, la « ter-

→

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution :
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

LE SPOUTNIK ET LA SOCIÉTÉ RUSSE

par ANEURIN BEVAN

ANEURIN BEVAN

CERTAINES des réactions au lancement du satellite artificiel soviétique ont été absurdes, voire infantiles. On a laissé entendre, par exemple, que cette réussite représentait un nouveau pas, et le plus important jusqu'à ce jour, vers la domination du monde. M. Kroutchev lui-même a remis les choses dans leur véritable perspective. « Nous ne prétendons pas, a-t-il dit, être en avance dans tous les domaines de la recherche militaire. L'Union Soviétique peut être en avance pour la mise au point de telle arme particulière mais les Etats-Unis la posséderont à leur tour demain, et vice versa. »

La liberté de se réaliser

Il a cependant tiré du succès russe une conclusion évidente et qui aura des conséquences directes sur les projets de désarmement : ce ne sont plus les aérodromes mais les bases de lancement de fusées qu'il faudra pouvoir inspecter si l'on veut établir un contrôle mutuel des activités militaires de chaque pays.

Ce qu'il y a de plus révélateur dans la réussite soviétique, c'est la lumière qu'elle jette sur la structure de la société russe.

Voici une société techniquement dynamique mais dont les institutions imposent — selon nos standards occidentaux — des restrictions intolérables à la liberté individuelle, notamment à la liberté d'expression et d'organisation.

L'attention du monde a eu tendance jusqu'à présent à se concentrer sur le second aspect en oubliant le premier, et c'est ce qui explique la plupart des erreurs de jugement que nous avons commises sur l'U.R.S.S.

Nous avons confondu la liberté de s'exprimer avec la liberté de se réaliser. La distinction peut paraître subtile mais elle donne la clé des récents développements de l'histoire russe.

La plupart des citoyens soviétiques estiment jouir d'une grande liberté de se réaliser personnellement par comparaison avec leurs ancêtres illettrés de la Russie pré-révolutionnaire. Dans une société techniquement dynamique, les possibilités offertes à chaque citoyen ne cessent d'augmenter. De plus en plus de gens sont attirés vers les activités diverses nées du développement des sciences et des arts. Les cadres du passé ayant été brisés, des millions de travailleurs ont le sentiment d'avoir été libérés. Leur vie personnelle ne s'était pas suffisamment épanouie sous l'ancien régime pour qu'ils ressentent profondément les limitations du nouveau cadre politique et social imposé par la révolution.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas en Russie beaucoup de gens qui ont souffert pendant des dizaines d'années et qui souffrent encore aujourd'hui du caractère répressif des institutions politiques. Mais il serait absurde de nier que le dynamisme de la société soviétique a ouvert à la jeunesse des horizons dont les générations précédentes ne pouvaient même pas rêver.

Le tapis roulant des écoles

Il est fascinant de voir aujourd'hui les dirigeants soviétiques adapter peu à peu les institutions du pays aux conditions nouvelles créées par cette évolution technique et sociale. Dans les périodes qui suivent les grands bouleversements politiques, les pionniers idéalistes ont tendance à céder la place aux réalistes et aux empiristes.

M. Kroutchev est un empiriste. Son principal souci est d'adapter la machine administrative aux progrès de la société soviétique, dans laquelle le tapis roulant des universités et des écoles techniques déverse chaque année un nombre croissant d'artisans, de médecins, de juristes, de professeurs, de techniciens, de savants et d'artistes.

La révolution administrative en cours est le plus significatif de tous les événements qui se sont produits en Russie depuis la guerre. Et ceux-là seuls qui ont éprouvé l'inertie de l'ancienne bureaucratie peuvent se faire une idée de la tâche qui attend les dirigeants russes.

Des changements de politique aussi brutaux ne sont évidemment possibles que sous un régime dictatorial. Mais ce qu'il faut inscrire à l'actif du système soviétique, c'est le fait qu'il soit encore capable — comme les fusées « à étages » — de nouvelles explosions. Cela prouve que le grand élan de la révolution d'octobre 1917 n'est pas encore épuisé.

Un enseignement « intégré »

Maintenant que les progrès russes dans les sciences physiques ne peuvent plus être niés, peut-être l'attention du monde se portera-t-elle un peu plus sur le système d'éducation soviétique. La caractéristique essentielle de ce système est d'être intégré : dans une société où domine la propriété collective des moyens de production, le travail et l'enseignement sont des activités réciproques.

Dans les systèmes fondés sur la propriété privée, au contraire, il y a dualité : le travail est contrôlé par l'entreprise et l'enseignement par l'Etat. Il en résulte une coupure grave entre un « enseignement pur » à tendance scolastique et une formation « pratique » coupée de ses bases scientifiques.

Bien que cette coupure soit moins sensible en Russie que dans les autres pays, les Soviétiques en ont senti le danger et leurs réformes dans le domaine de l'enseignement tendent à la faire disparaître. Peut-être est-ce là le secret des extraordinaires progrès qu'ils ont réalisés dans les sciences physiques, malgré un départ si tardif.

A. B.

—————→

reur » cesserait d'être mutuelle et la modification de l'équilibre mondial serait en effet décisive.

Une telle éventualité est-elle à craindre ? Je ne le crois pas, et cela en partie pour les raisons indiquées plus haut. Il est certain que les Russes conserveront un certain temps leur avance technique, même si les Américains font un gros effort pour les rattraper. Mais pendant cette période transitoire — qui sera incontestablement dangereuse — nous pouvons prendre certaines mesures pour maintenir notre pouvoir de riposte. Par exemple, un grand nombre des appareils du Strategic Air Command peuvent être maintenus en vol en permanence, jour et nuit, les réservoirs pleins et les bombes à hydrogènes chargées dans les soutes. En fait, cette solution de sauvegarde vient d'être adoptée.

Les nouveaux jouets

Si j'estime que les Russes ne seront jamais en mesure de paralyser le dard du scorpion occidental en détruisant d'un coup notre aviation stratégique, je pense aussi qu'il serait dangereux de sous-estimer les conséquences de leur succès technique.

L'équation comporte en effet deux facteurs : nos réactions et les leurs. En ce qui concerne ces dernières, il faut tenir compte de la personnalité de Nikita Kroutchev. Mon frère a eu un long entretien avec lui il y a quelques mois (1). Il en est revenu avec l'impression que Kroutchev était un joueur, un homme qui aime prendre des risques, et ce sentiment est partagé par beaucoup de ceux qui ont approché le leader soviétique.

Il est manifeste, d'autre part, que Kroutchev est fasciné, à sa manière de paysan rusé, par les nouveaux jouets étincelants que ses savants viennent de lui donner.

Le danger actuel n'est pas, à mon avis, que les Etats-Unis adoptent une politique d'apaisement et abandonnent leurs alliés aux griffes du loup soviétique, mais que Kroutchev soit tenté de croire que l'Amérique adopterait une telle attitude en cas d'épreuve de force. Un tel « pari », j'en suis convaincu, serait une grave erreur de calcul, et pourrait conduire le monde à la destruction.

Mais Kroutchev est un être rationnel, en même temps qu'un joueur, et il ne sera tenté de courir un tel risque que s'il y est encouragé par une débandade occidentale. L'influence du Spoutnik peut donc être appréciée essentiellement en fonction de ses effets sur la politique étrangère et militaire américaine. Elle sera mesurée par l'énergie avec laquelle nous saurons maintenir et renforcer l'alliance occidentale pour dissuader Kroutchev de jouer trop dangereusement avec ses nouveaux jouets.

(1) Cf. « L'Express », n° 301 du 29 mars.

(World copyright « L'Express » and Stewart Alsop.)

EST-OUEST

Dans le ciel indien

Dans tous les pays occidentaux, l'opinion a été frappée par le lancement du satellite artificiel soviétique. Mais c'est dans les pays sous-développés d'Asie et d'Afrique — là où se joue l'équilibre du monde — que le Spoutnik a provoqué les réactions les plus profondes. Voici le câble du correspondant de l'hebdomadaire anglais The Observer *à Calcutta, William Clark :*

DEPUIS la mort de Gandhi, aucun événement n'avait autant frappé les masses indiennes que le lancement du satellite artificiel soviétique. Elles y voient la preuve que l'U.R.S.S. est maintenant en tête de tous les pays du monde dans le domaine scientifique et, par voie de conséquence, qu'elle est une plus grande puissance que l'Amérique.

Depuis le lancement du bébé-lune, j'ai parcouru l'Inde en voiture et j'ai pu constater qu'il n'était question partout que de lui. Les plus petits journaux locaux lui consacrent la presque totalité de leurs pages. A Calcutta, les gens s'entassent tous les soirs sur les toits des immeubles pour apercevoir le Spoutnik. Et ils l'aperçoivent toujours, même lorsqu'il se trouve en fait à des milliers de kilomètres de là.

Les astrologues — dont le rôle correspond en Inde à celui des commentateurs radiophoniques en Angleterre ou aux Etats-Unis — affirment que l'influence du nouvel astre marquera le destin des enfants nés cette semaine « sous le signe du Spoutnik ». En un sens, il est possible qu'ils aient raison.

Le Club des Nations arriérées

Si le bébé-lune a plus frappé l'imagination des masses illettrées que n'aurait pu le faire toute autre réalisation technique, c'est qu'il est facilement intelligible en termes religieux. Les Soviétiques, comme les Dieux, ont créé une nouvelle lune dans le ciel. Ils doivent donc être vénérés à l'égal des Dieux.

La première réaction des Indiens devant quelque chose de nouveau est toujours de crainte, mais on note cependant dans les milieux dirigeants une certaine satisfaction de voir les Etats-Unis dépassés par l'U.R.S.S. La plupart des Indiens considèrent en effet que la Russie fait partie comme eux du Club des Nations arriérées et l'admirent pour avoir réussi à se tirer d'affaire toute seule. Le message du Spoutnik, à leurs yeux, c'est que tout ce que les nations développées peuvent faire, les pays sous-développés peuvent le faire mieux et plus vite.

Les conséquences politiques du succès technique russe apparaissent lentement en raison de l'absence de Nehru, actuellement au Japon. Mais on peut déjà prévoir une nouvelle offensive indienne en faveur du désarmement et une très grande prudence des Indiens dans leurs rapports avec l'U.R.S.S., qu'ils éviteront de heurter sur des questions comme l'affaire hongroise.

En un mot, le Spoutnik semble être la meilleure arme de propagande dont l'U.R.S.S. et le communisme aient jamais disposé.

OLD ENGLAND

12, BD DES CAPUCINES - PARIS

Pardessus

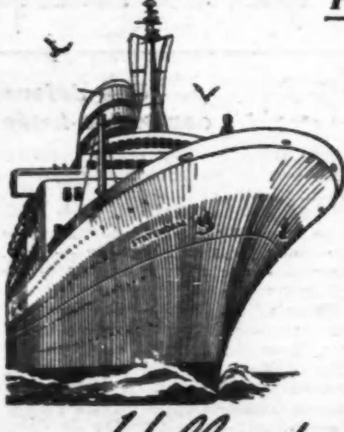
Gabardines - Imperméables - Complets

dans la meilleure qualité

Quality First

Le Havre — New-York

à bord des modernes et confortables paquebots air-conditionnés et pourvus de stabilisateurs



PROCHAINS DÉPARTS

(du Havre et Southampton)

★	m/s	NOORDAM	19 Oct.
	s/s	RYNDAM	22 »
	s/s	N. AMSTERDAM	23 »
	s/s	STATENDAM	30 »
★	m/s	WESTERDAM	9 Nov.
	s/s	MAASDAM	10 »
	s/s	RYNDAM	15 »
★	m/s	NOORDAM	23 »
	s/s	STATENDAM	30 »
	m/s	WESTERDAM	7 Déc.

★ Départ de Rotterdam

Holland-America Line

1, place de l'Opéra - Paris-2e - Tél. OPE. 08-41

et toutes Agences de Voyages

Les entretiens de "L'Express"

UN CAPITALISTE FRANÇAIS JUGE L'U. R. S. S.

Un important homme d'affaires français — qui fait autorité dans les milieux industriels et bancaires — vient de rentrer d'un voyage de quelques semaines en U.R.S.S. Il a visité plusieurs régions industrielles et a pu s'entretenir avec les dirigeants de l'économie soviétique. Au cours d'un entretien exclusif avec « L'Express », il résume ses principales impressions et en tire des conclusions auxquelles l'importance de ses fonctions « capitalistes », à Paris, donne un intérêt tout particulier.

● « L'Express ». — Aviez-vous idée de la Russie que vous alliez rencontrer ?

Réponse. — Je désirais partir avec l'esprit parfaitement libre et curieux. Je n'ai posé que des questions de technique économique.

● « L'Express ». — Est-ce que vous avez eu l'impression d'une économie adaptée aux problèmes de la Russie et fonctionnant de manière satisfaisante ?

Réponse. — L'U.R.S.S. a trois problèmes essentiels :

— Son immensité.
— Son climat.
— L'adaptation de sa population à des tâches industrielles.

Il en résulte des transports lents et onéreux qui nécessitent un nombre important de centres industriels et des stocks relativement considérables. Un grand nombre d'exploitations ne fonctionnent pas à plein rendement pendant l'hiver. Donc les installations sont plus importantes que si les tâches pouvaient s'effectuer pendant toute l'année.

Enfin, un excédent de main-d'œuvre est nécessaire dans nombre d'entreprises pour parer à certaines insuffisances techniques.

● « L'Express ». — Proportionnellement, le niveau de culture technique vous a-t-il paru plus répandu qu'en France ou moins ?

Réponse. — Je pense que la culture technique est plus répandue qu'en France du fait que beaucoup plus de facilités sont données dans les institutions techniques, avant et pendant l'apprentissage, pour la formation des cadres.

Mais l'habileté de la main-d'œuvre n'est pas comparable. En France, nous avons dans les centres urbains une main-d'œuvre qualifiée extraordinaire. J'ai visité une usine de fabrication de camions à Moscou. Il y avait là une chaîne d'usinage assez primitive, un outillage simple et un excès de main-d'œuvre pour faire face à des tâches relativement aisées.

● « L'Express ». — Vous aviez déjà vu beaucoup d'usines en France. D'une manière générale, quelles sont les différences techniques ou humaines que vous avez remarquées ?

Réponse. — La présentation générale des entreprises parait plus fruste qu'en France. Aucun soin de finition ne semble donné aux installations extérieures des usines que j'ai visitées, sauf dans les centrales électriques et dans les entreprises très modernes. J'ai remarqué dans un certain nombre un défaut d'entretien, ainsi qu'un manque d'organisation.

Des rapports simples et cordiaux

● « L'Express ». — Qu'avez-vous noté du point de vue des rapports humains dans l'entreprise ?

Réponse. — Les rapports sont très simples et très cordiaux entre les cadres, la direction et le personnel. Celui-ci a une allure bon enfant. Dans les entreprises d'industrie lourde, les marques de fatigue sont visibles sur les visages.

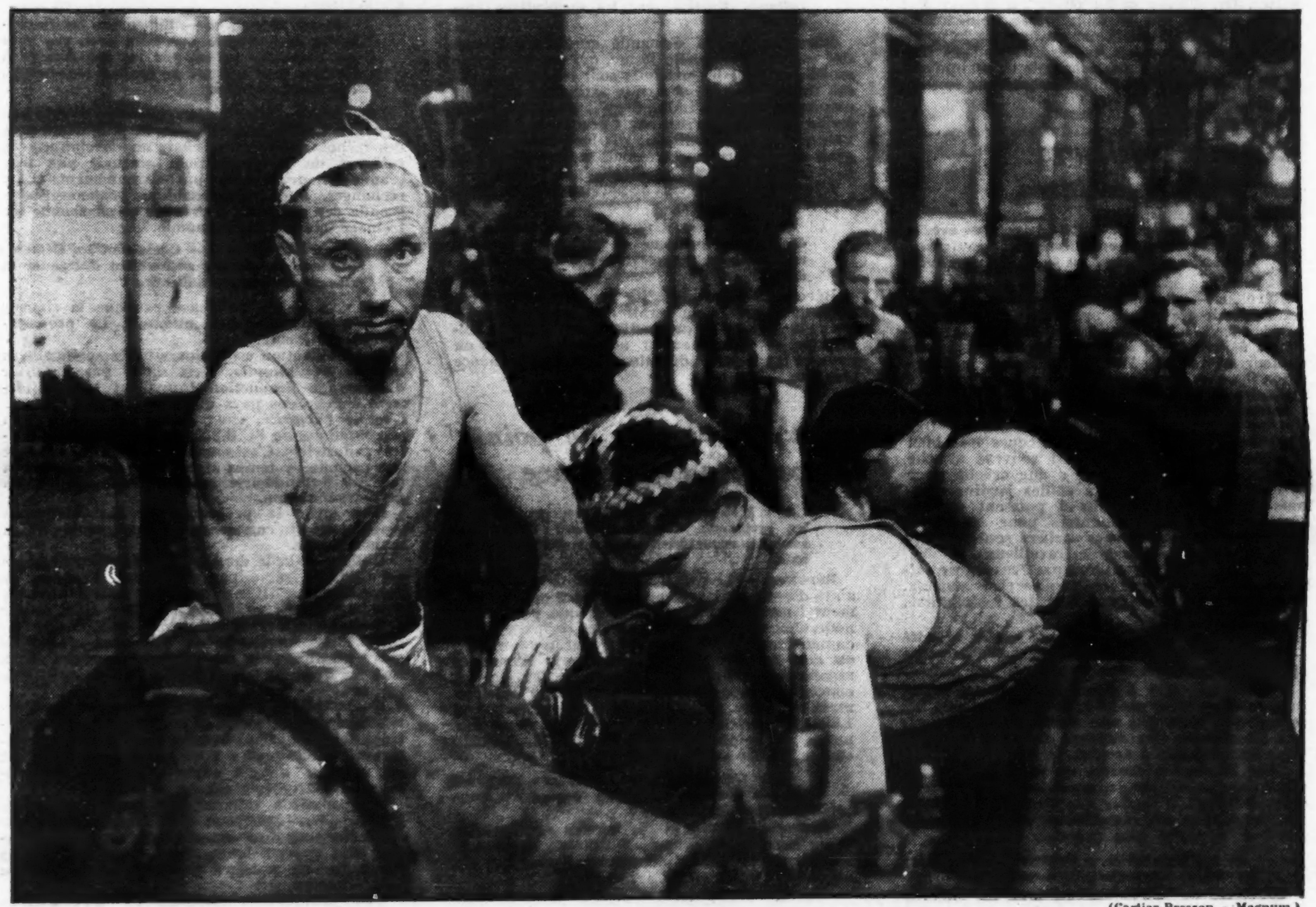
● « L'Express ». — Comment expliquez-vous la fatigue si le personnel est aussi nombreux que vous le dites. Le rythme des opérations vous a-t-il paru plus rapide qu'en France ?

Réponse. — Non. Moins rapide qu'en France. Mais dans le cas précis de l'usine visitée, j'ai noté un gaspillage des forces par suite d'une organisation insuffisante du travail.

● « L'Express ». — Les dirigeants que vous avez vus sont conscients de ce problème et qu'en pensent-ils ? Comment ont-ils répondu aux observations que vous avez pu leur formuler ?

Réponse. — Ils indiquent que les entreprises ont dû toutes être reconstruites après la guerre. Il a donc fallu refaire des usines très rapidement pour avoir une production, puis augmenter cette

→



(Cartier-Bresson - Magnum.)

Une usine de la région de Moscou
Certaines étapes brûlées

→

production au rythme prévu par les plans. Il a fallu utiliser une main-d'œuvre qu'on devait former sur place, car il y avait beaucoup de disparus pendant la guerre. D'autre part, la main-d'œuvre exercée d'avant guerre avait été utilisée au-delà de l'Oural où l'on montait de nouvelles usines. Mais la main-d'œuvre ne manquant pas, l'accent fut mis d'abord sur la production, car on pouvait se permettre une certaine déperdition d'énergie humaine.

● « L'Express ». — Est-ce que la productivité entre dans les préoccupations des dirigeants soviétiques actuellement ?

RÉPONSE. — Ils font tout le temps allusion à la productivité. Il semble qu'en 1949, par suite des destructions et de la remise en route de l'économie, les prix de revient étaient astronomiques. Maintenant, ils tendent à devenir plus normaux. Mais le souci de la productivité vient certainement après celui de la masse de production. Les dirigeants soviétiques ne cachent pas cependant que cette productivité est un des objectifs du plan. Mais je pense que sa nécessité se fera surtout sentir dans les prochaines années.

● « L'Express ». — Pourquoi ? La main-d'œuvre sera-t-elle raréfiée au cours du prochain plan ? Dans un pays qui compte 212 millions d'habitants !

RÉPONSE. — L'excédent annuel de la population productive — hommes et femmes — est très largement absorbé par les besoins des entreprises. Or, d'ici à la fin 60 on va arriver aux classes creuses, résultat de la guerre. Le déficit ne pourra pas être comblé par un appel à la main-d'œuvre des campagnes, car les dirigeants soviétiques estiment qu'aucune économie de main-d'œuvre ne peut être faite actuellement dans ce secteur.

1.000 travailleurs sur 2.300 hectares

● « L'Express ». — Est-ce que vous avez eu la possibilité d'observer comment fonctionnent les services sociaux dans les entreprises soviétiques ?

RÉPONSE. — Ce qui est frappant, c'est que si les lieux de travail ne présentent généralement pas beaucoup d'attraits et sont uniquement consacrés à l'efficacité, au contraire dès que le travailleur est sorti de l'atelier, on met à sa disposition des services sociaux très étendus et pouvant satisfaire à l'ensemble de ses besoins.

Je ne parle même pas des services médicaux où l'on trouve toujours des installations très complètes et des cliniques de secours très bien installées. Un petit hôpital est souvent attaché à l'usine. Chaque entreprise a une crèche pour les enfants des travailleurs et des jardins d'enfants jusqu'à ce que ceux-ci puissent aller à l'école, des parcs de pionniers pour les loisirs des écoliers. Ces avantages sociaux sont réservés à une très grande masse de travailleurs.

Quand les entreprises n'ont pas l'envergure suffisante pour pouvoir créer leurs services sociaux, les travailleurs peuvent utiliser les installations municipales.

● « L'Express ». — Est-ce que la sécurité du travail était satisfaisante dans les entreprises que vous avez visitées.

RÉPONSE. — Il y a des entreprises modernes où l'outillage n'est pas d'un usage dangereux, où le montage n'est pas une tâche qui fait courir aux travailleurs des dangers directs et dont la sécurité est facile à assurer.

Dans l'industrie lourde, en revanche, notamment dans la sidérurgie, le métier est dangereux par définition. Il semble que l'entretien quelquefois insuffisant des installations crée des conditions d'insécurité plus grandes.

● « L'Express ». — Avez-vous eu le temps de visiter des exploitations agricoles ?

RÉPONSE. — Seulement un kolkhoze dans la région de Kiev. Il est essentiellement destiné à l'élevage.

Il m'a semblé qu'il y avait dans cette entreprise une très grande quantité de main-d'œuvre. L'exploitation couvrait 2.300 hectares, dont 1.500 cultivés en blé, le reste en plantes fourragères. Le bétail était élevé en étable. Ce kolkhoze produisait en 1956 3.500 tonnes de blé, donc un rendement de 24 quintaux à l'hectare (cela peut sembler insuffisant pour des terres aussi riches que les fameuses terres noires d'Ukraine). Il y avait environ 1.500 têtes de bétail, 1.100 cochons et un millier de moutons. Les étables étaient très propres et les bêtes bien soignées. Tout cela était tenu par des filles de ferme avenantes et tenant très bien l'intérieur des bâtiments.

Les recettes provenant de l'élevage, notamment la viande, avaient produit 5 millions de roubles, dont 2 millions avaient été distribués aux kolkhoziens sous forme de salaires et le reste étant réservé pour les approvisionnements et nouvelles installations du kolkhoze. Outre cela, 900 tonnes de céréales avaient été distribuées entre les kolkhoziens. 3.500 personnes vivaient sur ce kolkhoze, réparties en 700 maisons, soit 700 familles représentant un effectif de 1.000 travailleurs à la ferme et aux champs. 1.000 travailleurs sur 2.300 hectares! (Il y a dans toutes les régions agricoles une station autonome de tracteurs qui travaille pour plusieurs kolkhozes et qui fait toutes les grosses façons de cultures, le kolkhoze ayant très peu de matériel.)

● « L'Express ». — Existe-t-il un personnel agronomique qualifié ?

RÉPONSE. — Un certain nombre d'agronomes sont appointés par le kolkhoze et conseillent son comité et son président élu qui ont à décider des productions dans le cadre fixé par le plan.

● « L'Express ». — Y a-t-il un salaire fixe ?

RÉPONSE. — Non. Les kolkhoziens travaillent sur des normes théoriques. Tous les mois, il y a un comité de révision qui évalue le travail effectué, le nombre de jours de travail de chaque kolkhozien et les normes atteintes. La répartition en espèces et en nature se fait sur ces bases.

● « L'Express ». — Comment sont les habitations des kolkhoziens ?

RÉPONSE. — J'ai vu les chambres de garde des filles de ferme. Elles avaient un appareil de T.S.F., et les jeunes filles étaient très coquettes.

Les maisons des kolkhoziens sont établies de part et d'autre d'un chemin de terre. Cela rappelle les chemins d'Afrique, pleins de boue quand il pleut, pleins de poussière quand il y a du soleil. Les habitations sont des chaumières en parpaings blanchis à la chaux avec un toit de chaume. Je n'ai pas vu l'intérieur. Ça ressemble en gros à un village breton. En revanche, toutes les installations d'exploitation et les installations collectives sont remarquables de construction et d'entretien.

● « L'Express ». — Comment expliquez-vous l'échec avoué par Kroutchev quant à l'agriculture ? Quelles sont les explications possibles ?

RÉPONSE. — J'ai demandé quel était l'usage des engrais. Dans cette ferme, qui est une ferme modèle et dont les produits sont très prisés, j'ai été frappé du peu d'engrais artificiels qui sont employés. On m'a indiqué qu'il s'agissait d'une ferme d'élevage, qu'il y avait beaucoup d'engrais naturels et qu'on utilisait dix-huit tonnes d'engrais naturels par hectare, mais seulement 4 1/2 à 5 quintaux d'engrais artificiels par hectare.

L'industrie des engrais ne paraît pas assez développée en Russie.

● « L'Express ». — S'il y avait une baisse de pression politique du régime, y aurait-il une tendance au retour à la propriété individuelle ?

RÉPONSE. — La mentalité des paysans reprendrait le dessus. Cela serait une catastrophe du point de vue de la productivité. Le système kolkhozien est certainement un progrès dans un pays où le niveau d'éducation paysanne est encore très bas.

Deux fois moins de points de vente qu'en France

● « L'Express ». — Avez-vous pu observer les problèmes de distribution ? Quelles en sont les caractéristiques essentielles à votre avis.

RÉPONSE. — Le souci des dirigeants soviétiques a été d'avoir un système de distribution extrêmement léger en diminuant autant que possible la main-d'œuvre improductive. Dans un pays grand comme trente fois la France et dont la population est cinq fois supérieure à celle de la France, le réseau de distribution est infiniment plus léger et concentré : la main-d'œuvre utilisée est sensiblement la même qu'en France. Entre 1.500.000 et 1.600.000 personnes. Il y a presque deux fois moins de points de vente en U.R.S.S. (440.000 contre 725.000 en France) !

● « L'Express ». — Est-ce que l'appareil de distribution fonctionne cependant d'une manière satisfaisante ?

RÉPONSE. — D'après les normes occidentales, il est insuffisant ; d'après l'utilité de l'économie soviétique, il paraît actuellement remplir son objet.

● « L'Express ». — Fait-on la queue ?

RÉPONSE. — Dans un grand nombre de magasins. Mais cela s'explique du fait que les travailleurs ne sont libres qu'à partir de 5 h. 30 du soir et les magasins sont encombrés de 5 h. 30 à 10 heures du soir. Toute la population fait ses achats en même temps. Mais l'encombrement ne s'est jamais traduit devant moi par des queues au dehors des magasins et l'écoulement des clients paraît assez rapide. Il y a quelques magasins à Moscou et à Léningrad approvisionnés en belle marchandise. En général, les magasins que j'ai vus ailleurs, même les magasins universels d'Etat, correspondent à peu près à nos bazars de province.

Les marchandises offertes en grandes quantités au public sont des marchandises très ordinaires. Les prix sont déterminés par l'Etat. Les prix ne paraissent pas déraisonnables, pour les objets de première nécessité, par rapport aux salaires. Les objets de qualité courante en France sont très chers en U.R.S.S.

● « L'Express ». — Avez-vous une idée de l'échelle des salaires ?

RÉPONSE. — Le salaire minimum est de 400 roubles par mois.

● « L'Express ». — A votre avis, ce salaire minimum touche-t-il une grande catégorie de la population ?

RÉPONSE. — Il touche les débutants et une grande partie des manœuvres et des ouvriers non qualifiés. Dans les usines, les salaires sont immédiatement très supérieurs. Notamment dans les usines de constructions mécaniques, les salaires varient entre 950 et 1.800 roubles.

● « L'Express ». — Par exemple, chez Renault, la moyenne des salaires se situe à 40.000 francs. Quel est l'équivalent d'une usine soviétique ?

RÉPONSE. — Ces comparaisons n'ont pas de sens avec la Russie, étant donné la différence du prix de vente des produits de première nécessité et le coût des services. Par exemple, le loyer en Russie est faible. Il représente au maximum entre 5 % et 7 % des salaires. Les soins médicaux sont gratuits. Les repas pris à l'usine représentent seulement 10 % du salaire...

● « L'Express ». — Trouve-t-on facilement à se loger ou y a-t-il une crise du logement ?

RÉPONSE. — Il y a une sérieuse crise du logement. Depuis les derniers plans, l'Etat a fait un gros effort de construction en ce qui concerne les grandes villes comme Moscou et Léningrad. De nouveaux quartiers sortent tous les jours du sol. On travaille jour et nuit. La construction paraît se faire très rapidement. Un immeuble de huit étages se construit en six à huit mois. Bien entendu, après cela il faut mettre les revêtements. La construction se fait actuellement sur des terrains très étendus, ce qui facilite la concentration de moyens de levage, de manutention et de main-d'œuvre. Ces nouvelles constructions ainsi que la reconstruction des grandes villes détruites par les Allemands s'effectuent sur de très beaux plans d'urbanisme.

● « L'Express ». — Est-ce que les responsables économiques que vous avez vus vous ont parlé des raisons qui les ont poussés à modifier leur système de gestion économique, ces derniers mois ?

RÉPONSE. — L'indication générale a été que la centralisation excessive de la planification et des responsabilités empêchait un développement suffisant de la production, amenait une très grande lenteur dans les approvisionnements et les rechanges, une irresponsabilité beaucoup trop grande des décisions à prendre et en somme un freinage très net de l'économie.

● « L'Express ». — Quels sont les éléments qui leur permettent aujourd'hui d'atténuer la rigueur de cette planification ?

RÉPONSE. — Je ne pense pas que la rigueur de la planification soit atténuée. La présentation est différente.

La planification est toujours basée sur quelques critères très simples. C'est d'une part le désir d'avoir une production équivalant très rapidement à celle des pays développés de l'Occident. C'est la nécessité, étant donné la configuration géographique de l'U.R.S.S., de multiplier les centres industriels. C'est encore l'obligation, pendant une période de temps assez longue, de donner la priorité à l'industrie lourde sur les industries de consommation.

C'est enfin la préoccupation des dirigeants soviétiques de commencer à économiser de la main-d'œuvre.

L'allure actuelle du développement économique en U.R.S.S. freiné par d'énormes dépenses de reconstruction (il ne faut pas oublier que la Russie d'Europe a été complètement dévastée par l'armée allemande) fait augurer qu'il faudra de nombreuses années et de très gros efforts de réorganisation pour que les buts poursuivis dans tous les domaines de la production puissent être atteints.

L'efficacité de la nouvelle décentralisation économique devra d'abord se confirmer, et les directions des entreprises devront s'adapter aux conditions dans lesquelles vont se nouer dorénavant les contrats directs entre entreprises fournisseurs et entreprises clients.

L'organisation interne des entreprises industrielles devra également être sensiblement améliorée (organisation des chaînes, de la manutention, des approvisionnements) pour obtenir des économies de matières premières et surtout de main-d'œuvre.

Des installations industrielles très vieilles devront être déclassées et remplacées par des installations modernes. La notion d'amortissement, très négligée dans le calcul des prix de revient, devra ensuite être reprise sur d'autres bases pour permettre l'allégement des prix et l'extension des productions.

L'agriculture pourra-t-elle augmenter ses productions et ses rendements en dégageant la nouvelle masse de travailleurs qui sont nécessaires au développement industriel ? C'est un problème-clé.

Il est évident que des modifications au système actuel risquent, pendant quelques années, de freiner le développement, mais ce délai surmonté, l'augmentation de la production sera beaucoup plus rapide.

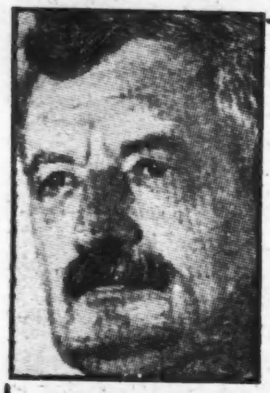
Enfin, aux Etats-Unis, production économique et standing de vie vont de pair. En Union soviétique, l'accent étant mis sur le développement plus important des industries de base, il s'ensuit un standing de vie modeste.

Mais il faut rappeler les réalisations remarquables d'un pays qui, il y a seulement quarante ans, était sous-développé. Il faut souligner la très grande qualité scientifique et technique des cadres responsables, l'opiniâtreté, l'énergie avec laquelle ils poursuivent le développement économique du pays. Je ne serais donc pas étonné, finalement, que les délais qui paraissent actuellement nécessaires soient très sensiblement réduits et certaines étapes brûlées. Le « Spoutnik » n'est pas un accident...

Un document scientifique

COMMENT NOUS IRONS DANS LA LUNE

par le PROFESSEUR HERMANN OBERTH



HERMANN OBERTH

LE professeur Hermann Oberth a été, en 1938, le premier à l'Institut Technique de Vienne à établir les bases scientifiques de ce qui devint, six ans plus tard, sous sa direction et celle de Wernher von Braun, avec qui il collaborait, le V2 allemand à Peenemunde.

Après la guerre, il fut appelé aux Etats-Unis par von Braun pour travailler au Centre de « rockets », à Redstone Arsenal.

Il y a un an, le professeur Oberth a rédigé aux Etats-Unis un ouvrage qui fait autorité parmi les savants du monde. Il annonçait : « La première étape sera l'envoi de petits satellites artificiels qui seront portés à une altitude de 360 km. par des fusées à trois étages et qui feront le tour de la terre en 91 minutes... Le premier de ces satellites sera lancé au cours de l'été 1957. »

Dans l'esprit de Oberth, ce premier satellite devait être américain : il a été russe. Mais ses prédictions se sont réalisées : le Spoutnik lancé le 4 octobre gravite autour de la terre à une altitude d'environ 600 km. (le satellite que préparent les Américains tournera à 360 km.) et à raison d'un tour toutes les 96 minutes.

Quelles vont être maintenant les prochaines étapes? Oberth les a décrites avec autant de précision qu'il avait décrit la première, aujourd'hui atteinte.

« Le voyage dans la lune (et au-delà), écrit-il, est dès maintenant possible. Les problèmes qu'il soulève et leur solution pratique ne dépendent plus que de l'importance des crédits affectés. »

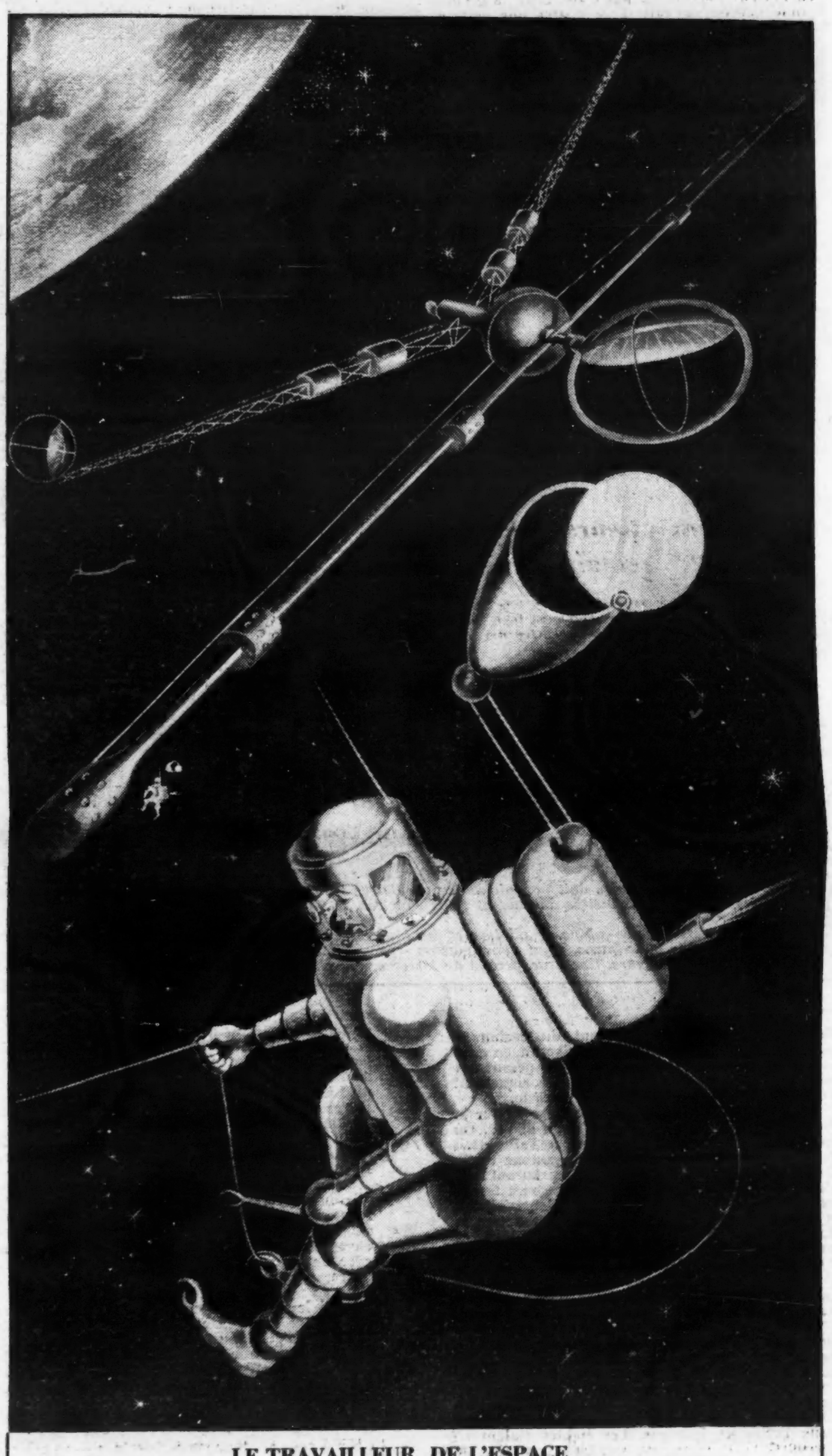
Le « bip-bip-bip » du Spoutnik prouve assez que les Russes ne ménagent pas les crédits à leurs spécialistes. Aux Etats-Unis, la mise au point des fusées capables d'échapper à l'attraction terrestre vient de recevoir une priorité absolue, et Wernher von Braun lui-même est responsable du programme.

Ce que le professeur Oberth décrit dans ce document fondamental (« La Conquête de l'Espace »), que L'Express publie le premier en France, peut donc être considéré comme la réalité prochaine.

Il n'y a plus de doute sur la possibilité de réaliser ce qu'il expose : les calculs et les dessins préparatoires ont été faits comme ils l'étaient pour le Spoutnik. Et la rapidité de réalisation semble maintenant assurée par la compétition décisive qui s'engage entre les Américains et les Russes, en ce mois d'octobre 1957, pour ne pas abandonner aux autres la conquête de l'espace, qui déterminera celle de la terre, et de son avenir.

LES premières fusées qui atteindront la Lune y parviendront peut-être d'un seul bond à partir des rampes de lancement terrestres. Mais ce ne seront que de petits engins d'exploration capables seulement de transmettre des informations par radio et condamnés à l'aller simple. L'envoi sur la Lune, ou autour d'elle, d'une fusée suffisamment grande pour contenir

→



LE TRAVAILLEUR DE L'ESPACE

Au premier plan, le scaphandrier de l'espace. Derrière lui, la station interplanétaire. En haut, la terre.

Le scaphandre est fait d'un métal ultra-léger qui protège son occupant contre les radiations cosmiques. Il est à doubles parois afin que les poussières météoriques qui transpercent à chaque instant la première enveloppe se pulvérisent dans l'espace intersticiel. Le métal est argenté afin d'absorber (lorsqu'il est au soleil) et d'irradier (lorsqu'il est à l'ombre) le moins de chaleur possible. La chaleur dégagée par le corps du scaphandrier est évacuée par un « dissipateur » parabolique dont la face intérieure, peinte en noir, est automatiquement maintenue dans l'ombre.

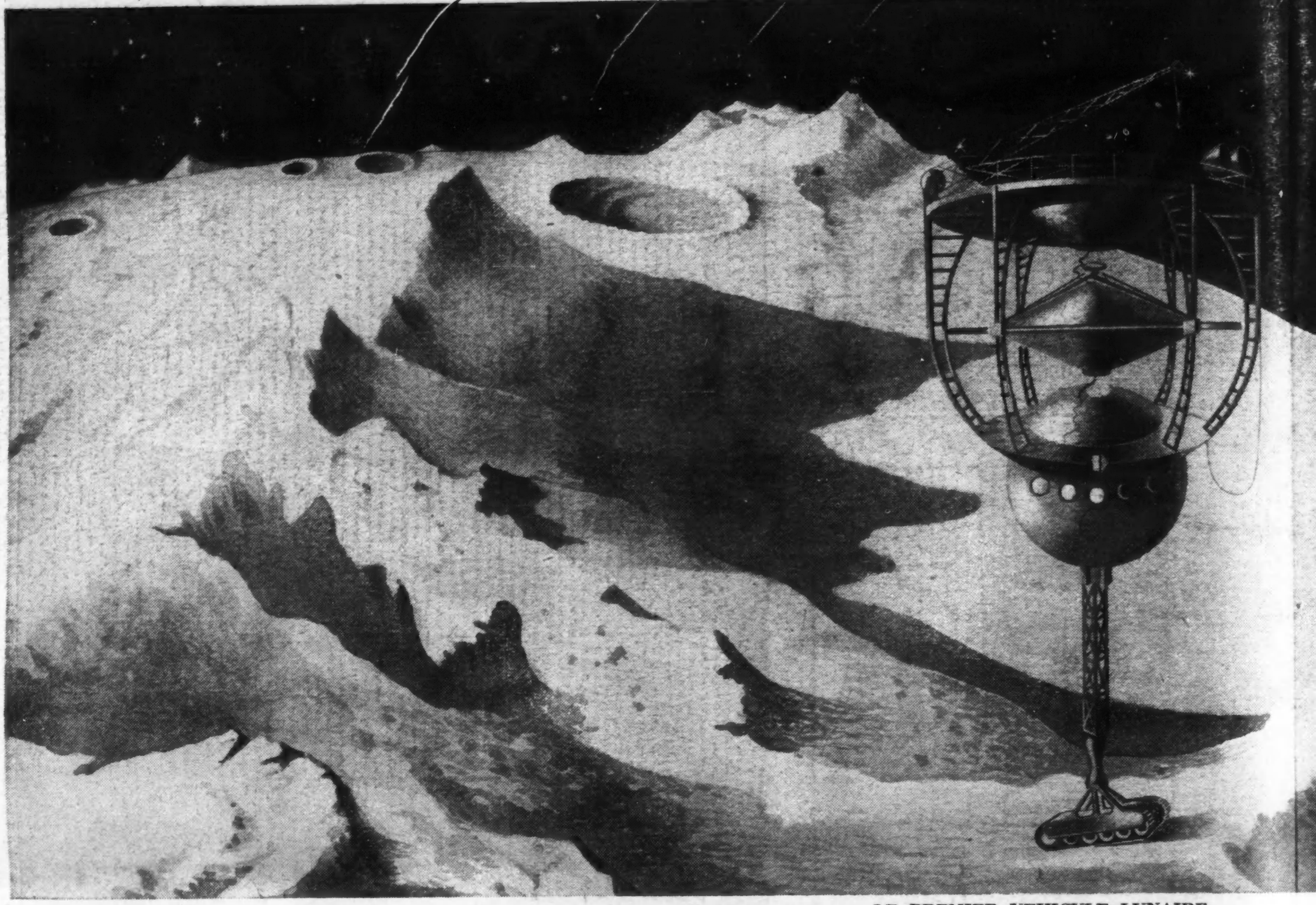
Le travailleur (qui ne « pèse » rien et flotte dans son scaphandre) se déplace à l'aide d'un petit réacteur fixé derrière les réservoirs d'air. Il communique avec la station et avec le camarade auquel il est encordé par radio.

Le « port de l'espace » qu'on aperçoit derrière lui se compose d'un tunnel de plusieurs kilomètres de long aux extrémités duquel se trouvent les quartiers d'habitation. L'ensemble tourne comme une hélice afin de créer dans les nacelles une pesanteur artificielle.

Au centre se trouve la salle d'assemblage sphérique dans laquelle sont montés les navires de l'espace qui emmèneront les explorateurs vers la lune.

Rayonnant autour de ce centre dans d'autres plans que celui de rotation des nacelles, des bras métalliques portent les réservoirs d'air et de nourriture, les « poubelles », les instruments de mesure et les télescopes d'observation.

Un document scie



LE PREMIER VEHICULE LUNAIRE

La voiture lunaire doit pouvoir sauter par-dessus les crevasses et les falaises. Son unique jambe télescopique lui permet de faire des bonds de 125 mètres de haut et de 100 mètres de longueur. La gravité est en effet six fois moins forte sur la lune que sur la terre.

Au-dessus de la cabine de pilotage et des réservoirs circulaires qui la surmontent se trouve le gyroscope qui assure la stabilité de l'engin. Sur la plate-forme, deux « dissipateurs » paraboliques orientés vers l'ombre évacuent l'excédent de chaleur dégagé par l'équipage et les moteurs. Une grue permet de hisser sur la plate-forme les échantillons de terrain prélevés.

Les explorateurs peuvent sur la lune une démarche sautillan 5 mètres de haut.

Les membres de la prem la fusée qui les a débarqués) sera venus les chercher.

→

des êtres humains et disposant du carburant nécessaire au voyage de retour exigerait en effet la construction d'un engin propulseur pesant des dizaines de milliers de tonnes, théoriquement réalisable, mais économiquement absurde.

Les premiers hommes qui débarqueront sur la Lune feront donc le voyage en deux étapes. Ou bien la fusée qui les arrachera à l'attraction terrestre s'arrêtera sur une orbite autour de la Terre pour y être ravitaillée en carburant par des fusées-citernes, ou bien les voyageurs feront escale sur un grand satellite artificiel, véritable « gare de l'espace » d'où ils repartiront vers la Lune avec un engin différent de celui qui les aura amenés.

Cette seconde solution — la plate-forme de l'espace — serait la plus rationnelle, car elle permettrait d'utiliser des engins mieux adaptés à chaque usage. Les constructeurs du navire interplanétaire (qui serait monté sur place à partir de pièces amenées par fusées) seraient libérés, en particulier, du souci d'adapter leur engin à la difficile épreuve de la traversée de l'atmosphère.

La construction de la « gare de l'espace » suppose d'abord une flotte de fusées capables d'en transporter les pièces et les constructeurs dans l'espace.

Comment avancer dans le vide

Un problème intrigue beaucoup de gens : celui de la propulsion dans le vide. Comment, se demandent-ils, une fusée peut-elle se déplacer sans rien sur quoi « s'appuyer » ?

En réalité, les fusées se déplacent plus facilement et plus rapidement dans le vide interplanétaire que dans l'atmosphère qui les freine. A la différence de l'avion, en effet, la fusée ne « s'appuie » sur rien. Ou plutôt, elle ne s'appuie que sur elle-même. C'est en projetant derrière elle une partie de sa masse (le gaz de son carburant) qu'elle acquiert, par réaction, sa vitesse.

Un navigateur de l'espace à cheval sur une poutre dans le vide complet ne pourrait se propulser qu'en sciant une partie de la poutre et en la rejetant derrière lui. S'il scie la poutre de façon que les deux morceaux (lui compris) pèsent le même poids, et s'il les écarte d'un coup de pied à une vitesse de 20 km à l'heure, chacun des morceaux partira dans l'espace à une vitesse de 10 km/heure.

S'il recommence la même opération avec la moitié de poutre qui lui reste, il gagnera encore 10 à l'heure. Et ainsi de suite.

Son augmentation de vitesse dépendra chaque fois du rapport entre la masse du morceau qu'il rejette et celle de celui sur lequel il se trouve, ainsi que de la force de son coup de pied. S'il envoyait la première fois le quart du poids total avec un coup de pied de 20 km-heure, il n'acquérerait qu'une vitesse de 5 km-heure, tandis que celle du morceau rejeté serait de 15 km-heure.

Dans les fusées, la masse projetée en arrière (les gaz de combustion) est infinitésimale, mais sa vitesse d'échappement est considérable. L'accélération étant constante, la vitesse finale de la fusée (carburant épuisé) dépendra du rapport initial entre son poids à vide et celui du carburant qu'elle emporte.

Les calculs montrent que pour atteindre (dans un vide théorique et sans gravitation) une vitesse égale à celle d'échappement des gaz — appelée c — une fusée doit emporter un poids de carburant déjà égal à deux fois environ son poids à vide.

Il est techniquement possible, avec les carburants solides, d'obtenir un rapport de masse correspondant à 2 c. Mais les 3 c sont actuellement inconcevables avec une seule fusée. C'est pourquoi les techniciens ont recours au système des fusées gigognes (à trois étages) dont les poussées s'ajoutent successivement et qui permettent d'obtenir des vitesses de l'ordre de 6 à 8 c sans avoir à emporter au départ un poids de carburant supérieur de plusieurs milliers de fois à celui de la fusée terminale.

Ces chiffres sont bien entendu théoriques et il va de soi que la résistance de l'air et la force de gravité empêchent les fusées d'atteindre effectivement leur vitesse potentielle. Leur carburant épuisé, les V2 allemands n'atteignaient que 1.610 m/sec., alors que leur vitesse potentielle était d'environ 3.000 m/sec. Avec les très grandes fusées qu'il est possible de construire aujourd'hui, on peut cependant espérer réduire la perte à environ 10 ou 15 % de la vitesse potentielle (1).

Le premier homme dans l'espace

Lorsque la série des vols de recherche avec engins autoguidés sera terminée, une première fusée « habitée » (avec un équipage humain) quittera le sol pour rejoindre l'orbite choisie. Lorsque sa position aura été déterminée du sol avec précision, une seconde fusée sera lancée de façon qu'elle rejoigne la première et s'établisse sur la même orbite à peu de distance d'elle. La précision du rendez-vous pourra être de l'ordre de 10 km environ.

Le capitaine de la seconde fusée scrutera le ciel pour découvrir celle qui l'attend et n'aura guère de mal à l'apercevoir, se détachant sur l'obscurité du ciel comme une étoile anormalement brillante. Il pointera sa fusée vers l'étoile et mettra ses moteurs en marche pendant quel-

(1) A titre indicatif, voici quelles pourraient être les caractéristiques des grandes fusées gigognes qui transporteront dans l'espace les éléments et le personnel du futur « port de l'espace » :

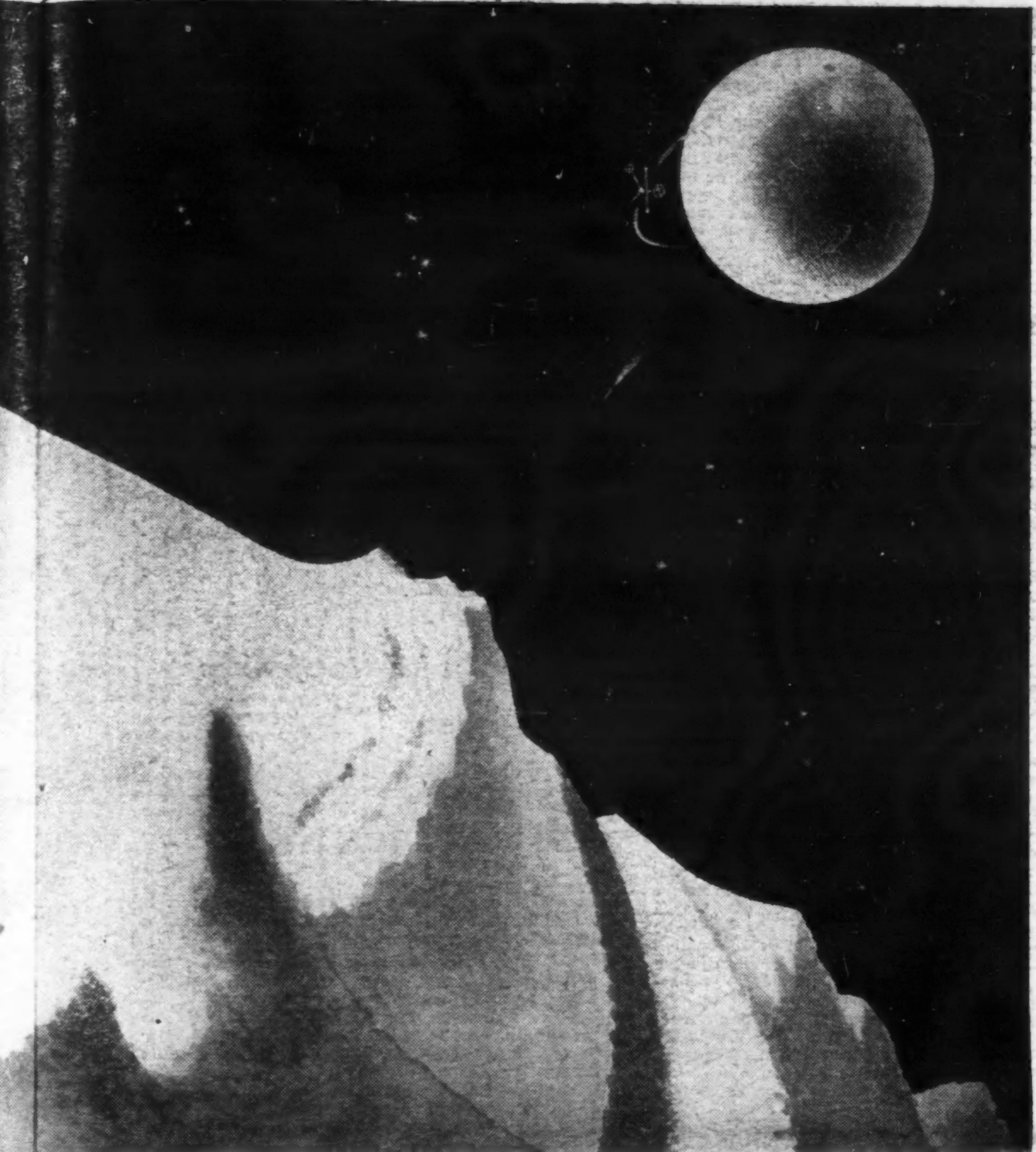
Poids total au départ : 3.224 tonnes.

Etage supérieur : charge utile (éléments du satellite artificiel et équipage), 30 tonnes ; poids à vide, 30 tonnes ; carburant (oxygène et hydrogène liquides), 75 tonnes ; vitesse potentielle, 3.980 m/sec.

Etage intermédiaire : poids à vide (avec l'étage supérieur), 219 tonnes ; carburant (hydrazine et acide nitrique), 545 tonnes ; vitesse potentielle, 3.500 m/sec.

Etage inférieur : poids à vide, avec les deux autres étages, 764 tonnes ; carburant solide, 1.710 tonnes ; vitesse potentielle, 1.200 m/sec.

En additionnant les vitesses potentielles de chaque étage, on obtient une vitesse finale de 8.680 m/sec. En tenant compte du ralentissement dû à la résistance de l'air et à la pesanteur (estimé à environ 1.000 m/sec.) on arrive au chiffre de 7.600 m/sec., qui représente la vitesse nécessaire pour maintenir un objet sur une orbite autour de la Terre à 500 km de hauteur.



(Service cartographique de « L'Express ».)

...euvent sortir de la cabine par une chambre de décompression. Malgré le poids de leur scaphandre, ils ont ...autillante et ralentie. S'ils pouvaient abandonner leur équipement, ils feraient facilement des bonds de

...a première expédition ne resteront que quelques jours sur la lune. Leur voiture (qui constituait la tête de ...s) sera abandonnée sur place. La fusée ne sera pas récupérable et ils repartiront dans d'autres « navires »

ques secondes. Cela suffira à l'envoyer à la rencontre de l'autre à la vitesse d'un express.

A quelques centaines de mètres du but, la fusée sera retournée et freinée par une nouvelle poussée des moteurs. Les deux fusées se rangeront lentement côte à côte, les portes des chambres de décompression s'ouvriront et, pour la première fois, des hommes mettront le pied dans l'espace — pied qui ne pèsera pas, puisqu'ils flotteront à côté des fusées, sans pesanteur.

Des sceptiques ont dit : « Des fusées porteuses d'instruments voyageront peut-être dans l'espace, mais l'homme jamais : le vide interplanétaire sera toujours inhabitable pour lui. »

Il va de soi que l'homme ne peut survivre dans l'espace sans un équipement protecteur. Mais les problèmes que pose sa protection sont connus et, pour beaucoup, déjà résolus. En fait, il est incomparablement plus facile de protéger un homme dans le vide interplanétaire que de l'envoyer — comme cela a déjà été fait, à 3.000 ou 4.000 mètres sous les mers.

Physiologiquement, ce qu'on appelle « l'espace » commence très bas et les aviateurs s'y promènent déjà depuis longtemps. A 15 km d'altitude, il n'y a pratiquement plus d'oxygène disponible pour la respiration de l'homme. A partir de cette altitude et jusqu'aux profondeurs du vide interstellaire, tout homme brusquement privé de son atmosphère artificielle dispose d'un certain temps, toujours le même, entre le moment de la catastrophe et la mort par étouffement : il a à peu près 15 secondes pour prendre les mesures de sécurité nécessaires. Les pilotes d'avions à réaction sont déjà à cet égard dans les mêmes conditions que les futurs astronautes.

A 19 km d'altitude, le sang se met à bouillir dans les veines si la pression n'est pas artificiellement maintenue. A 25 km, il devient impossible de pomper dans la cabine l'air extérieur, trop raréfié, et l'homme doit emporter avec lui sa réserve d'air. Pour remplacer l'oxygène « brûlé » et éliminer le gaz carbonique exhalé, certains ont pensé à utiliser des plantes qui absorberaient le gaz carbonique en libérant de l'oxygène. On a calculé que 2,5 kilos de l'algue Chlorella suffiront à entretenir la respiration d'un homme. La seule chose nécessaire à cet échange organique en circuit fermé sera la lumière du soleil : c'est ce qui manque le moins dans l'espace.

Si la construction d'un poste de pilotage étanche pour les navigateurs de l'espace ne pose que peu de problèmes qui n'aient déjà été résolus dans le domaine de l'aviation à haute altitude, il n'en va pas de même du scaphandre individuel, qui sera évidemment nécessaire au moment de sortir du navire.

Mais il y a une facilité décisive : le poids de l'équipement importe peu. Le travailleur de l'espace flottera dans son scaphandre, comme une algue dans l'eau, et ne pourra se déplacer — puis s'arrêter — qu'à l'aide d'une petite fusée portative.

Loin des romans de science-fiction

Une des principales difficultés sera de le protéger contre les rayons cosmiques. Leur effet sur l'organisme est encore mal connu et des expériences préliminaires devront déterminer la limite de tolérance du corps humain. En frappant les atomes de matière, les rayons cosmiques provoquent d'autre part des radiations secondaires — dangereuses, elles aussi — qui sont d'autant plus importantes que l'atome est plus lourd. Il faudra donc utiliser pour le scaphandre comme pour les parois du poste de pilotage des métaux ultra-légers comme le beryllium.

Un autre danger sera celui des météores. Un météore de la taille d'un ballon de football pourrait détruire un navire de l'espace et mettrait en pièces un homme isolé. Heureusement, les météores de cette taille ou plus gros sont extrêmement rares. Le risque d'en rencontrer un est infiniment moins grand que celui de recevoir une tuile sur la tête un jour sans vent.

Plus la taille des météores diminue, plus leur nombre augmente. La probabilité d'une rencontre avec un météore assez gros pour provoquer une catastrophe restera minime, mais les voyageurs de l'espace seront constamment exposés à une pluie de poussières météoriques qui feront dans les parois de protection des trous invisibles à l'œil nu. En quelques semaines, les scaphandres et les fusées pourraient être transformés en passoires (2).

La meilleure solution de ce problème a été proposée par Wernher von Braun, qui a suggéré l'utilisation d'une seconde paroi extérieure placée à 2 ou 3 cm de la paroi principale. Les poussières météoriques qui heurteraient la première paroi perdraient de leur énergie en la traversant ou même se vaporiseraient dans l'espace intermédiaire. L'enveloppe extérieure serait faite de plaques indépendantes pouvant être changées au bout d'un certain temps.

Ce principe du double mur devra être appliqué également au scaphandre individuel, ce qui sera possible partout, sauf pour les mains.

Il ne sera pas question d'utiliser pour les scaphandres le caoutchouc argenté des romans de « science-fiction ». L'enveloppe devra être du métal le plus résistant.

La pression intérieure sera maintenue à environ une atmosphère à l'aide des réservoirs d'air comprimé que le scaphandrier portera dans son dos (3). Le problème du chauffage ne posera pas non plus de difficultés graves.

On entend souvent parler du « froid intolérable » qui règne dans l'espace. En fait, il n'y fait ni chaud ni froid, puisque la chaleur correspond à un mouvement moléculaire et qu'il n'y a pas de molécules dans le vide. La chaleur d'un objet ne dépend donc que de la quantité de radiations solaires qu'il absorbe et de la chaleur qu'il perd dans l'espace sur son côté non éclairé. Plus sa couleur est sombre, plus il absorbe de chaleur sur sa face éclairée et plus il en irradie à l'ombre.

Le scaphandre devra donc être brillant comme un miroir, afin d'absorber le moins possible de chaleur solaire. Même ainsi, la chaleur dégagée par le corps humain s'accumulera si rapidement qu'il sera nécessaire de prévoir un dispositif spécial de refroidissement. On pourrait ménager sur la surface extérieure du scaphandre des zones sombres qui seraient alternativement couvertes ou découvertes par des diaphragmes argentés selon la position du soleil. Mais cette solution — applicable pour les navires-fusées ou les gares de l'espace — paralyserait l'individu isolé.

Un refuge pour retrouver le goût de la pesanteur

Plus simple sera l'installation d'un dissipateur de chaleur en forme de réflecteur qui sera orienté automatiquement (par des cellules photoélectriques ou des thermo-couples) vers la zone d'ombre et dont la surface intérieure sera sillonnée de tubes noircis dans lesquels circulera l'air à refroidir. Un couvercle brillant permettra de contrôler la déperdition de chaleur.

Les hommes qui sortiront dans cet attirail des deux premières fusées envoyées pour construire un port de l'espace ne s'attarderont pas à contempler le ciel. Ils auront des tâches précises dont chaque geste aura été longuement répété. Leur premier soin sera de réunir par leurs extrémités libres deux câbles de 2.000 mètres fixés à chacune des fusées. Celles-ci seront alors éloignées l'une de l'autre par les équipages « à la main », c'est-à-dire avec la seule poussée des réacteurs individuels des hommes d'équipe, jusqu'à ce que le câble se tende doucement.

Pendant ce travail, une troisième fusée sera venue se ranger à proximité des deux autres. Son équipage déchargera plusieurs milliers de mètres carrés d'un grillage métallique très fin, avec lequel les ouvriers de l'espace construiront une immense cage sphérique autour du point de jonction des deux câbles. Cette cage servira d'entrepôt pour les matériaux et les outils nécessaires à la construction de la station proprement dite. Bien qu'aucun objet ne puisse « tomber », en effet, la moindre impulsion, le moindre choc donné par accident à une pièce détachée la fera s'éloigner à la dérive et se perdre dans le vide.

La troisième fusée sera également destinée à ramener sur terre les membres de la première équipe, qui seront remplacés par d'autres, arrivés dans de nouvelles fusées. La relève des équipes devra être assez rapide, car si les effets de l'absence de pesanteur sur le comportement humain sont encore mal connus, il est probable qu'elle ne peut être supportée très longtemps sans provoquer des troubles psychologiques.

Dès que la sphère grillagée sera terminée, les deux fusées fixées aux extrémités du câble de 4 km se mettront à tourner simultanément et en sens inverse. Le mouvement de rotation ainsi imprimé à l'ensemble exercera dans chaque fusée une force centrifuge correspondant à peu près à celle de la pesanteur ordinaire au niveau de la terre.

L'équipage retrouvera ainsi des conditions de vie normales et les ouvriers de la future station pourront venir « sentir leur poids » dans les fusées et y faire jouer leurs muscles. Pour les occupants de la fusée, le « haut » sera dans la direction du câble. Et à mesure qu'ils grimperont le long de celui-ci, leur poids diminuera pour devenir nul lorsqu'ils atteindront le centre de la sphère grillagée.

A mesure que de nouvelles fusées viendront

(2) Le « Spoutnik » a rencontré une « nuée » de météores au début de cette semaine.

(3) Voir la reproduction exacte, en page 15, de l'équipement individuel établi par le professeur Oberth.

⟶

décharger dans l'entrepôt central leurs pièces détachées, les différents équipements du port de l'espace pourront être assemblés. Le premier sera une centrale solaire qui fournira l'électricité nécessaire à la station. Peu à peu, l'étendue des structures habitables sera augmentée. Les fusées terminales seront agrandies par l'adjonction de nouveaux éléments et deviendront de véritables quartiers d'habitation. Elles seront reliées à la sphère centrale par des couloirs construits le long du câble et équipés d'ascenseurs.

L'entrepôt grillagé lui-même sera remplacé par une sphère étanche dans laquelle les ouvriers pourront travailler à l'aise, sans scaphandre (bien que sans pesanteur). C'est là que seront assemblés les différents équipements de la station, ainsi que les fusées qui emporteront les hommes jusqu'à la Lune et au-delà.

Rayonnant autour de ce centre, mais échappant au mouvement de rotation de l'ensemble, de gigantesques bras métalliques porteront les réservoirs d'oxygène, de nourriture et de matériaux, ainsi que les appareils de mesure et les télescopes d'observation.

Les hommes pourront-ils vivre sur cette station sans contracter des troubles psychologiques ou physiques ? Au bout de combien de temps faudra-t-il les relever ? La réponse dépendra du résultat des recherches qui seront faites avec les satellites sans pilotes, notamment sur l'action des rayons cosmiques (4). Il semble que l'homme puisse sans danger supporter pendant un certain temps les radiations cosmiques « directes », mais il n'en va pas de même des radiations « secondaires » produites par le choc des rayons cosmiques sur les atomes de matière. L'un des principaux problèmes sera donc de trouver pour les parois de la station et des scaphandres individuels des matériaux absorbant les rayons cosmiques en renvoyant un minimum de radiations secondaires.

Un problème délicat : l'alunissage

A quoi servira une telle station de l'espace ? Scientifiquement, elle permettra de réaliser des expériences impossibles sur Terre. Elle offrira des possibilités nouvelles dans le domaine des basses températures, puisqu'il suffira de protéger un objet des radiations solaires et des autres rayonnements célestes pour que sa température approche le zéro absolu. Les télescopes pourront fouiller le ciel bien au-delà des limites qui leur sont actuellement imposées par l'écran de l'atmosphère terrestre. L'absence de pesanteur permettra d'autre part de construire des miroirs d'une masse considérable sans risque de les voir se déformer.

Militairement, les possibilités d'une telle station, grand satellite artificiel, seront immenses. Si la station est installée sur une orbite fixe perpendiculaire au plan de l'équateur, la totalité de la surface de la Terre passera chaque jour dans son champ d'observation. Avec un télescope puissant, chaque partie de la Terre pourra être photographiée comme si l'observateur se trouvait à quelques dizaines de mètres seulement au-dessus du sol. Pour larguer les bombes qui auraient été stockées dans la station, il suffirait de les envoyer « en arrière » à l'aide de fusées, afin de ralentir leur vitesse de rotation autour de la Terre. Elles commenceraient alors à tomber de plus en plus vite et pourraient être téléguidées jusqu'à l'objectif.

Mais le port de l'espace servira, bien davantage encore, de relais pour la conquête des objectifs plus lointains : la Lune d'abord, puis les autres planètes.

L'engin qui emportera les premiers voyageurs vers la Lune sera très différent de celui qui les aura amenés jusqu'à la station intermédiaire. Tout d'abord, il n'aura pas besoin d'être aérodynamique : n'étant freiné par aucune atmosphère, sa forme importera peu. En second lieu, son mode de propulsion sera sans doute différent de celui des fusées terrestres. Ce sera vraisemblablement une « fusée électrique ».

Lorsque l'un des pôles d'un générateur est relié à une tige de métal, des électrons s'échappent de l'extrémité de la tige. Dans l'atmosphère, ces électrons sont freinés par les molécules d'air qu'ils rencontrent et les entraînent avec eux, provoquant un « vent électrique » suffisamment puissant pour souffler une bougie. Dans le vide, ils ne rencontrent aucune résistance et s'échappent à très grande vitesse. Ce phénomène très simple pourra être utilisé pour propulser une fusée dans l'espace.

La poussée d'un moteur de ce genre sera très faible : de l'ordre de 10 à 20 kilos. Mais la masse projetée (les électrons arrachés à l'électrode) étant infinitésimale, il pourra fonctionner sans interruption pendant des semaines et des mois, l'électricité nécessaire étant fournie par une centrale solaire montée sur la fusée. L'accélération sera très lente, mais continue et permettra à l'engin d'acquérir des vitesses considérables.

Pour les longs voyages, une série de réacteurs électriques alimentés par l'énergie solaire pourra même entraîner deux nacelles pivotant au bout d'un câble et dans lesquelles l'équipage bénéficiera (comme dans le port de l'espace) d'une pesanteur artificielle. Les centrales solaires pourront un jour être avantageusement remplacées par des générateurs atomiques qui permettront au navire de l'espace de s'éloigner du Soleil sans perdre sa source d'énergie (5).

Si la première fusée qui se rend sur la Lune est propulsée électriquement, elle devra sans doute disposer aussi de réacteurs chimiques classiques capables de la freiner avec suffisamment de force au moment délicat où elle se posera sur la Lune : « l'alunissage ». La poussée des réacteurs électriques serait en effet trop faible pour empêcher l'engin de s'écraser au sol.

La voiture lunaire : une immense sauterelle

Les explorateurs qui mettront « pied à terre » dans leur scaphandre spécial pourront faire quelques observations préliminaires sur la nature du sol ou l'épaisseur de la couche de poussière qui le recouvre, mais l'expédition n'aurait pas de sens s'ils ne disposaient pas d'un véhicule capable de leur faire parcourir plusieurs centaines de kilomètres à la surface du satellite.

On peut imaginer — comme l'avait fait d'abord Wernher von Braun — l'utilisation de simples chenillettes (6), mais celles-ci se heurteraient rapidement à des obstacles infranchissables : les falaises à pic et les crevasses profondes qui sillonnent vraisemblablement la surface de la Lune (faute d'atmosphère, en effet, il n'y a pas sur la Lune d'érosion).

La voiture lunaire devra donc pouvoir voler ou sauter par-dessus les obstacles. Il n'est pas question de la faire voler, puisqu'il n'y a pas d'air, mais on peut la faire sauter. La force de gravité est en effet six fois moins grande sur la Lune que sur la Terre et un homme, s'il pouvait quitter son scaphandre, y sauterait facilement cinq mètres.

Les calculs montrent qu'il est possible de construire un véhicule dont l'équilibre sera assuré par un gyroscope et qui, monté sur une unique jambe télescopique, pourra faire sur la Lune des bonds de 125 mètres de haut et de 100 mètres de large. La jambe télescopique sera actionnée par un réservoir d'air comprimé à 30 atmosphères. Elle se terminera par une chenillette de 5,5 m2 de surface entraînée par un moteur électrique de 70 CV et pouvant atteindre 150 km-h. Le courant nécessaire au gyroscope et au moteur sera fourni par une centrale solaire.

Le poids total de l'engin qui aura 18 mètres de hauteur serait sur Terre de dix tonnes, mais il ne « pèsera » sur la Lune qu'un peu plus d'une tonne et demie. C'est ce qui lui permettra (sa masse restant la même et les lois de l'inertie aussi) de réaliser des bonds qui paraissent, d'ici, inouïs.

La situation des explorateurs dans leur cabine sera la même que dans un navire de l'espace (pesanteur exceptée). Ils devront y disposer de toutes les commodités d'hygiène et auront recours aux mêmes procédés que dans les gares de l'espace — intermédiaires — pour purifier l'air qu'ils respirent et dissiper l'excédent de chaleur. Les parois du véhicule devront également les protéger contre les rayons cosmiques qu'aucune atmosphère ne ralentit avant leur arrivée à la surface de la Lune.

La voiture lunaire ne sera pas récupérable et les explorateurs devront l'abandonner en repartant. Il est probable, d'autre part, qu'ils ne pourront pas revenir avec la fusée qui les aura amenés. Ils quitteront la Lune dans un autre engin arrivé en même temps que le leur.

Des stations de l'espace naturelles : les astéroïdes

Les résultats de cette première expédition seront extraordinairement importants dans plusieurs domaines, mais pas encourageants pour ceux qui rêvent d'une « colonisation » des planètes par l'homme. Car nous savons déjà que la Lune n'est pas actuellement habitable.

Les hommes de la Terre pourront-ils se réfugier un jour sur d'autres planètes lorsque la nôtre deviendra trop petite pour sa population ? La réponse est non. Tout au moins pas dans les conditions actuelles.

Mercure a toujours la même face tournée vers le Soleil et la température y est de 364 degrés. Sur le côté qui ne reçoit pas de lumière, il fait 200 degrés au-dessous de zéro.

Il n'y a pas trace d'oxygène ni de vapeur d'eau dans l'atmosphère de Vénus, et la température est à sa surface de 80 à 90 degrés.

L'atmosphère de Mars est la seule qui puisse sans doute entretenir une certaine forme de vie ; mais non celle de l'homme. Elle est beaucoup moins dense qu'au sommet de l'Everest et la proportion d'oxygène y est très inférieure. L'homme pourra cependant y « atterrir » aisément et aura même besoin d'un équipement moins compliqué que sur la Lune pour y subsister.

Jupiter et Saturne ont des atmosphères extraordinairement denses qui exercent à leur surface une pression de plus d'une tonne par cm2.

Uranus et Neptune, plus lointaines, sont mal connues, mais il est établi que leur atmosphère est irrespirable pour l'homme.

Pluton, enfin, est à une si grande distance du Soleil qu'il y règne une éternelle pénombre et que l'atmosphère, s'il y en a jamais eu, est maintenant gelée sur sa surface.

Voilà pour les planètes. Restent les astéroïdes, qu'on pense être les débris d'une planète « manquante ». Certains ont un diamètre de plusieurs centaines de kilomètres. On n'a jamais décelé d'atmosphère à leur surface, mais il est possible — s'il s'agit bien de débris, c'est-à-dire d'un amas de rocs plutôt que d'un véritable corps céleste — que des restes d'air, d'eau ou d'autres gaz permettant une certaine vie se soient conservés dans les interstices des astéroïdes et jusqu'en leur centre. Dans ce cas, le « voyage au centre de la Terre » imaginé par Jules Verne pourrait devenir une réalité sur Cérès, Pallas ou Vesta.

Habitables ou non, les astéroïdes joueront un grand rôle dans l'avenir des voyages interplanétaires, car leur faible gravité les rend facilement accessibles et en fait des « stations de l'espace » naturelles.

Des colonies terriennes climatisées

Le système solaire étant peu hospitalier, les hommes peuvent-ils espérer gagner d'autres systèmes planétaires ? Certainement non. Le système planétaire le plus proche, celui d'Alpha Centauri, se trouve à plus de quatre « années lumière » du nôtre. Un navire de l'espace qui ferait 500 km/sec. (la fusée qui atteindra la Lune fera 12 km/sec.) mettrait 2.600 ans à y parvenir. Il lui faudrait 5.300 ans pour atteindre Sirius et 12.000 ans pour arriver sur Vega.

Les étoiles doivent donc être exclues de nos perspectives. Nos voyages seront « interplanétaires », mais jamais « interstellaires ».

Si les navires pouvaient voyager à une vitesse proche de celle de la lumière, ils pourraient aller jusqu'à Alpha Centauri et en revenir en moins de neuf ans. Et l'équipage, en raison du ralentissement du temps qui intervient aux approches de la vitesse de la lumière, aurait l'impression de n'avoir voyagé que quelques jours. Mais une telle possibilité n'est que théorique. L'homme n'approchera jamais les 300.000 km/sec.

Puisqu'il est donc condamné à ne pas sortir du système solaire, l'homme pourra-t-il rendre habitables les planètes (Lune, Mars, Vénus, etc.) qui s'y trouvent ? La solution théorique consisterait à rapprocher du Soleil certaines planètes lointaines pour y transformer les conditions d'atmosphère et de température, mais elle est matériellement irréalisable. Nous ne disposerons jamais d'une énergie suffisante (7).

Ceux qui voudront quitter la Terre n'auront que deux possibilités : construire de gigantesques cités de l'espace qui seraient installées sur une orbite autour du Soleil, comme des planètes indépendantes, ou s'établir « artificiellement » sur des planètes normalement inhabitables comme Mars ou la Lune.

La première solution est réalisable. Les plans ont été établis de grands satellites dans lesquels des milliers de personnes pourraient mener une vie normale, cultivant des légumes, élevant du bétail et jouant au football. Ils pourraient consister en d'immenses cylindres de 8 km de diamètre et d'une longueur illimitée (100, 1.000 km). En tournant sur lui-même, le cylindre créerait une pesanteur artificielle qui permettrait aux habitants de marcher parfait à la verticale de la paroi. A la jumelle, on verrait au-dessus de sa tête, 8 km plus « haut », les gens marcher la tête en bas.

Plus facile, cependant, sera la colonisation partielle de Mars ou de la Lune. Il sera possible de construire sur cette dernière de grandes structures étanches dans lesquelles les conditions de la vie terrestre seront fidèlement reproduites à cette différence près que les habitants pourront régler leur climat à volonté. Les colons, qui auront la possibilité de revenir sur la Terre prendre leurs vacances, seront aussi heureux là-haut que nous le sommes dans les conditions de vie artificielles de nos villes et de nos maisons.

L'utilité d'un tel établissement humain sur la Lune ou sur Mars (où il pourrait se faire dans des conditions analogues) n'apparaît pas pour l'instant, mais il est très possible que les découvertes qui seront faites plus tard sur ces planètes en fassent des sources intéressantes de matières premières.

Et dans la mesure où les hommes auront intérêt à s'installer sur Mars ou sur la Lune, il est certain qu'ils le feront. La technique, en tout cas, leur en donnera les moyens.

(4) Le « Spoutnik » a déjà commencé, cette semaine, à fournir sur ce point quelques indications.

(5) Dans un avenir plus éloigné, enfin, il sera possible d'utiliser directement la poussée des particules libérées dans une réaction atomique, ce qui révolutionnera la technique des voyages interplanétaires. Mais cette réalisation-là n'est pas encore prochaine.

(6) La *Pravda* a parlé également de la préparation, en U.R.S.S., des « chenillettes » pour les déplacements sur la Lune.

(7) Pour « ralentir » la Terre, il faudrait soixante fois plus d'énergie que le Soleil n'en a déversé à sa surface depuis la période Crétacée.

(Copyright Harper and brothers and Hermann Oberth.)

GRIPPE

● *La France se soigne grâce à l'amour d'un chimiste pour son père.*

— Jamais on n'arrivera à les caser tous, mon cher.
— Si la grippe dure, monsieur le Ministre, ça ira...

Rare et pas cher

UN écolier sur trois est au lit... Chez Christian Dior les vendeuses répondent aux clientes qui les sollicitent comme si on donnait les robes au lieu de les vendre : « Premier essayage dans six semaines... La grippe, Madame. » Le championnat d'Europe Loi-Félix Chiocca est annulé parce que le boxeur français a mal à la tête et à la gorge... Anquetil est couché, Louison Bobet alité, Bouvet malade... Et, pour sept ou huit millions de Français, le grand événement, dimanche, a été la défaite de l'équipe de football de Lens battue par Reims qui comptait sept grippés sur ses 11 titulaires... La France est malade.. Quand elle n'a pas la grippe, elle a peur de l'avoir.

Les pharmaciens estiment à 70 % le nombre des malades imaginaires qui viennent les dévaliser. On raconte l'histoire d'un cultivateur qui, en Seine-Maritime, a abandonné sa ferme parce que son voisin s'était couché et, dans l'autobus ou le métro, chacun compare ses symptômes à ceux de ses compagnons de voyage : *« J'avais mal à la tête et les jambes molles » — « Et moi j'avais mal aux jambes et la tête molle ».*

Pendant ce temps, imperturbables, les parlementaires qui se nourrissent de fumée et d'air confiné résistent victorieusement aux assauts de la maladie, faisant fi de l'avis des médecins qui conseillent de ne pas se rendre inutilement dans un lieu public (tel que l'Assemblée) et faisant confiance, sans doute, à leur étoile ou à leur immunité parlementaire.

Dans les 12.500 pharmacies de France, on commence à manquer de vitamines C et d'aspirine.

— *La récente baisse de 5 % est responsable de la raréfaction de certains médicaments,* disent les pharmaciens, *il a été nécessaire de calculer les nouveaux prix et de « réétiqueter » les stocks.*

— *Lorsque les produits étaient en hausse,* répond le ministère des Affaires sociales, *le « réétiquetage » n'a provoqué aucune perturbation.*

— *Voyons,* reprennent les laboratoires, *les prix ayant baissé, nous avons intérêt à vendre le plus possible pour conserver notre chiffre d'affaires. Peut-être les responsables sont-ils les intermédiaires...*

Ou peut-être les malades eux-mêmes qui, lorsqu'ils ont besoin de quatre cachets d'aspirine, en achètent cinq tubes.

80 milliards

Car les laboratoires n'ont jamais autant produit. Ils sont 1.200 en France qui emploient 25.000 salariés et réalisent plus de 80 milliards de chiffre d'affaires par an (270 dépassent les 60 millions par an, 15 le milliard et demi, deux les 6 milliards). Le volume de leurs affaires témoigne de leur prospérité. Pourtant le nombre des laboratoires n'a pas augmenté ces dernières années mais a, au contraire, diminué : la fabrication de produits pharmaceutiques n'est pas rentable à tout coup et certaines maisons ont été obligées de fermer leurs portes. Pour monter une chaîne d'antibiotiques, il faut investir de 600 à 750 millions. Et le produit fini peut être déjà dépassé lorsqu'il est jeté sur le marché.

L'aspirine qui n'a pas été victime de la mode n'est pourtant pas une bonne affaire. Le plus gros producteur français d'aspirine affirme qu'il perd de l'argent sur chacun des tubes qui sont vendus au public.

Alors qu'un tube de 20 comprimés était vendu 4 fr. 80 en 1939, il est vendu 35 francs en 1957. Le prix a donc été multiplié par 7,2 alors que les autres produits ont été multipliés par 35 ou 40 en moyenne ; encore, sur les 35 francs doit-on compter la marge bénéficiaire du pharmacien (33,33 %) et celle du grossiste (14,75 %). Il est vrai que ce laboratoire peut se rattraper sur quelque 300 autres produits pharmaceutiques (antibiotiques, antiallergiques, tranquillisants, etc.) et trois mille autres produits (matières plastiques, parfums synthétiques, émaux pour céramique, insecticides, etc.).

Atout publicitaire

Ce laboratoire n'envisage certes pas d'interrompre la fabrication de l'aspirine qui est son meilleur atout publicitaire depuis 1918. C'est à ce moment-là que l'aspirine, qui était une *marque* allemande, est tombée dans le domaine public en Angleterre, aux Etats-Unis et en France. Ce produit avait été inventé par un chimiste d'outre-Rhin, Felix Hoffmann: il avait recherché un produit capable de soulager les rhumatismes de son père qui ne supportait pas le salicylate de soude habituellement employé.

Quelques centaines d'employés groupés dans le Rhône autour de Saint-Fons suffisent à fabriquer l'immense majorité des cachets d'aspirine que les grippés ingurgitent. Et la mécanisation des usines où ils travaillent leur permettra de reconstituer les stocks à une vitesse record.

RHUME

● *Ce que les médecins découvrent dans les gorges en hiver.*

Dites « Aââ... »

TAPOTER le dos du malade, lui faire dire « trente-trois », puis « Aââ... » en lui enfonçant sauvagement une cuiller dans la gorge, sont de ces gestes que les malades prennent volontiers pour des gestes de routine sans signification réelle, et démodés, en regard des explorations modernes.

Pourtant tous ces jours-ci, les médecins n'ont fait que cela. Car la grippe, dont il importe assez peu dans la pratique de savoir à quel virus elle est due, atteint d'abord et surtout les voies respiratoires supérieures, et c'est à ce niveau que se produisent la plupart des infections secondaires qui font la gravité possible de la maladie.

Tout au long de l'hiver, les médecins ne cesseront de demander cette sempiternelle cuiller. Elle n'est plus actuellement présentée sur une assiette, dans les plis d'une serviette immaculée, mais elle reste l'instrument le plus employé pour examiner la gorge. La cuiller (à soupe) est en effet un excellent abaisse-langue.

Sur quels secrets ouvre donc cette espèce de porte à double ogive qu'on aperçoit au fond de la bouche ? Ne lui accorde-t-on pas une importance exagérée ?

Une gorge « sale »

Un médecin pouvait déclarer par boutade que la pédiatrie se résumait en une phrase : *« Tout enfant qui a de la fièvre fait, jusqu'à preuve du contraire, une rhino-pharyngite. »* La gorge des enfants malades est en effet souvent « sale », si souvent même qu'on laisse généralement cet examen pour la fin. Il faut éliminer auparavant toutes les autres causes possibles avant d'admettre celle-là. Et il y a bien des raisons pour qu'elle ait mauvais aspect.

La plupart des maladies contagieuses commencent par la gorge. C'est la porte d'entrée de presque tous les microbes, de la plupart des virus, de tous ceux, en tout cas, dont la transmission se fait par voie aérienne. Et ce sont, de loin, les plus nombreux.

Dans ces cas, les symptômes rhino-pharyngés ne sont qu'un début assez indifférencié. A partir de là, les microbes ou les toxines diffusent et provoquent les signes propres à leur personnalité, à leur affinité pour tel ou tel tissu. C'est ce qui arrive pour la grippe avec tout son cortège de signes généraux (fièvre, frissons, maux de tête, etc.).

Mais il arrive que cette diffusion ne se produise pas, parce qu'il s'agit de germes à action locale, ou parce que l'organisme réussit à les arrêter là. C'est le cas des innombrables rhino-pharyngites, ou angines, ou amygdalites, ou rhumes de l'enfance. Leur importance ne vient pas seulement de leur extrême fréquence, mais surtout de leur place dans la pathologie infantile.

Un petit vieillard

Pour les pédiatres français en particulier, l'otite est la cause la plus fréquente de cette terrible maladie infantile qu'on appelle la toxicose, ou le choléra infantile. Soudain, sans raison apparente, après de la fièvre, l'enfant vomit, se vide, « tourne » et, transformé en un petit vieillard frippé et misérable, il peut mourir. Si cette maladie est devenue aujourd'hui moins fréquente, moins grave et beaucoup plus rarement mortelle, ce n'est pas seulement grâce aux antibiotiques et aux procédés nouveaux de réhydratation, mais à l'attention extrême portée à la gorge et aux oreilles. Il suffit souvent en effet de percer un tympan pour que tout rentre dans l'ordre.

Un carrefour dangereux

Or, l'otite n'est que la conséquence, la complication d'une rhino-pharyngite, c'est-à-dire d'une infection du nez et de l'arrière-nez, de cette cavité qu'on aperçoit en faisant dire « Aââ... » et que chez les enfants, on appelle le « cavum ».

C'est un carrefour où donnent les fosses nasales, la bouche, la trachée, l'œsophage, l'orifice des sinus, mais surtout deux conduits : les trompes d'Eustache. Les trompes communiquent avec la face interne du tympan et permettent à celui-ci de vibrer librement entre deux pressions d'air égales.

Que les trompes soient bouchées, par une infection par exemple, et l'air se raréfie, la pression baisse sur la face interne du tympan. Bloqué, il ne vibre presque pas et c'est la demi-surdité si fréquente chez l'enfant. Le malheur veut que cette surdité, dont l'origine est si simple, ne se corrige qu'incomplètement malgré les meilleurs traitements, quand elle a duré assez longtemps. Une certaine ankylose s'est installée, qui n'est que partiellement réversible.

Chez l'adulte, les trompes sont étroites et se ferment facilement. On ne s'en aperçoit que trop en avion. Il faut bâiller, déglutir, mâcher du chewing-gum pour qu'elles s'ouvrent de nouveau et que les pressions s'équilibrent.

Chez le nourrisson au contraire, ce sont deux conduits béants. Comme, de plus, le nourrisson est presque toujours couché, la déclivité favorise encore la propagation de l'infection du cavum vers l'oreille. Il n'est presque pas d'infection du cavum, de rhume même qui n'intéresse plus ou moins l'oreille. Et de là, par un phénomène-réflexe difficile à comprendre, l'équilibre de toutes les fonctions de l'orga- →

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
PARDESSUS ET AUTO-COATS
IMPORTATION ANGLAISE ET ITALIENNE
38-40, avenue Victor-Hugo
POI. 36-72

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

SOURDS Les Nouvelles Lunettes Auditives à branches minces ACOUSTICON (U.S.A.) sont révolutionnaires ! Un essai s'impose !
ACOUSTICON INTERNATIONAL
3, rue du Cirque, Paris 8e - Tél. ELY. 70-17
gratuitement brochure n° 23 sur demande

nisme, pouvant aller jusqu'à ce désordre neuro-végétatif très grave qu'est la toxicose.

Les amygdales et les végétations

Encore faudrait - il comprendre pourquoi les infections du cavum sont aussi fréquentes. Elles sont évidemment favorisées par l'air vicié des villes et il est exceptionnel qu'un enfant de Paris ait une gorge propre, un cou indemne de ganglions. Mais le cavum n'a-t-il aucun moyen de se défendre contre les microbes, contre les déchets chimiques inhalés à longueur de journée ? Il est au contraire parfaitement armé en principe contre l'infection. Le plus grand problème est même celui qui est posé par certains de ces éléments de défense : les végétations et les amygdales.

Ces dernières ne sont que les formations les plus apparentes, les plus volumineuses d'un système qui, sur la paroi du fond et derrière la luette, comprend toute une série de petits éléments ressemblant vaguement à des ganglions lymphatiques : les follicules lymphoïdes.

Tout ce système diminue d'importance et a tendance à s'atrophier avec l'âge, mais il est très développé au début de la vie. Il risque à ce moment de devenir incapable d'accomplir sa mission de barrage et d'être à son tour une cause de maladie. Comme une police qui serait passée aux mains des gangsters.

Les follicules deviennent alors ces « végétations » infectées, cause de fièvre, de gêne respiratoire, source de contamination de tout l'organisme.

Ce sont ces enfants qui font des rhumes à répétitions, qui respirent mal, la bouche ouverte, dont l'arrière-nez est parfois complètement bloqué par un « paquet » de végétations hypertrophiées et infectées. Il n'y a alors aucune raison de les conserver. L'opération des « végétations » ou adénoïdectomie n'a d'ailleurs presque rien d'une opération et bien des oto-rhinos la pratiquent encore au domicile de l'enfant. Cela dure quelques secondes.

Opérer ou ne pas opérer

Pour les amygdales, le problème est à la fois le même et différent. Quand elles sont infectées, grosses, et le siège d'angines à répétitions, elles semblent ne plus servir à rien qu'à être un réservoir de pus et de microbes. On les a, à juste titre, accusées d'être à l'origine de nombreuses maladies et surtout de maladies graves du rein. Pourtant, on hésite de plus en plus à les ôter quand on n'a pas absolument la main forcée.

C'est qu'on a accusé cette opération, moins bénigne que l'ablation des végétations, d'être à l'origine de bien des maux.

Il y a, d'abord, un certain risque dû à la fréquence relative des hémorragies. Dans la technique généralement employée et qui ressemble un peu à un arrachage de dent, il n'y a pas d'hémostase. Si chez l'enfant tout se passe généralement bien, on a quelques ennuis avec les adultes.

On a surtout mis l'accent ces dernières années sur la fréquence plus grande des formes graves de poliomyélite chez les enfants qui avaient subi, surtout récemment, l'amygdalectomie. Mais peut-être davantage qu'à un pouvoir de défense qu'elles auraient conservé malgré leur contamination, faut-il penser ici à l'action traumatisante de l'opération, à la fatigue qu'elle entraîne. On a fait le même reproche en effet aux vaccinations et même tout simplement à des séries de piqûres intra-musculaires.

Il serait donc aussi absurde d'enlever les amygdales par principe, en même temps que les végétations, comme on l'a beaucoup fait, que de les conserver à tout prix, même si elles ne sont plus que des éponges scléreuses imbibées de pus et de sécrétions.

Il semble que les végétations et les amygdales hypertrophiées soient liées à un certain tempérament que les anciens médecins appelaient « lymphatique ». On est indiscutablement frappé par le caractère familial, héréditaire de ces affections et on ne comprendrait pas que des enfants élevés dans les mêmes conditions puissent réagir aussi bien et aussi mal aux infections banales et inévitables de la gorge.

Conserver les amygdales, respecter les végétations chez ces enfants n'aboutit qu'à les rendre prisonniers des conséquences d'une prédisposition malheureuse.

Les points blancs

Les mères connaissent bien en général les « points blancs » des angines banales. Mais ce n'est là qu'un aspect, et des plus bénins, des affections de la gorge. Ce que le médecin cherche à apprécier, c'est l'état du rhinopharynx dans son ensemble.

Il est impossible de juger de la santé d'un enfant sans pratiquer cet examen. Bien des fatigues, des retards scolaires, des insuffisances de développement ont pour cause une infection chronique du cavum et des végétations.

Dire qu'un enfant a de la fièvre parce qu'il « fait ses dents » signifie le plus souvent que sous l'effet de cette irritation locale, s'est développée ou déclenchée une belle rhinopharyngite. Il faut dire que sauf chez le nourrisson, et dans des cas assez rares, cette infection, la plus banale qui soit, est bénigne et guérit toute seule.

DOCTEUR KNOCK.

GRIPPE EN GRANDE-BRETAGNE...
Grr...

ACCIDENTS

Comment ramasser un blessé

● *Après les statisticiens et les entrepreneurs de pompes funèbres, les chirurgiens s'inquiètent des accidents de la route.*

● A Salon, le Dr Bourret travaille en liaison étroite avec la police de la route : il dispose d'une « antenne chirurgicale mobile » qui se rend, au premier appel, dans un rayon de 25 km. autour de la ville, à l'endroit où vient de se produire un accident d'auto.

Cette « antenne » est une ambulance à bord de laquelle prennent place une infirmière et un médecin spécialiste des méthodes de ranimation et dans laquelle se trouve, sous un encombrement réduit, le matériel nécessaire pour effectuer immédiatement transfusions ou perfusions de sang ou de plasma, ventilation pulmonaire, oxygénation, etc.

En cas d'atteintes thoraciques — qui sont fréquentes — le blessé ne peut pas survivre plus d'une vingtaine de minutes sans le secours d'une respiration artificielle. L'antenne mobile du Dr Bourret permet d'arriver à temps, et elle a déjà sauvé de nombreuses vies.

● A Colmar, le Dr Forster s'occupe d'un service-pilote : dès leur sortie de l'ambulance, les victimes d'accidents d'auto sont placées sur une table d'opération mobile et leur fiche est établie en même temps qu'on prélève leur sang pour définir leur groupe sanguin — les blessés sont soignés 4 minutes à peine après leur arrivée à l'hôpital sans perte de temps et sans manipulations dangereuses.

Ces deux initiatives ont retenu l'attention des chirurgiens français, réunis en congrès à la Faculté de Médecine de Paris, et qui, après les statisticiens et les constructeurs d'automobiles, les compagnies d'assurances et les entrepreneurs de pompes funèbres, se sont, à leur tour, intéressés aux quelque 200.000 blessés et 10.000 morts provoqués chaque année par les accidents de la route.

La « maladie de la route »

Les médecins et les chirurgiens ne pouvaient plus demeurer indifférents à la « maladie de la route », qui, chaque année, cause plus de décès que la tuberculose, est plus angoissante que l'actuelle épidémie de grippe, et devient plus redoutable que la polio. Bizarrement, cette « maladie » n'a pas troublé jusqu'à présent la sérénité des responsables de la Santé publique.

Qu'a-t-on prévu pour ramasser les blessés au bord de la route, les transporter à l'hôpital, les soigner d'urgence ?

En dehors des risques accrus d'accrochage, chocs ou dérapages, la vitesse joue un rôle physiologique précis sur l'organisme humain lui-même. Toute une pathologie nouvelle — que les aviateurs connaissent bien — est née des déplacements à grande vitesse.

Pour donner une idée de ces risques, il est bon de préciser que dans un arrêt brutal d'un véhicule roulant à 60 km/h., tel qu'un accident le provoque, le poids apparent des viscères augmente dans des proportions fantastiques.

Le foie, par exemple, passe de 1 kg. 700 à 28 kg. 700, le poids du cerveau de 1 kg. 500 à 25 kg. 200. Ces organes deviennent alors des projectiles internes, des sortes de « forces » dont les effets peuvent être terrifiants : éclatement du foie, de la rate, etc.

Dans des décélérations brutales (ou si l'on préfère, dans des ralentissements) dépassant 11 fois l'intensité du champ de la pesanteur, la densité apparente du sang dépasse celle du mercure. On imagine aisément le choc subi par les vaisseaux capillaires.

Il faut souligner, à ce propos, que les accidents mortels sont plus nombreux en France qu'il n'apparaît dans les statistiques : on considère, en effet, qu'un décès n'est imputable à un accident de la route que s'il survient dans un délai de 72 heures après l'accident. Or beaucoup de grands blessés de la route succombent huit à dix jours après l'accident. D'après les spécialistes, il faudrait majorer de 20 % les chiffres officiels des décès.

En attendant que, selon le vœu des chirurgiens, s'organise un système de « ramassage » des blessés au bord de la route (réseau téléphonique avec postes disséminés le long des grandes voies de communication pour alerter dans le minimum de temps gendarmerie et hôpital), il serait bon de tenir compte des initiatives de Colmar et de Salon qui sont malheureusement des initiatives isolées.

La « maladie de la route » fait assez de victimes pour que l'on commence à s'occuper sérieusement d'elle.

CHEFS D'ENTREPRISE
CADEAUX SÉLECTIONNÉS
CADEAUX DE BON TON
CADEAUX DE QUALITÉ
CADEAUX PRÉCIEUX
Stands 27 et 28 à l'Exposition le « Cadeau et l'Entreprise »
Jean Été
Bijoutier, Orfèvre, Horloger de Père en Fils depuis 1852
70, FAUBOURG-SAINT-HONORE (8e)
ANJ. 12-33
85, .. DU GENERAL-LECLERC (14e)
GOB. 43-31 et 19-46

REVELATIONS POSTHUMES
Tous les historiens sont d'accord sur le rôle decisif que joua le baron de Cracque dans la diplomatie secrète de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Aussi, apprendra-t-on avec le plus vif intérêt que de lointains héritiers ont remis la main sur la correspondance de leur illustre aïeul en inventoriant le contenu d'une malle à la lumière d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Spoutnik, première étape des voyages interplanétaires
Le lancement d'un satellite artificiel est un tout premier pas dans un domaine aux possibilités immenses. Dès à présent, un certain nombre de problèmes se posent, qui échappent définitivement à l'utopie : quelles sont les utilisations de ces satellites, comment grâce à eux peut-on envisager d'explorer systématiquement l'univers, pourquoi peut-on affirmer qu'avec l'existence de « Spoutnik » l'ère interplanétaire est ouverte ? Un spécialiste soviétique, A. Sternfeld, lauréat du prix international d'encouragement à l'astronautique, répond, d'une manière claire et accessible à tous, à ces diverses questions dans son ouvrage
LE VOL DANS L'ESPACE COSMIQUE
traduit du russe par Paul Kolodkine et publié par les Editeurs Français Réunis (1 vol. illustré de nombreux schémas et croquis, 320 francs).

... En France
Brr...

LA SEMAINE

Autour d'Anne Frank

« *NOUS ne nous laisserons pas rééduquer.*

En scandant cette phrase, des groupes de jeunes nazis ont pris d'assaut la scène du Théâtre de Bad-Grund (Basse-Saxe), où se jouait une adaptation du *Journal de Anne Frank.* Le public a réagi violemment et a chassé les manifestants.

De telles manifestations sont extrêmement rares en Allemagne où la pièce est jouée depuis de nombreux mois dans quinze théâtres différents : les spectateurs d'outre-Rhin sont tellement impressionnés par l'histoire de cette enfant juive, contrainte de se cacher pour éviter de se faire arrêter par les nazis, qu'ils n'applaudissent pas à la fin du spectacle. Cela leur paraîtrait indécent. Les programmes spécifient d'ailleurs « Défense d'applaudir ». Le rideau tombé, les salles se vident dans un silence religieux.

En France, où la pièce est jouée au Théâtre Gaston Baty, les réactions sont comparables. Lorsque le rideau tombe après l'arrestation d'Anne Frank, le silence est total. C'est seulement après l'épilogue que la salle songe à applaudir les acteurs.

En dépit de la critique extrêmement élogieuse, les spécialistes doutaient du succès de la pièce : « *Elle est trop sombre* », disaient-ils. Les spécialistes se sont trompés : la salle est comble tous les soirs et il faut ajouter des chaises. Au contrôle, on a noté que de nombreux spectateurs revenaient une seconde fois.

La performance de Pascale Audret (Anne Frank) est une des raisons du succès de la pièce — que le père d'Anne Frank, on le comprend, s'est refusé à voir.

Saluée avec enthousiasme par la critique, Pascale Audret, 19 ans, joue son premier rôle au théâtre.

— *Le premier soir,* raconte-t-elle, *je me suis dit : « Tu sais comment tu entres en scène, mais tu ne sais pas comment tu en sortiras. »*

Pascale Audret est si parfaitement Anne Frank qu'on l'a assimilée à l'héroïne qu'elle incarne. Mais elle n'est pas Anne Frank : elle est une comédienne. Elle a dansé, pendant deux ans, à la Porte-Saint-Martin (*A la Jamaïque*), et, deux saisons, a été la « commère » des Trois-Baudets. On l'a vue également dans trois films (*Œil pour œil, La Polka des Menottes, L'Ami de la famille*). Elle vient de tourner sous la direction de François Villiers, le frère de Jean-Pierre Aumont, *Eau vive* (le premier scénario de Giono). Si son métier le lui impose, elle peut être demain Lola Montès ou Marianne.

...Et au Japon
Rrr...

SCIENCES

La chasse aux cerveaux

REACTION après le lancement du Spoutnik : les Américains veulent, plus encore que par le passé, mettre à contribution les scientifiques européens.

Le commandant Goffick, accompagné de dix-huit officiers, fouille donc l'Europe à la recherche de physiciens, d'ingénieurs et de métallurgistes aux « idées neuves ».

« *Nous cherchons,* a-t-il déclaré, *les prix Nobel de demain. Il y a en Europe un réservoir de scientifiques que les Etats-Unis ne peuvent pas se permettre de ne pas utiliser.* »

L'American Air Force fait déjà travailler trente groupes de chercheurs en Grande-Bretagne. Coût : plus de 100 millions de francs.

C'est en Angleterre que les Américains trouvent le plus de cerveaux (la Grande-Bretagne est le pays qui a la plus forte proportion de scientifiques du monde). Puis viennent l'Allemagne de l'Ouest, la Suisse et la France.

FAITS DIVERS

Le vilain petit canard

UNE bataille juridique fera peut-être d'un petit garçon de sept ans une vedette de cinéma.

● *Le conflit* est celui qui oppose depuis des années Mme Piesset à Mme Deroque-Wahl. Leurs enfants, Viviane et Henri, ont été substitués l'un à l'autre lors de leur naissance à Roubaix. Procès. Jugement. Mais Mme Piesset refuse de rendre à sa « mère légale » la petite Viviane qu'elle considère toujours comme sa fille.

● *Le garçonnet,* c'est le petit Henri, repoussé par Mme Piesset, bien qu'il ne soit plus légalement le fils de Mme Deroque-Wahl.

Tandis que les deux mères s'affrontent pour essayer de garder ou de reprendre Viviane, le petit Henri est l'abandonné, l'intrus.

On a tant parlé de son drame qu'un producteur de cinéma a proposé à Mme Deroque-Wahl (qui conserve provisoirement la garde de Henri) de faire tourner un film au garçonnet.

Les époux Deroque-Wahl ont tout d'abord refusé. Mais leur avocat leur a demandé de reconsidérer la question :

● Les Deroque-Wahl ont-ils le droit de priver Henri de la possibilité d'avoir plus tard de l'argent ? Ses cachets lui seraient versés à sa majorité.

● Les Deroque-Wahl, d'autre part, n'ont-ils pas là une chance inespérée de faire connaître à Mme Piesset le charme de son petit garçon ?

Me Diligent a su plaider cette cause. Et Mme Deroque-Wahl a signé un contrat d'opition avec la maison de production Aster que dirige M. Antona.

M. Antona, qui n'a produit aucun long métrage jusqu'à présent, s'est engagé à ne pas porter à l'écran le drame de Henri et à ne pas s'en servir pour assurer le lancement de films dont le petit garçon pourrait être la vedette.

MŒURS

Quand vécut Jésus ?

ALORS qu'il y a cent ans, 20 Américains sur 100 seulement pratiquaient une religion, la proportion atteint maintenant 62 %.

Pourtant un sondage portant sur 387 conscrits révèle une ignorance surprenante :

— 229 conscrits seulement savaient qu'il existait un Ancien et un Nouveau Testament.

— Aucun conscrit ne pouvait nommer tous les disciples du Christ.

— 204 ne pouvaient même pas en nommer un.

— 30 seulement savaient où et quand Jésus avait vécu.

RADIO

En attendant le ministre

« *STOP aux réformes pour le moment !* », vient de dire M. Delaunay à ses chefs de service.

Sont donc en panne les plus importants projets du directeur général :

— La refonte des chaînes de radio : M. Delaunay envisageait de créer une chaîne de variétés (Paris-Inter), une chaîne officielle (la Nationale) et de supprimer la chaîne parisienne.

— L'abandon de quelques-unes des 67 stations régionales de radio.

— La réforme des programmes de télévision et la fusion de ses services artistiques avec ceux de la radio.

Cause de la décision du directeur général : les réformes ne font pas l'unanimité dans les milieux politiques et professionnels.

M. Delaunay doit donc tenir compte de la nomination d'un nouveau ministre, dont l'avis sera décisif.

T. V.

Caméras dans un volcan

ETIENNE LALOU, producteur, 38 ans, et Igore Barrère, réalisateur, 25 ans, viennent d'obtenir la récompense la plus appréciée des hommes de télévision : le prix Italia.

En assistant à l'émission primée « En direct du cœur » (une opération sur un cœur humain retransmise en gros plan et en direct depuis l'hôpital Marie Lannelongue à Paris), un juré du prix Italia s'est trouvé mal.

Les lauréats ont des projets. Barrère voudrait faire une émission sur les volcans en allant « le plus près possible du cratère jusqu'à la limite de résistance des hommes et des appareils ». Quant à Lalou, il songe à une émission sur le bébé-lune et l'astronautique en général.

chez votre Tailleur :
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

J'AI VU L'EXPOSITION
LA PLUS IMPRESSIONNANTE, EFFICACE, UTILE, ATTRAYANTE, INTERESSANTE.

L'Homme d'affaires qui visite pour la première fois les halls de la rue Vivienne est toujours impressionné par la facilité du choix, grâce à cette exposition unique sur 2.200 m2 de plus de 700 modèles de meubles et sièges de bureau (Personnel ou Direction). Il y a une solution AIGLE pour chaque problème, pour chaque budget.
MÉTAL BOIS
AIGLE
EAGLE

L'AMÉRIQUE

vue par MARCEL AYMÉ

MARCEL AYMÉ

Marcel Aymé, 55 ans, présente cette semaine sa cinquième pièce, La Mouche bleue, à la Comédie des Champs-Elysées. Marcel Aymé a écrit cette pièce après un voyage aux Etats-Unis, et La Mouche bleue est une satire assez violente de l'Amérique. Le héros, un Américain moyen, pressé comme un citron par sa femme qui lui demande sans cesse davantage d'argent, et obsédé comme tous ses compatriotes par le rendement, essaye de s'enfuir avec sa secrétaire et de quitter le « bureau de la pensée » où il est employé à « avoir des idées », pour exercer la fonction de groom. Cette situation ne lui conviendra guère mieux, et Marcel Aymé finira sa pièce en laissant cet archétype d'Américain en proie à La Mouche bleue, premier symptôme de la dépression nerveuse, de la folie. Voici quelques-unes des répliques les plus percutantes de la pièce.

Crédit

MOI, quand je pense à la tête que ferait ma femme si j'étais balancé, j'ai de l'eau froide qui me coule dans le dos. Pensez qu'il y a juste quinze jours que je suis à 15.000 dollars et qu'elle a déjà acheté à crédit pour plus de cinq mille.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé de femme plus dépensière que la mienne. Tenez, un exemple, rien qu'un. En plus des voitures qu'on avait déjà, il a fallu que je lui achète une 4 CV Renault, une fantaisie de richard, quoi !

Rapports amoureux

Les femmes sont ainsi faites qu'à leurs yeux l'argent, la puissance et la considération embellissent les hommes. Si vous n'étiez marié, je ferais pour vous des choses infâmes. J'aurais un jupon de dentelle et, comme sans y penser, je vous laisserais voir jusqu'à mes jarretelles.

Problèmes sexuels

BARBARA. — Chacun de nous a un problème sexuel dont il lui faut, un jour ou l'autre, découvrir la solution. Tenez, mon mari, je l'ai compris d'après ce que m'a dit sa mère de son enfance et de sa jeunesse, mon mari a cru longtemps qu'il était inverti.

EDWINA. — Ça dut être pour vous une source de contrariétés.

BARBARA. — Mais non, je ne l'ai pas su. Je ne l'ai appris que dix ans après notre mariage. Je voyais bien qu'avec papa il avait l'air drôle, mais j'étais trop jeune, je n'en tirais pas de conclusion. C'est un chiropractor qui l'a guéri à son insu.

EDWINA. — Un chiropractor ?

BARBARA. — Un homme merveilleux, absolument merveilleux. J'ai profité de ce que James avait un peu d'eczéma sur le ventre pour l'emmener chez ce chiropractor qui lui a remis en place la vertèbre de la cérébralité sexuelle.

Argent

L'avenir des hommes est au cimetière, celui des faibles femmes dans une police d'assurance-vie qu'ils laissent à leur dernier soupir.

Morale

Ne vous laissez pas distraire par des mélancolies ou des tentations, James Dee. Aimez votre travail qui vous vient de Dieu et de la meilleure société des Etats-Unis. Craignez le chômage comme le diable et tout ce qu'il a fait naître de pervers dans l'esprit de l'homme.

Rendement

CHISHULL. — Voilà bien la légèreté des Français, ces gens-là ne sauront jamais profiter de rien.

JAMES. — Oui, ce farceur-là est tout fier de préférer une petite vie tiède et sans aléas à celle que lui proposait son père, probablement faite de risques et d'efforts. Il se croit supérieur à nous, il méprise notre religion de l'argent et notre morale du rendement. Vous savez que je ne suis pas chauvin pour un sou. Je dirai même que je ne pense pas sans un malaise à tout ce que mon pays a déjà souillé et pourri dans le monde. En revanche, s'il est pour moi un sujet de fierté, c'est bien le dur métal de nos hommes et leur qualité de lutteurs. Je pense aussi bien à nos pionniers, à nos bâtisseurs, à nos exterminateurs d'Indiens, à nos découvreurs, à nos rapaces de la spéculation, à nos gangs et à nos racketteurs, qu'à ce solide personnel des cadres qui luttent en serrant les dents pour garder un job.

LA SEMAINE

Pour cause de deuil

LA semaine dernière, à Namur, une petite annonce du journal *La Meuse* signalait : « Céderait pour cause de deuil deux abonnements Karsenty saison 57-58. »

Le plus souvent d'ailleurs, les titulaires d'abonnements théâtraux ne les cèdent qu'officieusement afin de ne pas perdre leur priorité l'année suivante, et cette surprenante insertion démontre que si les théâtres parisiens ont souvent des difficultés, les tournées théâtrales sont florissantes. Trois mille représentations sont données chaque saison en France et dans les pays de langue française (Suisse, Belgique, Afrique du Nord) par des entreprises de tournées dont les spectacles se jouent à bureaux fermés.

Les directeurs de tournées organisent un programme de plusieurs spectacles qui sont donnés successivement dans une centaine de villes.

Un essai a été fait à Lille cette saison, où le seul théâtre convenable est le grand Opéra. La tentative était risquée car l'Opéra contient 1.800 places. Or, avant la première pièce, douze millions de recettes — abonnements pour la saison — étaient déjà recueillis, assurant une rentabilité suffisante à l'exploitation du grand Opéra.

Si les tournées peuvent augmenter chaque saison leur rayon d'action, c'est parce que le goût des publics de province pour le théâtre s'affirme chaque année davantage et la qualité des tournées envoyées en province n'est pas étrangère à cet engouement.

Depuis dix ans, les plus grands succès parisiens ont été joués en province, et le plus souvent par leurs créateurs mêmes. Les tournées Karsenty choisissent systématiquement les spectacles consacrés par leur succès parisien et cherchent ensuite à établir leur distribution. Pour obtenir le concours des grandes vedettes qui doivent signer un contrat de trois mois, de gros cachets leur sont attribués, et des conditions exceptionnelles de confort leur sont assurées. Les créateurs parisiens ne sont néanmoins pas toujours libres. Les tournées Herbert et Franck opèrent différemment et cherchent à monter un spectacle autour d'une grande vedette.

Les tournées Barret, qui visitent généralement des villes de moindre importance, font elles aussi un énorme effort de qualité dans les décors, les costumes et les distributions.

Cette année, les spectateurs de province pourront ainsi voir *Amphitryon 38*, *La Chatte sur un toit brûlant*, *Jupiter*, *Tartufe*, *Une femme trop honnête*, *L'Invitation au château*, etc., avec des acteurs comme Micheline Presles, Jacques Fabbri, Michel Bouquet, Catherine Sellers, Poiret et Serrault, André Luguet, J.-P. Aumont, Ginette Leclerc, Robert Hossein, Fernand Ledoux, Sophie Desmarets, Dany Robin, Georges Marchal, etc.

Bécaud battu

QUATRE hommes et une femme noirs, originaires de Los Angeles, pulvérisent, à l'Olympia, les records des recettes de locations et de fauteuils cassés. Même Bécaud ne suscitait pas autant d'enthousiasme. En ajoutant une voix de femme à un quartet sans succès, le compositeur Buch Ram créa l'ensemble vocal qui a vendu 18 millions de disques en Amérique. « Les Platters », payés chaque soir huit cent mille francs, ont débuté il ya deux ans seulement.

(Dreux)

LA PARFAITE SECRÉTAIRE (LOUISE ROBLIN)

(Dreux)

LA BOBBY-SOXER (EVELYNE KERR)

Quatre Américaines

FESTIVAL

● ***Cités radieuses, controverses passionnées sur la danse et sonates en forme de mobile.***

A Berlin

(De notre envoyé spécial Antoine GOLEA)

POUR la septième fois, Berlin-Ouest vient de présenter son festival de théâtre, de musique et de danse. Il s'y ajoutait cette année une manifestation d'architecture qui est le signe le plus frappant de la volonté de renaissance d'une cité entièrement détruite par la guerre.

Dans l'immense « Tiergarten », ce Bois de Boulogne placé au centre même de la ville, les plus grands architectes d'Europe et d'Amérique, Le Corbusier en tête, sont en train d'édifier le Berlin de demain. Les conceptions architecturales les plus hardies et les plus opposées s'y trouvent confrontées, depuis les « cités radieuses » du type de celles de Marseille et de Nantes, jusqu'aux futures villas de banlieue pour une seule famille.

BROADWAY V.O. TRIOMPHE V.O. VENDÔME
GIULIETTA MASINA ET FRANÇOIS PERIER dans
LES NUITS DE CABIRIA
UN FILM DE FEDERICO FELLINI

Paramount présente
PARAMOUNT - LUTETIA - PALAIS ROCHECHOUART - LES FOLIES - SELECT V.F. GEORGE V V.O.
BURT LANCASTER · KIRK DOUGLAS
HAL WALLIS
RÈGLEMENTS DE COMPTES À O.K. CORRAL
VISTAVISION TECHNICOLOR
C'est un Film Paramount.

(Dreux)

La vieille fille
(Madeleine Clairvanc)

(Dreux)

L'épouse modèle
(Monique Mélinand)

vues par Marcel Aymé...

(Bernand)

La femme de l'ami
(Andrea Parisy)

...et une cinquième, par Jean Renoir

En musique, un Karajan continue, certes, à présenter des concerts dont les programmes s'arrêtent au seuil du XXe siècle, et qui sont avant tout des prétextes à réunions mondaines. Mais pendant qu'il dirige, à la « Hochschule für Musik », une symphonie de Bruckner, les fervents très nombreux de la musique vivante se rendent à la « Galerie des Chênes » du château de Charlottenbourg, où Pierre Boulez dirige *Le Marteau sans Maître* pour la première fois à Berlin, et où il joue lui-même sa dernière sonate pour piano.

C'est une œuvre qui, comme certain morceau de Stockhausen, joué aux dernières assises de musique contemporaine de Darmstadt, introduit dans la musique la conception des mobiles de Calder ; non seulement ses grandes divisions, mais, à l'intérieur de celles-ci, les différentes séquences sont interchangeables, et une grande marge est laissée dans leur disposition à la fantaisie de l'interprète, sans que les lois fondamentales de l'architecture de l'œuvre s'en trouvent atteintes.

En matière de théâtre lyrique, Scherchen présente un triptyque d'opéras en un acte, où *Mavra* de Stravinsky et *Aller-Retour* de Hindemith encadrent *L'Opéra abstrait n° 1* de Boris Blacher, dont l'idée et le « texte », formé uniquement d'inintelligibles onomatopées, sont de Werner Egk. Sur une scène nue, entourée d'échafaudages, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles se trouvent exposés aux poussées fondamentales de l'angoisse, de l'amour, de la panique, à l'emprise de la douleur, que la musique et la mise en scène seules expriment, à l'exclusion de toute « action ».

Armand Duval et son double

La danse, cette année, soulève à Berlin des controverses passionnées. A l'Opéra, Mary Wigman, la grande prêtresse de la danse « libre », présente *Le Sacre du Printemps* de Stravinsky, dans une réalisation envoûtante suivie du *Marathon de la danse* de Visconti, musique de Henze, chorégraphie de Dick Sanders, avec Jean Babilée dans le rôle du misérable garçon des faubourgs de Rome, qui fuit sa vie en *se* jetant à corps perdu dans un marathon de danse et meurt en dansant. Les imperfections de cette œuvre, violemment contestée par une partie du public et de la critique, proviennent du fait que Visconti a prétendu diriger dans les plus petits détails le travail du musicien et du chorégraphe. C'est un exemple isolé de tyrannie dans les manifestations du festival de Berlin, qui prouve par l'absurde que seule, en matière d'art, la liberté est féconde, même lorsqu'il s'agit d'un travail fait en collaboration.

Enfin, Tatjana Gsovsky, la directrice du « Berliner Ballett », a présenté *La Dame aux Camélias*, sur une partition de Sauguet, d'une émotion et souvent d'une intensité considérables. Le livret, de la Gsovsky elle-même, supprime le personnage du père de Marguerite Gauthier ; l'héroïne trouve en elle-même les raisons les plus profondes pour quitter son amant, alors que leur bonheur est au zénith. Chorégraphiquement, ce débat intérieur, qui donne un relief nouveau et très moderne au personnage, est rendu évident par la présence d'un double, que Marguerite est seule à voir lorsque Armand est dans ses bras. Marguerite, ce fut Yvette Chauviré : trente rideaux consacrèrent son triomphe, le plus grand de tout le festival.

A. G.

D'AUTRES PIÈCES

● *Couteau de cuisine de cinéma.*

Le Grand Couteau

de Clifford Odets, adaptation de Jean Renoir aux Bouffes-Parisiens.

LE grand acteur Charles Castle, vedette numéro 1 de Hollywood, a dans son passé un horrible secret : un soir d'ivresse, il a écrasé un enfant et pris la fuite. Pour que sa vedette ne soit pas dévalorisée par le scandale, le Grand Producteur a étouffé l'affaire, soudoyé les témoins. Mais le cadavre bafouille. Alors que le grand homme, sous l'influence de son honnête et courageuse petite femme, veut redevenir propre, il est obligé

——→

AU THÉATRE

SHAKESPEARE TEL QU'ON LE JOUE

par ROBERT KANTERS

<u>Périclès</u>

adaptation de Léon Ruth, mise en scène de René Dupuy, au théâtre de l'Ambigu.

<u>La Mégère apprivoisée</u>

comédie de Jacques Audiberti, d'après Shakespeare, mise en scène de Georges Vitaly à l'Athénée.

TOUTE pièce de Shakespeare doit être traduite deux fois pour être montée sur une scène française : il faut traduire le texte d'abord, tout le texte, avec sa poésie et ses calembours ; puis il faut traduire la pièce elle-même, c'est-à-dire en plus des jeux de mots, les jeux de scène, les rebondissements parfois extravagants des intrigues, les mille trucs avec lesquels Shakespeare, acteur et homme de théâtre, assaisonnait son œuvre pour retenir son public. La langue théâtrale des élisabéthains est peut-être plus étrangère encore au public parisien d'aujourd'hui que la langue anglaise : mais on se rappelle que même pour le public anglais, M. Peter Brook a dû transposer et éclairer le texte de Titus Andronicus. Les très intéressantes représentations de Périclès et de La Mégère apprivoisée essaient chacune à sa manière de résoudre ce problème de double traduction.

Si c'est La Mégère qui date de la même époque que Titus (vers 1593), c'est l'intrigue de Périclès, pièce de vieillesse (1608) qui pourrait rivaliser d'extravagance avec celle de la tragédie que sir Laurence Olivier nous a fait connaître au printemps. Un roi et sa fille installés dans l'inceste, un jeune prince qui fait naufrage, gagne sa dame en triomphant dans une joute nautique, un accouchement en mer en pleine tempête, une morte qu'on ressuscite, une belle jeune princesse enlevée et conduite dans une maison de prostitution de bas étage, une vestale arrachée au couvent et rendue à son mari, des méchants punis, et des bons triomphants, la vie de Périclès, prince de Tyr, est un roman, et un roman d'aventures qui nous promène pendant vingt ans sur les vagues de la mer. La pièce, c'est le roman en images. Imaginez que Molière nous fasse assister à toutes les histoires d'enlèvements, de naufrages, de substitutions d'enfants qu'on nous raconte en quelques répliques au dénouement de Scapin ou de L'Ecole des Femmes...

Humour et féerie

Pour traduire tout cela, il fallait faire appel à notre imagination sans écraser le texte sous une machinerie à la manière du Châtelet. Le metteur en scène, M. René Dupuy, et le décorateur, M. Jacques Noël, ont combiné les ressources du grand théâtre et les astuces du théâtre de marionnettes avec un sens heureux de l'humour et de la féerie. Ce qui empêche cette très bonne représentation d'être parfaite, c'est une certaine hésitation dans le jeu entre le style sérieux et le style de l parodie, hésitation d'autant plus sensible qu'à part Mlle Nelly Borgeaud, Mme Tsilla Chelton, M. Jacques Mauclair et un ou deux autres, les comédiens sont choisis avec moins de bonheur que les solutions techniques.

Quant à La Mégère apprivoisée, le travail de double traduction est fait dans le texte. M. Jacques Audiberti a gardé le titre, le canevas, l'idée de quelques scènes, la couleur du dialogue et la valeur de quelques répliques. Mais il a recréé Shakespeare, ou du moins il s'y est essayé. Sa comédie-farce est souvent très amusante, il tient bien en main les fils des intrigues, il assaisonne le tout d'un dialogue poético-burlesque chargé de calembours, de grossièretés et d'obscénités, en somme il est shakespearien en diable. Il renoue avec la tradition de Voltaire, de Ducis et des adaptateurs du XVIIIe siècle, plus soucieux de plaire au public du temps que de fidélité à l'auteur.

Où l'ordinaire fait figure de festin

Il est d'ailleurs admirablement servi. M. Pierre Brasseur, élégant et truculent, est parfaitement à l'aise dans la peau de Petrucchio, Mme Suzanne Flon est une mégère moins forte en gueule que pie-grièche, et puis elle a de la variété, de la richesse, de l'émotion quand il faut. Autour d'eux il y a de très bons comédiens bien dirigés, comme M. Michel Galabru, M. Christian Lude, M. Robert Montsoret. Mlle Françoise Soulié a du charme et de l'intelligence, M. Jean-Paul Belmondo s'essouffle à peine en multipliant les cabrioles et les plaisanteries folles. La mise en scène de M. Georges Vitaly et les décors de Mme Léonor Fini regorgent d'idées. Si bien que M. Brasseur n'est plus un monstre sacré en représentation comme il arrive parfois, mais un des meilleurs éléments d'une soirée animée par l'amour du théâtre et la joie d'en faire. Il suffirait de resserrer quelques moments languissants (le repas manqué, les scènes finales), de couper dans le texte aux endroits où M. Audiberti en a manifestement rajouté par goût du coq-à-l'âne et de la diarrhée verbale, et cette joie serait la nôtre. Bref, le Shakespeare que l'on joue brillamment à l'Athénée et à l'Ambigu, ce n'est pas le plus grand Shakespeare sans doute : mais l'ordinaire de cet homme-là, accommodé avec goût et avec talent, fait figure de festin.

R. K.

de se débattre contre le chantage des confidents et surtout du producteur qui exige la signature d'un contrat de longue durée. Hélas ! l'implacable engrenage des crimes et des mensonges ne laissera au malheureux d'autre issue que le suicide.

A cette brave pièce populaire dans la tradition de *Roger la Honte* et de *la Bâillonnée* se mêle un réquisitoire contre les mauvaises mœurs de Hollywood. Réquisitoire qui, malgré la caution de M. Jean Renoir, risque de paraître plus faible que ce que nous avons vu dans bien des films — américains. Cela porte peu parce que l'argument est un peu trop mélodramatique, et le mélodrame ne touche pas davantage parce que, lâche et velléitaire dès le départ, le héros n'est guère

PETER USTINOV
Taisez-vous...

intéressant. Malgré l'interprétation de M. Daniel Gélin, Mme Claude Génia en douloureuse petite femme, et M. Paul Bernard en traître, jouent avec finesse, intelligence et conviction des rôles qui n'en méritent pas tant et, si l'on peut retourner la formule habituelle, le personnage qui est entré dans la peau de Mlle Véra Norman a bien de la chance.

A voir

CREATIONS

● **La Mégère apprivoisée** (d'après Shakespeare) ● **Périclès** (un roman en images) ● **Le Journal de Anne Frank** (un document poignant) ● **Histoire de Vasco** (un conte de tendresse et de mort) ● **Le Roi cerf** (farce et féerie).

NOUS VOUS RAPPELONS

● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Protée** (une farce de Claudel) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Patate** (Achard retrouvé) ● **La Cantatrice chauve** (pour faire connaissance avec Ionesco) ● **Bobosse** (Périer chez lui) ● **Irma la Douce** (L'Opéra de quat'sous de Marguerite Monnot).

Raccrochez, c'est une erreur

NE QUITTEZ PAS...

trois actes de Marc-Gilbert Sauvajon et Guy Bolton, basés sur une idée d'Alfred Savoir au Théâtre des Nouveautés.

UN jeune colonial qui achève son congé en France est pris en affection par la charmante téléphoniste

CURD JURGENS
méfiez-vous...

de la « résidence » où il est descendu. Elle le protège à coups de combiné contre une aventurière, un maître chanteur, une femme savante et pressante, etc. C'est une comédie du type standard. Le jeune homme est un peu pataud (M. Guy Tréjan a été plus à l'aise dans d'autres rôles), les méchants un peu naïfs, l'ingénue gentiment mutine, les propos décents, les situations prévues. Mlle Jacqueline Gauthier, Mlle Virginie Vitry, M. Daniel Ceccaldi montrent beaucoup de talent et de bonne volonté pour établir la communication, mais il y a du « fading ».

UN AUTRE FILM

● *Vingt ans après.*

My man Godfrey

DAVID NIVEN n'est pas William Powell bien sûr, mais il est charmant. June Allyson n'est pas Carole Lombard sans doute, mais elle est piquante, et si vingt ans après *My man Godfrey* n'est pas aussi drôle, ce n'est pas non plus la faute de Henry Koster, le réalisateur du remake.

My man Godfrey en 1936 était une de ces comédies américaines comme on n'en fait plus, parce que les riches héritières, les familles d'hurluberlus n'amusent plus qu'en caricature.

Les Américains en folie sont plutôt maintenant ceux d'*Ecrit sur du Vent*, complexés, obnubilés par l'argent et l'amour jusqu'à l'hystérie.

My man Godfrey (1) en 1957 est resté une comédie tendre où la princesse épouse le berger. Un berger qu'on a d'ailleurs pris soin de choisir bien né. Les excentricités de cette famille consistent à se lever tard, à ne pas garder ses domestiques, à entretenir un protégé famélique. C'est l'Amérique vue par la comtesse de Ségur, et c'est un peu démodé.

M. M.

(1) Studio Publicis.

A voir

EN EXCLUSIVITE :

● **Les Espions** (le tragique de l'absurde) ● **La Blonde explosive** (une satire fracassante) ● **Porte des Lilas** (poésie des faubourgs) ● **La Maison de l'ange** (un jeune romancier de l'écran) ● **Le Tour du Monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

NOUS VOUS RAPPELONS :

● **Celui qui doit mourir** (Bergère, Delta, Bosquet) ● **Sait-on jamais...** (dans les quartiers) ● **Les aventures d'Arsène Lupin** (dans les quartiers) ● **Casque d'or** (Club) ● **14 Juillet** (Studio 43) ● **Chérie, je me sens rajeunir** (Cardinet) ● **Le quarante et unième** (Reflets, Pax) ● **Œil pour œil** (Agriculteurs) ● **La Nuit des Maris** (Bonaparte) ● **La Blonde et moi** (Quartier latin) ● **Le Faux coupable** (Studio Raspail).

MUSIQUE

● *Du Petit Marigny au Grand Pleyel.*

Les soixante-quinze ans de Stravinsky

POUR son premier concert de la saison, dimanche, salle Pleyel, le « *Domaine musical* » présentait une sensation de choix : la présence, au pupitre, d'un Igor Stravinsky fêtant officiellement son 75e anniversaire et dirigeant, à cette occasion, la dernière en date de ses œuvres : *Agon* (en grec : combat), « ballet pour douze danseurs ».

Alerte et jeune, souple et bondissant comme un vrai danseur, Stravinsky, au mieux de sa forme physique, n'a cependant pas conduit à une victoire incontestable son œuvre nou-

FOLIES-BERGÈRE
Pour nos clients venant à Paris
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
(sans augmentation de prix)
Ecrire 8, RUE SAULNIER

PAN
G. MILLETRE
Premier Prix du Conservatoire
Disques - Electrophones
Magnétophones
VOUS OFFRE
UN DISQUE MICROSILLON
17 cm. (915 francs)
DE VOTRE CHOIX
POUR TOUT ACHAT DE 5.000 FR.
(Un disque 30 cm. pour 15.000 fr.)
11, rue Jacob - DAN. 18-25
Ouvert de 10 heures à 20 heures
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

AU CINÉMA

LE SALAIRE DE L'ABSURDE

par J.-P. VIVET

LES ESPIONS

film d'H.-G. Clouzot (Paris, Berlitz, Wepler).

« A force de donner des renseignements aux uns et aux autres dans l'espoir d'en obtenir de plus importants, à force de donner des gages à tout le monde, on en arrive à ne plus savoir soi-même au service de qui on se trouve. »

Cet aveu d'un des personnages des Espions, **Clouzot pourrait le reprendre à son propre compte. Film étrange, captivant à de très nombreux moments, décevant à quelques autres,** Les Espions **semble l'œuvre d'un homme dévoré d'ambitions si diverses qu'il ne sait plus, à la fin, à laquelle il voulait donner la préférence.**

A l'origine de cette extravagante histoire d'espionnage et de secret atomique, il y a eu, c'est certain, la volonté de traduire en images ce sentiment d'absurde, cette angoisse existentielle que Kafka nous a fait reconnaître comme le signe évident de notre temps. Clouzot d'ailleurs ne songeait-il pas primitivement à tourner Le Procès ?

Mais le réalisateur du Salaire de la peur **et des** Diaboliques **n'est pas homme à vouloir pour autant se couper du public. D'où cette substitution de sujets, cette sorte de gage qu'il a donné au spectateur moyen en lui offrant tout de même une intrigue conforme à ses habitudes de logique paresseuse et qu'il est allé chercher dans un roman tchèque de Egon Hostovsky,** Le Vertige de minuit.

Est-ce à dire qu'il ait changé de camp ? L'extrême maîtrise avec laquelle il introduit pour la première fois au cinéma un climat proprement kafkaïen rend malgré tout sa tentative singulièrement attachante.

Ce climat est surtout sensible dans la première moitié du film. Comme Joseph K., le héros de Kafka, le docteur Malic est un pauvre homme soudain précipité dans un univers de cauchemar, où s'enlise tout effort de raisonnement. Malic possède aux environs de Paris une clinique psychiatrique en mal de clients ; c'est là qu'un jour, en échange de plusieurs millions, il accepte d'héberger un agent des services secrets américains.

Les espions ont débarqué

A peine le contrat passé, les figures les plus étranges surgissent autour de la clinique. Le café voisin s'emplit d'une foule de consommateurs mystérieux. De faux bûcherons apparaissent au faîte des arbres environnants. Malic lui-même en rentrant dans son pavillon se heurte à un nouveau portier d'une bonasserie inquiétante, à une nouvelle infirmière au regard tranchant comme un stylet. Les espions ont débarqué.

Encore ce ne sont que des comparses. Les chefs — ou présumés tels — occupent le cabinet de consultation. Ils vont, viennent, discutent. Chacun d'eux est au service d'une puissance différente — on ne sait laquelle — mais cela fait si longtemps qu'ils se guettent, se dupent, s'entretuent, qu'ils sont devenus de vieilles connaissances. Ce sont des collègues en même temps que des ennemis. On les imaginerait cotisant à la même caisse de retraite, s'il existe une retraite pour les espions.

Devant ce déferlement burlesque de mines patibulaires, on pense à Dubout, à Fortin, le père des Pieds-Nickelés, **à Siné (qui a d'ailleurs dessiné les affiches du film). Tout cela est d'une drôlerie étonnante. Et surtout d'un ton extraordinairement nouveau. Il ne s'agit pas d'une parodie de film de terreur ni même d'un humour à la Hitchcock où l'épouvante se libère dans un éclat de rire. Non, le comique de Clouzot est réellement de la même nature que celui de Kafka : il prend ses racines dans le seul insolite, dans l'étonnement d'une raison qui n'a plus prise.**

Et avec quel art Clouzot a su choisir chacun de ses acteurs ! Ils viennent, comme les espions eux-mêmes, de tous les coins du globe ; ils sont tous singuliers, inoubliables, depuis le débile Sam Jaffé jusqu'à ce matou effrayant de Peter Ustinov, en passant par Paul Carpenter, Martita Hunt et même Curd Jurgens. Et au milieu de toutes ces caricatures, le pauvre visage tragique de Vera Clouzot, dont le personnage, totalement étranger à l'action, n'appartient ni à l'univers de Kafka ni à celui de Hostovsky, mais à l'univers propre de Clouzot, celui qui n'a jamais cessé de le hanter, l'univers de la folie.

De Kafka à Peter Cheyney

Mais arrivé au cœur de l'invraisemblance la plus frénétique, voici que Clouzot peu à peu revient sur ses pas. Et qu'avec une application parfois laborieuse il se met en devoir de débrouiller l'écheveau fantastique qu'il a si bien embrouillé. On apprend que l'agent secret caché dans la clinique est la doublure d'un savant allemand qui s'est enfui de Berlin-Est après avoir trouvé le moyen de fabriquer des bombes atomiques à la même cadence que des stylos à bille. Et que les deux visiteurs les plus mystérieux du docteur Malic dirigent respectivement les services d'espionnage russe et américain. Ainsi la situation qui paraissait inexplicable était seulement inexpliquée. Et Kafka cède le pas à Peter Cheyney.

Clouzot cependant est habile. Ces révélations continuent à se dérouler dans un climat d'étrangeté, et il y a encore de remarquables images, comme ce grenier que transforment en labyrinthe des dizaines de draps tendus sur des cordes. Et puis, chemin faisant, Clouzot abat de nouvelles cartes : Malic cesse d'être le jouet de la fatalité pour devenir une manière de héros. Il se lance à la recherche du savant atomiste pour lui éviter de tomber entre les mains des espions, pour préserver l'humanité de nouvelles possibilités de destruction. Et il y a un certain courage dans la façon dont Clouzot proclame ainsi son « neutralisme » pacifique.

Est-ce tout ? Non, une fois de plus, à quelques minutes de la fin, le film vire de bord. Malic est rentré chez lui. Plus une silhouette d'espions à l'horizon. Le cauchemar semble s'être dissipé. Mais le téléphone sonne. Malic décroche. Une voix mystérieuse lui fait comprendre que sa clinique reste sous la surveillance des services secrets. Et Malic, lui-même, ne cessera d'être hanté par ce voyage au pays de la peur et de l'absurde à l'image de notre temps.

J.-P. V.

GÉRARD SÉTY
des oreilles...

velle, dont la composition, commencée en 1953, n'a été achevée que cette année, et qui souffre d'une regrettable disparité d'écriture et de style.

En 1953, Stravinsky était encore un adepte de la résurrection de certaines formes musicales du passé. La partie d'*Agon* composée à cette époque rappelle surtout deux de ses autres ballets : *Apollon Musagète* et *Orphée*. On y trouve l'utilisation des modes anciens et l'imitation d'une écriture rappelant beaucoup celle du haut moyen âge.

Mais peu de temps après, Stravinsky eut la révélation de Webern et de l'écriture sérielle. Tout le centre d'*Agon* se ressent de cette influence, tandis qu'à la fin de l'œuvre, le compositeur revient aux procédés du début.

Tout cela aurait pu constituer une œuvre, si Stravinsky avait réellement fait une synthèse des diverses écritures employées et si, d'autre part, la substance proprement musicale avait été plus dense et plus significative. Ces deux conditions n'étant pas remplies, *Agon* restera parmi les multiples œuvres de Stravinsky qu'on oubliera très vite.

Cette impression a été terriblement fortifiée par le fait que, juste avant l'audition d'*Agon*, on eut celle des *Six pièces pour grand orchestre, opus* 6, de Webern, datant de 1910, dont les prodigieuses originalité et richesse d'invention ont relégué dans l'ombre non seulement la dernière production de Stravinsky, mais aussi un peu les œuvres de jeunesse, pourtant hautement significatives, de Schœnberg et de Berg figurant également au programme, dont l'excellent exécutant était l'orchestre du Südwestfunk avec Hans Rosbaud à sa tête.

Etait-ce la présence de Stravinsky ? Mais bien avant le début de la séance, plus aucune des 2.800 places de la grande salle Pleyel n'était disponible. Quel succès, si l'on songe qu'il y a cinq ans, les Concerts de musique contemporaine du « Domaine musical », lancés par Pierre Boulez, sous l'égide de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, se contentaient des 280 places du Petit Marigny.

A. G.

TÉLÉVISION

● *Le but est atteint.*

« Si c'était vous ?... »

DEPUIS 15 jours, la Télévision Française vit une chose peu commune : elle est submergée de lettres enthousiastes (pour une fois, la loi qui veut que les lettres « pour » et les lettres « contre » s'équilibrent est complètement bouleversée).

Tout a commencé le 1er octobre. Ce soir-là, débutait une nouvelle série d'émissions dramatiques qui se propose de traiter uniquement de problèmes contemporains sociaux. Le titre de la série : « *Si c'était vous...* ». Le propos de ses auteurs : mettre le téléspectateur en face de cas qui sont peut-être les siens et qu'il ignore.

Pour leur première émission, Marcel Bluwal, créateur et réalisateur de la série, et Marcel Moussy, dialoguiste, nous ont offert, en cinquante minutes, le drame de la délinquance juvénile, tel qu'il peut se présenter dans une famille rigoureusement honnête et normale. L'argument en était très simple : un père apprend un jour que son fils de 17 ans vient de voler de l'argent et un scooter et qu'il a disparu, emmenant avec lui la reine de sa classe. La pièce ne finissait même pas. Tout à coup, elle s'interrompait et le téléspectateur était informé que l'histoire qu'il était en train de voir était peut-être la sienne, *serait* peut-être la sienne.

Un tel sujet, traité sous forme dramatique, dans un langage simple, dépouillé de tout artifice, était une sorte de gageure. Le confier à Marcel Bluwal étant en revanche une garantie de succès, le résultat a été que cette entreprise fut une grande réussite. Pour la première fois, la T.V. a trouvé un langage dramatique propre, un langage qui a atteint *tous* les téléspectateurs.

En effet, les lettres — très élogieuses — n'ont pas arrêté d'affluer, de tous les milieux. Le surlendemain de l'émission, sur 150 lettres reçues, 142 étaient passionnément « pour », 5 ou 6 étaient réticentes, mais intéressantes, et 3 absolument contre, émanant de parents ayant vécu la même aventure, mais n'acceptant pas de se reconnaître la moindre part de responsabilité. Les lettres « pour », au contraire, témoignent toutes d'une grande inquiétude : « Je n'avais jamais pensé qu'une telle chose puisse aussi arriver chez moi, que faire ? »

Eveiller les consciences était le but de l'émission ; le but est atteint. Rendez-vous le 19 novembre, pour la deuxième émission, qui sera consacrée à la mésentente conjugale causée par les mariages contractés trop jeunes.

PAUL CARPENTER
ennemies...

EXPOSITIONS

● *Les galeries ont peur de manquer « le dernier bateau » dont les lauréats du Prix Fénéon donneront, peut-être, le départ.*

En retard

ENTRE le post-impressionnisme qui, selon une formule proche de celle de Bazaine, s'exprime par le pinceau de Messagier (1) et la peinture méthodiquement exubérante de Ruth Francken et de Saura (2), « L'Ecole de Paris » cherche sa voie.

Est-ce là la raison pour laquelle la saison picturale n'est pas encore pratiquement ouverte, alors que, d'ordinaire, elle bat son plein dès la mi-octobre ?

A la fin de l'été dernier, une certaine lassitude était déjà sensible. Les « abstraits froids » étaient allés jusqu'au bout des lignes tirées au cordeau qui cernent leurs grands aplats de couleurs vives et les « abstraits chauds » ne savaient plus comment, sans se répéter, mettre l'informel en forme. On comptait beaucoup sur les vacances pour rajeunir l'inspiration des uns et des autres.

Un certain nombre de galeries annoncent mystérieusement qu'elles ont « du nouveau » dans leurs arrière-boutiques. Les autres n'y croient pas trop, mais attendent tout de même. Elles ont peur de manquer le dernier bateau, de passer pour « retardataires ».

Et si, par hasard, les « naïfs », le « trompe-l'œil », l'intimisme ou même le surréalisme revenaient à la mode ?

Dans le style « libertaire » qui est traditionnellement le sien, le Salon des Surindépendants a ouvert le feu en exposant en vrac le meilleur et le pire (3).

Plus sélectionné, l'accrochage, dès le 18 octobre, des lauréats du Prix Fénéon couronnés au cours de ces dernières années, devrait permettre de faire le point (4). Et de savoir dans quel sens tend à se développer actuellement la jeune peinture, compte non tenu des battages publicitaires et des spéculations qui entretiennent une confusion certaine dans le marché des valeurs picturales.

(1) Galerie Warren, rue des Beaux-Arts. (2) Galerie Stadler, rue de Seine. (3) Musée d'Art moderne, av. du Président-Wilson. (4) Maison de la Pensée Française, rue de l'Elysée.

CLÉMENT HARARI
vous écoutent...

Cabarets Dancings

AMIRAL Francis BLANCHE, P. DORIS Jacq. MAILLAN. BAL. 56-66

CLUB CH. ELYSEES Thé et soirée tous les jours avec les orch. RENATO et LE SENECHAL

GABY TAGADA CLUB 9, rue Delambre DAN. 81-52

Fernand RAYNAUD SULLY d'AU 71-18 DANS LA NOUVELLE REVUE H² O

Le Rêve 2, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

SCANDIA-CLUB LYA NAGY et tout un progr. 35, r. Gay-Lussac - ODE. 99-47 - Fermé lundi

LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22-64 soupers - t. la nuit strip-tease burlesque

SUZY SOLIDOR CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95 Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT.

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! » de Clouis-Guérin & Frederey

Ranelagh LES AMOURS DE LIANG SHAN PO (v.o.) Le chef d'œuvre du cinéma chinois

URSULINES 10, r. Ursulines, ODE. 39-19 En première exclusivité V. O. le film tant attendu d'ALBERTO CAVALCANTI MONSIEUR PUNTILA ET SON VALET MATTI d'après la pièce de BERTOLD BRECHT et LA CRISE DU LOGEMENT de JEAN DE WEVER

LA PAGODE 57 bis, RUE DE BABYLONE - INV. 12-15 EN PREMIERE EXCLUSIVITE LA NUIT DES FORAINS d'INGMAR BERGMAN LES MAITRES FOUS de J. ROUCH, 1er Prix Venise 1957

LOUEZ VOS PLACES aux Agences LA MADELEINE 14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93 34, Av. des Champs-Elysées - ELY. 78-62 14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92 16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

EXPOSITIONS

Gal. BUCHER, 9 ter, boulevard Montparnasse NALLARD, MOSER, AGUAYO, LOUTTRE, CHELIMSKY, FIORINI

Galerie DINA VIERNY - 36, rue Jacob, PARIS Peintures JAN MEIJER 12 au 31 oct.

GALERIE LOUISE LEIRIS 47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35 L'ATELIER DE JUAN GRIS 22 peintures de 1926 et 1927 Vernissage le mercredi 23 octobre à 16 heures Ts l. j. ouv. sf lundi de 10 à 12 h. et 14 h. 30 à 18 h.

GALERIE DE FRANCE 3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37 LABISSE Peintures récentes

GALERIE MAEGHT Œuvres de BRAQUE - MATISSE - CHAGALL - MIRO KANDINSKY - GIACOMETTI - TAL-COAT BAZAINE - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE J.-C. de CHAUDUN, 36, rue Mazarine (6e) Gianni FRASSATI Vern. 16-10 au 8-11

GALERIE DU COLISEE 40, rue du Colisée FRIMAS par 16 peintres et NEIGES par Maurice BOUILLOT

GALERIE BIGNOU BLAISE 8, rue La Boétie - Jusqu'au 31 octobre

Lucien DURAND 19, rue Mazarine (6e) TABUCHI Jusqu'au 10-11

ON VOUS EN PARLERA

COUSINS D'AUVERGNE

MISSION TERMINÉE

Mongo Beti. Ed. Corrêa, 254 pages, 540 francs.

MONGO BETI

LES noirs étaient, jusqu'il y a peu, généreusement habillés par de grands faiseurs: les ethnologues ont coupé, taillé, ajusté, pour nous livrer leur image en grande tenue de carnaval sociologique.

Cependant, à lire Mongo Beti, on en vient à se demander si ces « documents » ne nous donnent pas du monde noir une idée un peu folle. N'aurions-nous pas, vis-à-vis de lui, le point de vue du Martien qui disposerait, pour imaginer la vie quotidienne des Français, de quelques séquences filmées de la revue du 14 juillet, d'un défilé de mannequins chez Dior et d'une séance de French Can Can ?

« Mission terminée » est l'œuvre d'un écrivain noir. C'est, en deux mots, l'histoire d'un jeune citadin noir que l'on a chargé, bien contre son gré, de ramener à son mari une femme infidèle. Le voilà donc parti en mission chez ses frères de la brousse.

Et l'on constate avec stupeur que ces paysans noirs sont cousins germains de nos paysans d'Auvergne ou du Vercors. A ceci près que Medza, le héros du livre, aurait rencontré chez des paysans français plus de méfiance et moins d'avide et bienveillante curiosité.

Les filles du pays, en revanche, auraient été tout comme ces filles noires, aussitôt séduites par ce jeune homme de la ville, élégant et instruit. Quant à Medza, il a des problèmes fort déroutants : un bachot raté, un père dont il craint la colère, une timidité sexuelle dont il a honte vis-à-vis de ces paysans délurés, et qu'il cache sous des airs désinvoltes et blasés.

L'éternelle jeunesse

Le livre de Mongo Beti est plein d'humour, les personnages sont vifs et gais, les rapports entre eux aussi divers et nuancés que dans nos sociétés occidentales. Et l'on voit que les nouvelles générations se heurtent aux précédentes, que les jeunes sont en révolte contre le chef comme on le serait ici contre un maire de village riche et antipathique, que la crainte de Dieu, qui est réelle, ne pèse pas plus lourd sur les têtes noires que sur celles des croyants de chez nous. Que le flirt est à l'honneur et que les rapports entre filles et garçons sont d'une aisance et d'une liberté qui auraient sans doute étonné Durkheim...

Mongo Beti n'est ni le premier ni le seul écrivain noir. D'où vient la surprise qu'il provoque ?

C'est que les écrivains noirs nous présentent en général des hommes-sandwiches : les placards justement revendicateurs qu'ils nous proposent cachent, presque autant que les masques chers aux explorateurs, l'homme qui les porte. D'autant plus que ces écrivains, comme tous les éléments avancés de tous les pays colonisés, s'attachent le plus souvent à revivifier et à revaloriser des coutumes tombées en désuétude, sinon même disparues.

Avec Mongo Beti, il nous semble pénétrer pour la première fois dans l'intimité de la vie et de la pensée du noir africain. Il nous rappelle, selon la formule célèbre, qu'avant de faire l'Histoire, de créer une idéologie politique ou religieuse, l'homme doit d'abord se nourrir, se vêtir, aimer.

LA SEMAINE

Festival et foire

DEUX villes allemandes, Francfort et Berlin, étaient cette semaine les capitales intellectuelles de l'Europe. Un festival à Berlin et la foire des livres à Francfort ont réuni un nombre considérable d'auteurs, acteurs, critiques et éditeurs de tous les pays du monde.

Situation paradoxale, car l'Allemagne actuelle a peu de choses à enseigner dans le domaine des arts et des lettres aux autres nations. Depuis la mort de Thomas Mann et de Bertolt Brecht, les Allemands ne possèdent plus aucun écrivain de renommée internationale et leurs jeunes auteurs ne sont qu'au stade des promesses ; une dizaine d'années d'oppression intellectuelle laissent des traces qui stérilisent toute une génération.

Mais les Allemands remplacent cette absence de création intellectuelle par leur génie de l'organisation. La Foire de Francfort est l'endroit où se traitent le plus d'affaires de traduction et les éditeurs allemands montrent fièrement le chiffre de leur production annuelle : 18.000 titres publiés au cours de l'année dernière, alors que les mêmes chiffres en France, en Angleterre et aux Etats-Unis ne dépassent pas le nombre de 14.000.

Capitale de l'avant-garde

A Berlin enfin c'est devenu une tradition : chaque année, au début d'octobre, Berlin-Ouest devient une capitale artistique internationale de l'avant-garde internationale : tout ce que l'Italie, la France, l'Allemagne, les U.S.A. ou l'Angleterre produisent de plus neuf se rencontre sur le Kurfürstendamm...

Les musiciens dodécaphonistes Nono ou Henze croisent Adamov sur les immenses avenues militaires, au milieu des forêts de tilleuls rougis par l'automne et devant les gratte-ciel en verre ; la troupe américaine des danseurs de Limon rencontre celle des comédiens de Stroux accourue de Düsseldorf. Schéhadé vient, dans une salle où se rassemblent fraternellement les publics de l'Est et de l'Ouest, trouver pour *Vasco* un succès que les critiques de Paris lui contestent.

C'est assez naturel : depuis longtemps déjà, les artistes du monde entier savent que la renommée internationale ne se conquiert plus à Paris, comme autrefois ; ils le disent : la critique française est devenue « provinciale ». Aussi, le marché des producteurs de spectacles, des impresarios et des animateurs s'installe-t-il désormais au milieu du Festival de Berlin. (*Voir p. 24 les impressions d'Antoine Goléa sur les manifestations musicales.*)

De l'autre côté de la porte de Brandebourg, derrière les ruines de l'hôtel Adlon, Berlin-Est a voulu, lui aussi, instaurer son Festival à la ressemblance de celui de l'Ouest. Ainsi, les spectateurs des deux zones peuvent-ils passer du théâtre de Brecht, où l'on joue *La Bonne Ame de Setchouen*, de celui de Langhoff, où dure encore le succès de *Montserrat*, de Roblès, aux salles de l'Ouest où l'on représente les pièces d'Ionesco, de Beckett, de Colette Audry et d'Adamov...

Comme les graves discussions ne perdent jamais leur droit, le Dr Tiburtius, qui préside aux activités culturelles de Berlin, réunit tous les ans les critiques de tous les pays dans de vastes débats...

Critiques officielles

Ces rencontres ont lieu dans des salles immenses qu'on appelle là-bas de « petits théâtres ». La foule s'y entasse et c'est ainsi que, l'autre dimanche, les Berlinois des deux Berlins sont venus à la comédie du Kurfürstendamm pour entendre Adamov et quelques autres critiques allemands, suédois, suisses et français condamner l'avant-garde dramatique parisienne.

A vrai dire, tout le monde était satisfait : les « officiels » français qui préfèrent (cela va sans dire !) Claudel ou Anouilh à Ionesco ou à Beckett, le public allemand que le succès du nouveau théâtre français irrite souvent, les étrangers de tous pays qui assiègent les impresarios, les chrétiens de l'Allemagne de l'Ouest qu'un art privé de Dieu offusque parfois.

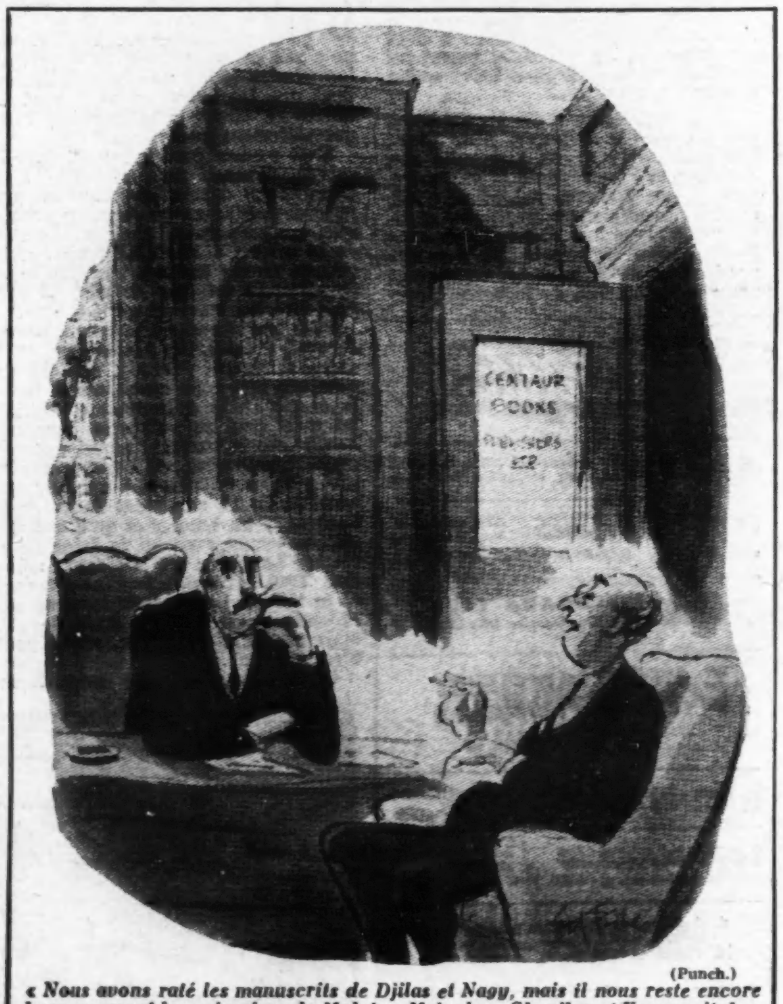
POUR LES PRIX

● *Un député découvre le Palais-Bourbon.*

Le Parlementaire Vertueux

par René Masson, Ed. Robert Laffont. 325 pages, 690 francs.

LES héros de René Masson arrivent aujourd'hui du côté du Palais-Bourbon : quelques-uns sont, en chemin, devenus des « parlementaires ». S'ils ont grandi et, par conséquent, vieilli, ces personnages sont restés des hommes, c'est-à-dire des êtres de chair



(Punch.)

« Nous avons raté les manuscrits de Djilas et Nagy, mais il nous reste encore heureusement les mémoires de Molotov, Malenkov, Chepilov et Kaganovitch. »

LES NOUVEAUTÉS DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

RAYMOND ESCHOLIER
LA NEIGE QUI BRULE
MARIE NOËL
Enfin de grandes clartés sur celle que beaucoup considèrent comme un génie poétique.

JEAN DESCOLA
LES LIBERTADORS
Après l'épopée impériale des Conquistadors, voici celle des « Libérateurs » de l'Amérique du Sud.

ROBERTO RIDOLFI
SAVONAROLE
L'étrange histoire du célèbre dominicain qui fut le dictateur spirituel et politique de Florence.

JACQUES FAUVET
LA FRANCE DÉCHIRÉE
Un livre qui cherche à découvrir les causes profondes et les constantes de la vie politique française.

GORDON YOUNG
L'ESPIONNE N° 1
CELLE QU'ON APPELAIT "LA CHATTE"
Des aventures de la dernière guerre encore plus étonnantes que celles de Mata-Hari.

PAUL LORENZ
LES AMOURS SECRÈTES
L'art du romancier et la science de l'historien arrachent au passé son bâillon et son masque.

vient de paraître
EDGAR FAURE
LE SERPENT ET LA TORTUE
Un livre capital sur la Chine d'aujourd'hui
1 vol. 660 frs
JULLIARD

et de sang. Le talent de René Masson n'a rien perdu de sa vertu généreuse.

Ce livre, dont l'action se passe dans les milieux du parlement, ne fait aucune allusion aux problèmes qui agitent actuellement l'opinion publique en même temps qu'ils sont l'objet des débats de l'Assemblée nationale. S'il est témoignage des mœurs parlementaires, cet ouvrage raconte d'abord une histoire précise :

Justin Fulbert, vétérinaire de province, vient au Palais-Bourbon représenter le pays de Chaunil, sa ville natale. Fulbert n'a point de compétence particulière. Le hasard a choisi un homme naïf et têtu, maladroit et ridicule tout à la fois. Pour tout dire, Fulbert est vertueux.

C'est aussi le hasard qui, le premier jour, met Fulbert en rapport avec François Fourmel. Celui-ci a déjà une très longue expérience du métier de parlementaire. On dit de lui qu'il est désabusé. Fourmel sera à l'Assemblée, l'iniateur de Fulbert — qui, pour le dire en passant, porte un nom qui nous gêne, celui de l'oncle d'Héloïse. Fourmel s'amuse d'abord du zèle que montre Fulbert, puis il s'avise que cette ardeur l'irrite, qu'elle devient dangereuse. C'est alors qu'il imagine la manœuvre qui débarrassera le parlement de l'homme vertueux.

L'auteur ne prend pas parti : on ignore s'il est pour Fulbert ou s'il tient pour Fourmel. Ce qu'il raconte, c'est la mésaventure du premier ; ce qu'il rend sensible, c'est la mélancolie et l'amertume du second. Le livre est intéressant parce que le ton n'est jamais celui de la satire.

ORIENT

● *Chine d'hier...*

Le Rêve dans le Pavillon Rouge

par Tsao Siue-Kin. Traduit du chinois par Franz Kuhn. Version française établie par Armel Guerne. Guy Le Prat, 342 pages, 915 francs.

AVEC *Le Rêve dans le Pavillon Rouge*, c'est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature chinoise romanesque qui vient à nous à travers une adaptation française abrégée pour les besoins de l'édition — la traduction intégrale aurait eu au moins 3.000 pages. Les premiers manuscrits de ce livre monumental datent de 1760, mais c'est en 1792 que parut le texte complet de 120 épisodes.

Ce grand roman d'amour, que les lettrés classent parmi les « livres des écrivains de génie », et qui a été longtemps la bible des jeunes Chinois, jusqu'à ce qu'à son propos s'engage, dans la Chine actuelle, la polémique qui oppose lettrés et politiques, a donné lieu à des interprétations multiples : roman à clefs, où l'on a vu, tantôt une satire de la famille de Ho-K'ouen, le favori de l'empereur Kien-Long, tantôt le récit caché des amours de l'empereur Chouen-Tche et de sa favorite Tong Sia-Wan, roman politique avec des allusions aux douze lettrés du début des Tsing, biographie du fils de Ming Tchou, ministre de l'empereur Kang Hi, autobiographie, etc.

Pour le lecteur français, peu familier de l'histoire chinoise, c'est surtout un grand roman sentimental, doublé d'un sens spirituel et symbolique : la grandeur et la décadence d'une grande famille, qui sera finalement sauvée par l'héroïsme d'un de ses membres les plus dégénérés.

Ecrit avec une grande délicatesse, il fait alterner un symbolisme poétique qui nous reste finalement peu accessible, et un réalisme de l'amour qui rappelle celui de nos écrivains du XVIII[e], et qui le fit interdire, en la septième année de Tong Tche, comme *« roman léger aux paroles licencieuses »*.

C'est à ce mélange de libertinage et de symbolisme mystique, de naturalisme et de poésie, que ce roman doit d'être si attachant, en dehors de toute couleur locale, et de prendre place parmi les grandes œuvres de la littérature universelle.

MALLARMÉ DRAMATURGE

par JEAN DUVIGNAUD

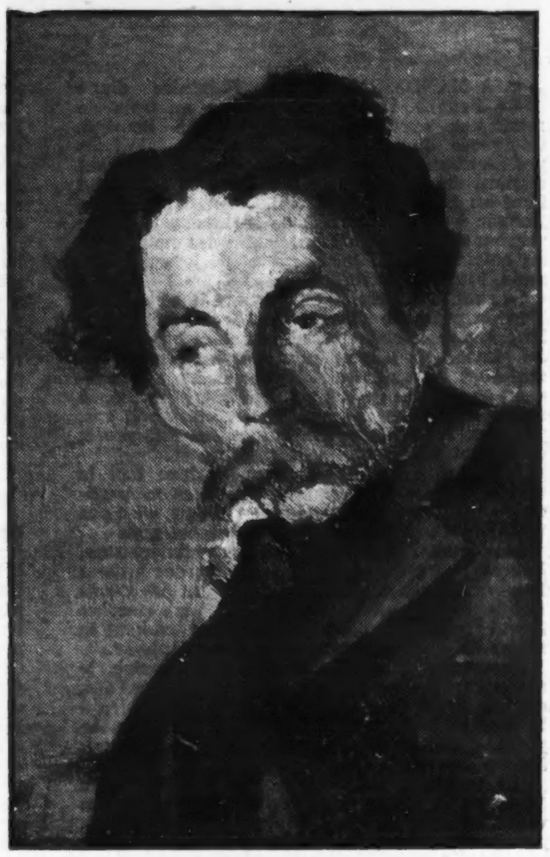
DANS certaines nouvelles de Borges, l'écrivain argentin commente longuement des œuvres inconnues, voire impossibles à écrire. En présentant le « Livre » de Mallarmé (1), Jacques Schérer paraît ajouter un texte inédit aux célèbres *Fictions*.

C'est que Mallarmé, en mourant, abandonnait d'étranges notes. Henri Mondor, dans sa préface, rappelle les déclarations du poète à leur sujet : il exigeait qu'on les brûlât. Pourtant, comme Pascal, il rêvait d'un « livre » qui résumât tous les livres, d'une synthèse, d'une clef capable d'ouvrir toutes les portes de l'esprit. De cette tentative grandiose, il reste quelques bribes aussi mystérieuses que les textes d'une lointaine mer morte.

Le beau travail de Schérer consiste à suivre l'élaboration de ce « chef-d'œuvre inconnu », de repérer les brèves indications, d'unir des intuitions fulgurantes. Ce n'est pas simple. Plusieurs fois Mallarmé s'explique au sujet de son ambition, plusieurs fois il paraît aussi donner le change. « *Quoi* », écrivait-il à Verlaine, « *c'est difficile à dire : un livre, tout bonnement, en maints tomes, un livre qui soit un livre architectural et prémédité, et non un recueil des inspirations du hasard, fussent-elles mystérieuses* »...

Or, ce livre des livres, ce défi lancé au hasard des rencontres et des inspirations, il serait, comme le but même auquel tendrait toute littérature, l'expression dernière du monde, le point focal d'où l'homme, enfin réconcilié avec lui-même, contemplerait sa propre essence.

En suivant les indications de Schérer, on se demande parfois si Mallarmé, avec cette étrange prescience qui le caractérise souvent, ne pressentait pas un besoin d'aveu et de témoignage que, des années plus tard, le D[r] Freud allait satisfaire ? Le « Livre » où il se fût exprimé tout entier sans mauvaise conscience, n'est-il pas comme l'inconsciente psychanalyse d'un écrivain trop soucieux encore de « bien dire » et de tradition pour s'abandonner à la confession ?



MALLARMÉ VU PAR MANET
En attendant Jean Vilar

Du livre à la scène

Il est surprenant que cette « confession publique » paraisse hanter le poète. C'est elle qui le conduit à rêver d'un théâtre absolu qui résolût toutes les angoisses des écrivains.

Une nostalgie hante Mallarmé — et avec lui certains des poètes symbolistes — celle d'un art qui retrouvât les rêves archaïques de l'espèce humaine et portât si haut la signification de ses figures qu'il remplacerait aussitôt tous les autres arts. Il y a du Wagner là-dessous ! Schérer l'indique au passage, mais on aimerait plus de détail.

Tout ne se passe-t-il pas en effet comme si la littérature de cette fin du XIX[e] siècle (de Villiers de Lisle-Adam à Mallarmé et de Nietzsche à Claudel) rêvait d'un art du spectacle qui remplaçât définitivement la religion ? Comme si le livre devait consoler les hommes de la mort de Dieu : « *Je crois*, dit Mallarmé, *que la littérature, reprise à sa source qui est l'Art et la Science, nous fournira un Théâtre, dont les représentations seront le vrai culte moderne...* »

Faut-il, dans ces conditions, persister à expliquer Mallarmé par la recherche d'un certain état mystique de silence, par un « terrorisme » littéraire qui met en équation l'écriture et la mort ? Sa plus haute exigence était-elle d'ordre littéraire ou dramatique ? Ne rêvait-il pas, comme tous ses contemporains, comme Nietzsche, Wagner et même d'Annunzio, d'un spectacle pur, impossible à réaliser ?

Mallarmé et le T.N.P.

Certes, Mallarmé n'est point seul à demander un art capable de réconcilier l'homme et la cité : c'est une des nostalgies de la littérature française. Balzac et Stendhal ont été des dramaturges ratés. Flaubert fit des prodiges pour se faire jouer. Il existe un théâtre de Baudelaire. On dit que le roman est la forme d'expression du siècle dernier et de la « bourgeoisie », mais les grands romanciers n'ont-ils pas demandé au livre de leur donner ce qu'ils ne pouvaient obtenir du théâtre ?

On voit mieux alors ce que recherche Mallarmé : puisque « *la scène est le foyer évident des plaisirs pris en commun, aussi et tout bien réfléchi, la majestueuse ouverture sur le mystère dont on est au monde pour envisager la grandeur* », le « livre » et le « drame » se confondent, comme ils se confondront chez Claudel. Et c'est à Mallarmé que le jeune dramaturge adressera ses premiers poèmes, au moment où il entreprend *Tête d'Or*.

Et Mallarmé, tel que nous le découvrons à travers les rigoureuses recherches de Jacques Schérer, peut saluer la construction d'un grand théâtre populaire, « *la première salle que possède la foule, au Palais du Trocadéro, prématurée, mais intéressante avec sa scène réduite au plancher de l'estrade..., le public jubilant d'être là* ». Jean Vilar n'avait certes pas imaginé de placer Mallarmé dans son Panthéon...

J. D.

(1) *Le « Livre » de Mallarmé, premières recherches sur des documents inédits*, par Jacques Schérer. Préface de Henri Mondor. Gallimard, éditeur, 382 pages, 850 fr.

● *...et Chine d'aujourd'hui.*

K'iu Yuan

par Kouo Mojo. Trad. et notes de Mlle Liang Pai-Tchin. Ed. Gallimard. 206 pages. 600 francs.

L'ŒUVRE de Kouo Mojo a été publiée en 1942 et jouée à Pékin en 1953. Notre esprit d'Occident comprend cet art avec ses habitudes et parfois même s'y retrouve : Kouo Mojo ne confesse-t-il pas avoir subi l'influence du *Faust* de Gœthe qu'il traduisit en 1919 ? Sous le masque du poète persécuté et pourtant sauvé par le sacrifice accepté d'une jeune fille du peuple, ne reconnaissons-nous pas certains traits du héros européen ? Et que cela nous atteigne n'est point étrange, surtout si nous pensons à la belle définition que Kouo Mojo donne de son art : « *La tragédie est née dans ce laps de temps où la force naissante d'une société nouvelle n'est pas encore assez grande pour combattre un passé tenace qui ne veut pas mourir...* »

« *Le matin, aux derniers jours du printemps, dans le Jardin des Orangers* », le poète K'iu Yuan contemple les fruits et compose un poème ; ses disciples l'entourent. Son esclave, la petite Tch'an Kiuan (seize ans), le sert et l'observe. Nous sommes en Chine, à Ying, en 313 avant notre ère...

Le calme de K'iu Yuan ne dure pas : ses fonctions de sage et de conseiller du tyran l'appellent à la cour auprès de la « Reine du Sud », Tcheng Sieou, belle femme de 35 ans qui tente d'imposer sa loi au roi et à ses ministres. Elle sait bien qu'on ne peut corrompre le poète, aussi décide-t-elle de le perdre : sous couvert d'une chute, elle tombe dans ses bras ; le roi entre à ce moment avec toute la cour : c'est la disgrâce pour K'iu Yuan.

Le mépris public, la dérision, la misère frappent le sage, incapable de se justifier. Tout cela « *est dans la vérité de l'histoire* », comme disaient les dramaturges espagnols ; mais l'écrivain du XX[e] siècle, Kouo Mojo, a voulu donner à cette véridique aventure d'un des plus grands artistes chinois de l'Antiquité un développement humain : est-ce la pente d'un certain christianisme ? ou bien le sym- →

MAC KINLAY KANTOR
Andersonville
PRIX PULITZER 1956
Le roman de la guerre de Sécession
3.000.000 d'exemplaires vendus aux Etats-Unis
EDITIONS FRANCE EMPIRE

Le Parlementaire vertueux

M. Justin Fulbert, député de Chaunil, continue à agiter par ses « mauvaises manières » le milieu parlementaire. Ce jeune député, plein de fougue et de naïveté, refuse obstinément de « jouer le jeu » : il prétend, entre autres extravagances, assister à toutes les séances !... Ce PARLEMENTAIRE VERTUEUX est le héros du nouveau roman de René Masson, tableau savoureux du milieu parlementaire qui, dès sa parution, s'affirme comme le grand succès de la saison.
(Robert Laffont, éd. 1 fort vol. : 690 fr.)

Communiqué.

ROMANS FRANÇAIS

DANS LEUR CANDEUR NAÏVE

par MADELEINE CHAPSAL

« LA MANDARINE » est l'histoire d'une bouche. Une grosse bouche en train de mastiquer avec appétit : la famille Boulard. Composée d'une grand-mère et de ses trois petits-enfants — la génération moyenne ayant disparu dans un accident — la famille Boulard tient un hôtel rue de Rivoli. Vaquant durant la journée à des opérations de surface, ces quatre personnages se réunissent toutes les nuits dans les cuisines de l'hôtel et mangent, joyeux, enfin seuls, jusqu'au matin.

Ce sont là mœurs de sauvages et nous sommes bien en présence d'une tribu. Grand-mère Boulard, légère et coquette, ne se remet pas d'avoir été aimée, il y a longtemps, par les plus aristocratiques de ses clients. Et elle compte secrètement sur l'aînée de ses petites-filles, Séverine, sa favorite, une rousse tumultueuse, vingt-huit ans, pour lui faire vivre, par personne interposée, de nouvelles amours.

Jusqu'ici, mariée à un cousin dont tout le monde néglige l'existence — Georges ne participe pas aux agapes nocturnes, Georges n'est pas vraiment de la famille — Séverine est sage.

Les cadets, Baba, une petite maigrichonne, Laurent, un grand garçon maladif, pour vivre à l'ombre de leur grande sœur, n'en ont pas moins des habitudes princières : ils ne font rien, se lèvent rarement dans la journée, habitant le même lit, au son perpétuel de l'électrophone.

Ce ménage à quatre attend, on le devine, le séducteur. Au second chapitre le voici : Toni, duc et client de l'hôtel Boulard (pour plaire à la grand-mère), doué de tous les appétits (pour plaire à Séverine), oisif et tendre pour réussir à s'insinuer entre Laurent et Baba.

En quelques semaines le mal est fait et la tribu Boulard sur le point d'éclater : chacun veut Toni. Et c'est là où le roman, vivement écrit, prend son envol, la famille Boulard en péril revient à la raison. Puisque tout le monde veut Toni, Toni sera à tout le monde : il épousera Baba, qui continuera à vivre avec son frère, et il sera l'amant de Séverine, qui racontera tout à grand-maman Boulard. Ainsi, ayant absorbé l'étranger, la famille Boulard, calmée, repue, s'apprête béatement à le digérer. Telle est la force de son appétit.

On ne peut qu'admirer l'aisance, la gaieté avec lesquelles Christine de Rivoyre transforme cette rêverie goulue en comédie fine. Les personnages sont nets, les scènes rapides et bien menées. Le ressort qui anime ce théâtre c'est une vorace évidence : pourquoi ne pas partager ce qui serait trop pour une seule — par exemple un homme? Aucun cynisme là-dedans, mais plutôt surabondance d'appétit. Et par instants la sensualité gouailleuse de Christine de Rivoyre rappelle les premiers temps de Colette, le ton des *Claudine*.

Cul-de-jatte, je t'aime

POUR Nadine Chauvin il ne s'agit pas, loin de là, de gaieté ni de partage. Hélène, son héroïne, aime et épouse un cul-de-jatte, Lucas. Un vrai, né sans jambes et moralement torturé par son infirmité. Durant tout le livre Hélène tente de persuader Lucas que son être, même prisonnier d'un corps mutilé, demeure entier. Or Lucas s'y refuse. Il prend les premiers élans d'Hélène pour de la pitié, puis, lorsqu'elle est devenue sa femme, il suspecte à tort sa fidélité. Enfin il se suicide.

Deux vérités courent sur ce canevas. Hélène, d'une part, se dévoue à Lucas et se retire du monde après sa mort. Elle est convaincue de l'aimer. Mais on sent à de petits détails, certains gestes, qu'elle ne tient pas, inconsciemment, à voir vivre ce monstre inachevé, son mari. Et ce deuil où elle se confine, après le suicide, ressemble bien à une auto punition.

La conduite de Lucas, aussi, est discordante. Il repousse à plusieurs reprises l'amour d'Hélène, la blesse dans ses espoirs. Mais c'est une attitude : il l'aime et voudrait vivre, si l'on savait l'y aider. Avant de se suicider il prévient de sa résolution, certainement pour qu'on l'en empêche, mais nul ne le retient.

Il est dommage que cette fine analyse suggère les multiples sens d'une conduite plus qu'elle ne les révèle ; il est dommage aussi que l'incomplétude de Lucas soit, en revanche, trop crûment exposée. La romancière voulait-elle peindre les grands infirmes de l'être ? Pourquoi ne pas décrire ceux qui vivent rognés moralement ou socialement, mais sous une apparence ordinaire? A moins de frais la portée du roman pouvait y gagner.

Tandis qu'un cul-de-jatte c'est beaucoup pour les âmes sensibles ! « Cul-de-jatte. Je t'aime », choqué, le lecteur s'écarte. Second risque : s'il poursuit sa lecture, il s'y fera, l'horreur est ici trop exceptionnelle pour frapper longtemps.

Images drues, propos raides, ouvrir aujourd'hui un roman féminin c'est s'y heurter souvent. Il y a de la naïveté dans cet excès : c'est moins le désir du scandale qui active les plumes que la peur de ne pas se montrer assez sincère.

Aux romancières qui ont, comme Nadine Chauvin, de la vigueur, la sagacité des conseils maternels pourrait encore servir : qui jette d'emblée tous ses voiles n'aura plus rien à montrer.

M. C.

1) *La Mandarine*, par Christine de Rivoyre. Ed. Plon. 288 pages. 690 francs.

2) *Lucas*, par Nadine Chauvin. Ed. Pierre Horay. 220 p. 570 fr.

→

bole d'une humanisation, en somme « occidentale » ? Kouo Mojo veut que la dérision subie par le poète soit apaisée par le sacrifice d'une petite fille.

SOCIOLOGIE

● *Le Kon-Tiki et l'amour.*

L'Amour dans les mers du Sud

par Bengt Danielsson. Traduit de l'anglais par Eveline Mahière et revu par l'auteur. Stock, 240 pages, 750 francs.

CE titre, aussi alléchant que la *vahiné* enguirlandée qui danse sur la jaquette du livre, est celui d'une étude apparemment très sérieuse des mœurs sexuelles et familiales dans les archipels de la Polynésie.

Son auteur, déjà connu pour avoir participé à l'expédition du Kon-Tiki, est un ethnologue suédois, attaché depuis 1952 au Bishop Museum de Honolulu, Hawaï. Il a passé quatre ans dans les îles à observer sur le vif des comportements sur lesquels nous n'avions jusqu'à présent que des études très fragmentaires. Il a réuni une bibliographie considérable qui va des récits des explorateurs, capitaines et marchands qui visitèrent la Polynésie à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe aux plus récentes études des ethnologues.

La légende qui fait de la Polynésie le paradis terrestre des amours libres sous un ciel enchanteur et fascine notre sensualité d'Européens refoulés ne correspond qu'en partie à la réalité. L'intrusion de la civilisation occidentale a apporté dans les îles, comme partout ailleurs, l'idée de péché et les maladies vénériennes. Il faut donc reconstituer, à partir de ce qu'il en reste, les coutumes anciennes. On constate alors qu'une totale liberté sexuelle, loin de livrer l'homme au règne de la bestialité, développe au contraire un climat de joie et de santé.

L'exemple polynésien amène l'auteur à envisager ce que l'Occident pourrait gagner à appliquer certaines recettes de cet art de vivre : attitude positive à l'égard de la sexualité, éducation sexuelle, relations prématrimoniales, conception réaliste de l'amour, liberté extra-conjugale régulière, polygamie, accouchement sans douleur, par opposition à la morale occidentale d'où nous tenons l'amour-honteux, l'amour-romantique, l'infidélité-trahison et le « tu enfanteras dans la douleur ».

(Heliographia)

PERSONNAGE DU THÉÂTRE D'OMBRES CHINOISES

(Hsin Hua)

LES PAPIERS DÉCOUPÉS DU NOUVEL AN

Le libertinage et la mystique

GRAND PRIX
DES 12 MEILLEURS ROMANS
D'AMOUR

décerné par un jury composé d'Académiciens et illustré par COCTEAU Bethold MAHN, DECARIS, GALANIS, Pierre GANDON, VAN DONGEN, PICASSO, Michel CIRY, TREMOIS, VLAMINCK, VERTES.

L'événement de l'année

SOUSCRIVEZ AUX MEILLEURS ROMANS D'AMOUR EN 13 VOLUMES
UN VOLUME PAR MOIS
CHAQUE VOLUME : 3.900 FRANCS
TIRAGE LIMITE ET NUMEROTE PAR
L'IMPRIMERIE NATIONALE
ANDRE SAURET, EDITEUR

La souscription s'entend pour la collection complète - Aucun ouvrage ne peut être vendu séparément - Premier versement : 3.900 francs, qui sera imputable sur le dernier volume à paraître

Somme à verser à la Librairie AU MANOIR, 10-12, rue de Savoie, PARIS - DANton 60-44
C. C. P. 13.661-98

SOINS

Pitié pour vos disques

QUATRE-VINGT-DIX pour cent des jeunes entre dix-huit et trente ans possèdent un électrophone ou rêvent d'en acheter un. C'est l'une des premières conclusions qui se dégagent de l'enquête sur la « Nouvelle Vague ».

Les disques sont de merveilleux compagnons de silence. Moins exigeants que des compagnons quadrupèdes, ils ont cependant besoin de soins attentifs pour conserver longtemps tout leur charme.

Le rangement

En règle générale les disques, surtout les microsillons, doivent être rangés à plat.

La résine vinylique entrant dans la composition des disques modernes est sensible à la chaleur et aux brusques changements de température, c'est pourquoi un microsillon posé sur chant a plus qu'un autre tendance à se voiler.

Le rangement des microsillons dans des casiers horizontaux ou des tiroirs plats est conseillé par tous les fabricants. Si la plupart des disquaires pratiquent le rangement debout, c'est uniquement parce qu'il est plus commode pour la manipulation de la vente.

Le classement

Le classement d'une discothèque est avant tout fonction du nombre de disques qui la composent. Dès qu'il est de quelque importance (50 à 100 disques) un double classement devient utile :

1) Rangement par taille : 30 cm., 25 cm., 17 cm.;

2) A l'intérieur de ce rangement, classement par genre : musique classique, de variété, opéras, folklore, jazz, etc.

● AU-DESSUS DE 100 DISQUES : un classement par compositeur commence à s'imposer. Exemple :

Taille du disque : 30 cm.
Genre : musique classique.
Compositeur : Beethoven.

● AU-DESSUS DE 300 DISQUES : on arrive à un sous-classement dans l'œuvre d'un même compositeur. Exemple :

Taille du disque : 30 cm.
Genre : musique classique.
Compositeur : Beethoven.
Style de l'œuvre : symphonies, sonates, concertos, etc. Pour faciliter les recherches et la mise en place, un bon système consiste à coller sur chaque pochette une petite étiquette numérotée d'une couleur différente suivant le genre de l'enregistrement.

● AU-DESSUS DE 500 DISQUES : les spécialistes préconisent l'établissement d'un fichier dont chaque fiche porte un numéro d'ordre correspondant à celui qui est inscrit sur la pochette. Sur ces fiches (tenues à jour lors de chaque nouvel achat) sont indiqués : la taille du disque, le genre d'œuvre, le nom du compositeur, le style du morceau enregistré, etc. En se référant à son fichier, un mélomane doit pouvoir trouver en quelques secondes le morceau qu'il lui plaît d'écouter.

L'entretien des microsillons

Les disques en général et les microsillons en particulier sont excessivement fragiles. Un saphir un peu usé, un coup d'ongle, un grain de poussière, et la perfection de l'audition est compromise.

Les disques microsillons qui sont magnétisés attirent irrésistiblement la poussière, même invisible à l'œil. A la longue, saphir ou diamant incrustent profondément cette poussière à l'intérieur même des sillons très fins du disque, et ce dernier est définitivement abîmé.

Il faut s'astreindre à :

● Remettre chaque disque dans sa double enveloppe « immédiatement » après l'audition. La pochette de papier cristal est destinée à le protéger de la poussière, celle de carton des chocs. L'une et l'autre sont indispensables.

● Essuyer très délicatement le disque avec un chiffon antistatique *avant* chaque audition.

● Changer le saphir au bout de cent auditions environ. Si la tête est munie d'un diamant, au bout de 500 auditions. Une erreur commune consiste à croire que saphir ou diamant ne s'abîment jamais alors que les disques s'usent. C'est le contraire. Un microsillon bien soigné est pratiquement inusable. Ce sont les saphirs (ou diamants) lorsqu'ils cessent d'être parfaits, qui écartent les sillons filiformes du disque et, les écrasant, en altèrent l'audition.

Il n'y a pas de saphirs (ou diamants peu ou très usés. Ils sont en bon état ou non. Le degré d'usure ne fait rien à l'affaire.

● Se méfier des coups d'ongle, même invisibles.

● Commencer l'audition au début du disque, et pas au milieu sous prétexte que l'on aime cette partie-là de l'œuvre.

● Soulever le bras par-dessous d'un petit coup sec de l'index pour le remettre en place, et ne pas le prendre brusquement si l'appareil ne comporte pas de retour automatique. (Dans ce cas attendre que le plateau se soit bien arrêté.)

● Utiliser toujours un saphir (ou diamant) 33 tours sur un microsillon, et jamais un saphir 78 tours. Les sillons très fins du disque moderne seraient vite écrasés. Le contraire, en revanche, est possible. Un saphir 33 tours utilisé sur un disque 78 tours s'usera plus vite, c'est tout.

Pour ranger les disques

Mme Express, fidèle au rangement horizontal, a trouvé :

● Des casiers à disques conçus comme des casiers à légumes en tube métallique laqué noir. Transportables, ces casiers sont également superposables et juxtaposables. La discothèque grandit au fur et à mesure des acquisitions

⟶

Cette semaine Madame Express a :

● CROULE : sous les lettres de ses lectrices lui demandant une foule de renseignements divers.

● PENSE : que certains renseignements, demandés de plusieurs côtés différents, pouvaient rendre service à un grand nombre de personnes n'ayant pas eu le temps ou le courage de lui écrire.

Voici quelques-unes des réponses aux questions de cette semaine :

— Chauffage : Quel charbon faut-il brûler dans une salamandre pour ne pas enfumer une pièce ? De la noix anthraciteuse extra ou de la noix maigre anthracitée.

— Beauté : Où peut-on se faire faire un maquillage d'études avec rectification de la ligne des sourcils ? Chez Elizabeth Arden, le maquillage d'études coûte 2.500 francs. Il est nécessaire de prendre rendez-vous (OPE 42-42) à l'avance avec M. Eric.

— Vêtements : Où peut-on trouver une blouse blanche résistant aux produits chimiques pour travailler dans un laboratoire ? Il existe des blouses en rhovyl qui possèdent ces qualités. Elles sont malheureusement assez chères (6.900 francs), mais très solides (Philejo, 1, rue Monsieur-le-Prince).

— Enseignement : Où peut-on prendre des cours d'anglais le soir gratuitement ? L'Association française philotechnique organise des cours de ce genre. Se renseigner 47, rue Saint-André-des-Arts, DAN 48-28.

— Ignorance : Quelle est l'adresse des Galeries Lafayette ? Après avoir souri en recevant cette lettre, Madame Express s'est aperçue qu'elle était bien incapable de répondre sans regarder dans le bottin. Pour ceux qui l'ignorent, ce magasin est situé : 40, boulevard Haussmann.

● APPRIS : qu'un nouveau phare dit « Code européen unifié » équipera bientôt les voitures françaises. Ce nouveau dispositif asymétrique en passe d'être adopté par tous les pays d'Europe permet de mieux éclairer le côté droit de la chaussée sans pour cela éblouir les automobilistes venant en sens inverse.

Il n'en reste pas moins vrai qu'Européen ou non, la première précaution, lorsque l'on veut rouler de nuit, consiste à bien faire régler ses phares.

● DECOUVERT : le « Self Service » disques. Dans le magasin ayant appliqué cette méthode américaine de vente, le client se promène, prend un disque, le remet en place. Tel le bouquiniste sur les quais, personne ne le dérange. Son choix fait parmi les 50.000 enregistrements composant le stock, et ingénieusement classés pour lui éviter toute difficulté, il paye et s'en va. Le commerçant, qui, grâce à ce système, réduit ses dépenses de personnel, consent aux clients une remise de 20 p. 100. (Fidélio, 20, av. Franklin-Roosevelt.)

● JOUE : avec des automobiles miniatures, reproductions exactes de modèles français ou étrangers ayant existé depuis 1893. Deux mille voitures, y compris les reproductions les dernières-nées du Salon 1957, seront exposées chez Simca Vedette du 1er décembre au 15 janvier prochains à l'occasion du « 1er Rallye international des petites voitures ».

Enfants et collectionneurs attendent avec impatience l'ouverture de ce nouveau Salon de l'Automobile.

WD

La Ligne Océane
marque en Beauté un progrès inouï consacré par des milliers de réussites :

La Ligne Océane
rétablit en profondeur, l'équilibre nécessaire entre les constituants de la peau.

La Ligne Océane
réhydrate autant par ses effets internes que par son apport.

La Ligne Océane
se dose en fonction des états aqueux et graisseux de la peau.

La Ligne Océane
s'adapte utilement à chaque cas.

LANCÔME

Prenez conseil de ses Esthéticiennes : Grands Magasins, Parfumeries de premier ordre, dans ses Salons de Londres, de Rome et à Paris,

29, Faubourg Saint-Honoré

Une Française sur quatre s'est imaginée dans cette robe...

DEUX MILLIONS CINQ CENT MILLE Françaises (total des lectrices de « Elle », « Marie-Claire », « Le Jardin des Modes » et « Vogue ») auront vu cette robe en un mois.

Toutes n'en auront pas eu envie (malheureusement pour le fabricant). Toutes ne l'auront pas achetée, mais il est extrêmement rare qu'un modèle qui ne soit pas issu de la haute couture bénéficie ainsi, en même temps, d'une telle diffusion.

Pourquoi cette robe ? Elle est charmante, mais elle n'apporte rien d'essentiel ou de très original. Pourtant, c'est ce que les journalistes appellent une « bonne robe ». Celle où toute femme peut se glisser moralement en la regardant. Celle que chaque rédaction peut modeler facilement en la photographiant pour lui conférer le « style maison ».

Chaque journal a son style, il se compose par moitié :

— de la façon dont sa lectrice moyenne se voit dans la vie,

— de la façon dont sa lectrice moyenne aimerait être si elle en avait le temps, l'argent, le courage et surtout le désir d'être autre chose que ce qu'elle est.

Si la recette est bien proportionnée, il s'établit entre la lectrice et son journal une complicité qui est la plus sûre garantie de succès.

Autre constatation : quand une femme a du goût, ce n'est pas par la robe qu'elle porte qu'elle se distingue des autres, mais par une série de détails personnels. C'est le meilleur argument que l'on peut opposer à ceux qui prétendent que la confection « grande diffusion » ne peut réussir en France parce que les femmes y sont férocement jalouses de leur individualité.

LE STYLE VOGUE
« La robe : 14.800 *francs. Bijoux de Van Cleef et Arpels. Gants et laisse de Hermès »*

——→

nouvelles. Bons éléments de rangement à placer à l'intérieur d'un placard ou d'un meuble existant. Prix : pour 50 disques environ : 3.500 fr. (Concertos, 126, rue de Courcelles).

● Des éléments de rangement muraux en métal laqué qui ne prennent aucune place au sol. Prix : 5.900 fr. (Pan, 11, rue Jacob.)

● Une élégante table basse en métal peint, dessus de glace claire, et sabots de cuivre, dont la partie inférieure est composée de trois casiers à claire-voie pouvant contenir en tout 75 disques environ. Prix : 6.900 fr. (Farniente, 48, rue de Berry).

● Des classeurs de bois gainé de Cordoual à tiroirs horizontaux escamotables munis de répertoires à décalage. Superposables et juxtaposables, ils finissent par former un meuble complet. Prix d'un élément pouvant contenir 30 disques répertoriés : 7.400 fr. (La Boîte à Musique, 135, bd Raspail.)

● Un classeur transportable comme une valise, en Cordoual noir gainé intérieurement de rouge. Equipé d'une poignée et d'une serrure fermant à clef, et divisé en tiroirs horizontaux escamotables. Prix : 7.500 fr. (Raoul Vidal, place Saint-Germain-des-Prés).

● Un meuble classeur à roulettes en acajou et cuivre d'inspiration anglaise, pouvant être placé dans un intérieur de style, équipé de multiples tablettes escamotables permettant le rangement et le classement d'une discothèque importante. Prix : 45.000 fr. (Heinkelé, 19, avenue Victor-Hugo.)

MODE

Le « Junior » n'a pas d'âge

« JUNIOR », ce mot n'est pas encore passé dans le vocabulaire courant qu'utilisent les femmes pour parler chiffons. Pourtant, dans les milieux professionnels, confectionneurs ou détaillants, il prend de plus en plus d'importance et les maisons spécialisées dans le « junior » se multiplient. On a même dit, cette année, à propos de Guy Laroche, le jeune couturier, qu'il faisait de la haute couture « junior ».

Importé d'Amérique, ce style est loin d'être réservé aux jeunes filles (les fabricants spécialisés reconnaissent que 85 p. 100 de leur clientèle environ se compose de femmes mariées). Un problème se pose d'ailleurs aux fabricants à ce sujet: les jeunes filles ont généralement la taille plus haute que les jeunes femmes (quand celles-ci ont eu des enfants) et les patronages sont difficiles à faire sur des robes destinées aux jeunes filles, vendues souvent dans des magasins spécialisés pour elles, mais achetées en définitive par une majorité de jeunes mères.

Quatre exemples

Le succès grandissant de ce style est facile à comprendre : d'après la plus récente étude de marchés, c'est entre dix-huit et vingt-quatre ans que les femmes dépensent le plus d'argent pour s'habiller, et achètent le plus grand nombre de vêtements, généralement d'ailleurs en prêt à porter.

Les quatre photos que nous reproduisons ici représentent quatre aspects d'une même robe, de la maison « Dix-Sept » (nouveau fabricant de vêtements « Junior »).

La comparaison entre ces quatre reproductions démontre à quel point ce style peut être varié suivant la façon dont on le présente, dont on le porte. La jeune femme chapeautée imaginée par *Elle* n'a certainement pas le même genre de vie que celle, raisonnable, présentée par *Marie-Claire*. Pourtant il est possible de concevoir les raisons communes qui auraient pu les inciter à choisir cette robe : ce sont les grandes lignes qui définissent le style « Junior ».

Il est porté par des femmes :

1) Qui ont la taille menue (et qui veulent le montrer);

2) Qui sont très jeunes (ou qui veulent en avoir l'air) et qui portent donc mieux le « négligé » que l'apprêté;

3) Qui ne mettent jamais de chapeau;

4) Qui ne possèdent ni fourrure ni bijou;

5) Qui portent bien volontiers des talons plats, et en tout cas pas très hauts;

6) Qui n'aiment pas le noir parce qu'elles lui reprochent de « vieillir », et qui préfèrent les couleurs franches aux demi-teintes savantes qui exigent forcément la multiplication des accessoires;

7) Qui savent qu'une jupe collante fait toujours un peu « dame »;

8) Qui veulent plaire à un homme dont l'idéal se rapproche nettement plus d'Audrey Hepburn que d'Ava Gardner;

9) Qui ne sont pas obligées de plaire à des dames plus âgées et importantes pour leur carrière ou celle de leur mari...

... Et qui n'ont le soir aucun, mais vraiment aucun intérêt à montrer leur décolleté.

Tous ces impératifs sont assez faciles à respecter pour les créateurs en ce qui concerne la robe ou le manteau de jour ou de sport.

Après sept heures ?

Pour le soir, le problème est beaucoup plus délicat et actuellement il n'est pas encore résolu. En faisant le tour des fabricants, on s'aperçoit qu'entre la robe d'organdi blanc ou de taffetas rose à grande jupe, et le petit fourreau noir, il y a encore une place à prendre : un style de robe que pourrait porter une fille de vingt ans après sept heures du soir. Le problème est d'autant plus difficile que les prix sont

Comment réaliser le maquillage

Aquarelle

d'Helena Rubinstein

Pleins pouvoirs aux yeux et aux lèvres !
Pour réaliser ce contraste très sobre :
Fond de teint Silk Tone (1) et la Poudre Spéciale "Aquarelle" enveloppant vos traits d'une tonalité dorée, mate et fine.
●
Creamy Stay Long "Aquarelle", un rouge franc qui dessine une bouche-fruit pleine, bien ourlée très brillante contrastant avec la matité du teint et le modelé immatériel du visage.
Waterproof Mascara et Eye Shadow Stick soulignant les cils et les paupières donnent à votre regard une intensité qui est comme l'âme secrète de ce maquillage enchanté.

(1) Pour les peaux sèches, Silk Tone Spécial

Helena Rubinstein
52, Fbg St-Honoré ANJ. 88-46

Aux Salons Helena Rubinstein
la Leçon de Beauté (1500 frs)
le Duo Coiffure Maquillage (3750 frs)
Cette formule très pratique combine l'Heure de Beauté (nettoyage, massage, maquillage "Aquarelle" et la coiffure, rinçage ou coupe).

Quilichini
CHAUSSURES
HOMMES ET FEMMES
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

SANTÉ = GYMNASTIQUE
Elégance de la silhouette ? Gymnastique !
Préparation au ski ? Gymnastique !
Chez DORIS HALPHEN, 16, r. St-Simon, on s'entraîne gaiement et sans fatigue
Renseignements : LIT. 70-58

Bijoux au coffre ?
Une meilleure offre
CHEZ E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-58 - RICHELIEU : 81-80

VELOURDIN POILUX
tissus idéals
POUR VÊTEMENTS ET AMEUBLEMENT
Gros: TISSUS NOUVO
29, RUE DU SENTIER, PARIS
ESCALIER B GUT. 10-75
* VENTE AU DÉTAIL : GRANDS MAGASINS ET TOUTES BONNES MAISONS

Vous trouverez les créations

CÉLINE BERTIN
20, Avenue Victor-Hugo

PAMPLEMOUSSE
183, Bd Saint-Germain

SAMARITAINE DE LUXE
27, Bd des Capucines

BLANCHE LEDUC
104, Av. Victor-Hugo

MARIE MARTINE JUNIOR
78, Rue des St-Pères

HALPHEN
52, Rue de Passy

RENÉE
193, Bd Saint-Germain

FRANKLIN
10 Av Franklin-Roosevelt

CONTACT

20% DE REMISE
SUR LES PRIX OFFICIELS DE TOUTES LES GRANDES MARQUES
PEINTURES
(VERNIS PARQUET - LINOS - etc...)
BODY 2, RUE CLER - PARIS-7e
MÉTRO : LATOUR-MAUBOURG - INV. 22-71

LE STYLE JARDIN DES MODES
« Nous avons eu tellement de frais avec l'installation... »

LE STYLE ELLE
« Et pour sortir le soir, je la mets devant derrière »

LE STYLE MARIE-CLAIRE
« Discrète, il vous aimera. ILS n'épousent pas les allumeuses »

TRIO

Miss ARDEN a voulu que **toutes** les femmes puissent connaître et apprécier ses 3 merveilleuses préparations, bases de toute beauté.

C'est pourquoi elle a réuni, **pour la première fois**, en TRIO, dans une charmante présentation :

La Crème à nettoyer ;

Le Tonique ;

La Crème Velva pour les peaux grasses ou

La Crème Orange pour les peaux sèches.

Un flacon miniature de Velva Film Hydratant s'y ajoute, permettant l'essai de cette magnifique Lotion-Crème.

Mais Miss ARDEN a voulu plus encore, pour que **toutes les femmes** puissent juger par elles-mêmes des résultats magnifiques obtenus par ses 3 produits essentiels, elle les leur offre du 1er octobre au 15 novembre 1957 au prix exceptionnel de 1.150 francs alors que le prix normal des 3 produits est de 1.560 francs.

Pour avoir un épiderme pur, vivant, sans défaut, il faut le **NETTOYER**, le **TONIFIER**, le **NOURRIR**.

Ces 3 produits et quelques minutes par jour suffisent.

En prenant dès maintenant cette agréable habitude vous prenez une assurance à vie sur la Beauté.

Elizabeth Arden

...et chez les dépositaires agréés.

limités. Au-delà de 20 ou 25.000 fr., ce ne serait de nouveau pas aux jeunes filles que s'adresseraient les fabricants.

Ils font souvent une erreur, c'est de vendre les robes « habillées » plus chères que les autres, alors que :

● Elles doivent s'amortir en faisant beaucoup moins d'usage.

● La qualité du tissu a moins d'importance si la couleur est belle, puisqu'il s'agit d'une robe que l'on met peu et en ayant toujours le temps de la repasser.

Ils ont un problème à résoudre : c'est le décolleté. Les jeunes filles (quand elles ne gémissent parce qu'elles n'ont pas encore « déboulé »), sont généralement menues. Montrer leur dos, leurs épaules... et leurs salières ne les avantage guère. Leur peau non plus parfois.

Il faudrait avoir le courage et l'imagination de ne même pas chercher à « habiller » par le décolleté, mais par le détail. Jacques Fath a embelli des séries de jeunes filles (et ridiculisé des séries de vieilles dames) en lançant sur Bettina ses fameux cols blancs glacés sur des chemisiers de taffetas rayé, ou de velours sombre.

Un chemisier à petites manches, de tulle ou d'organza, sur une jupe large pareille, c'est beaucoup plus seyant, et même « sexy », qu'un bustier plus ou moins bien ajusté... et bien rempli.

BEAUTÉ

Le naturel ne revient pas

Il y a en matière de beauté une règle absolue : on ne revient jamais en arrière. Ce qui est vrai pour les rides l'est aussi pour les habitudes de maquillage.

Une femme très jeune peut fort bien se passer de rouge à lèvres si elle a le teint éclatant et les dents très blanches, mais du jour où elle aura pris l'habitude d'en employer régulièrement, elle ne pourra plus y renoncer. Il est toujours possible de conserver l'arc naturel des sourcils (naturellement déterminé par la construction du visage, il le dépare rarement) mais après une première épilation, il devient indispensable de poursuivre leur entretien. Puis on utilise un crayon pour rectifier un coup de pince maladroit, puis le crayon ne rectifie plus seulement une erreur mais dessine le sourcil tout entier. On ne revient pas non plus dans ce cas à « l'état de nature », c'est trop long d'attendre ce retour.

Ainsi, si l'on n'y prend garde, il arrive que, de fil en aiguille, certains visages très jeunes soient construits par leur propriétaire avec une minutie qui, loin de les améliorer, les fige dans une personnalité qui n'est pas la leur. Il faut ensuite beaucoup de raison et beaucoup d'années pour retrouver un style plus naturel.

Il ne s'agit pas d'être contre tout maquillage, bien au contraire. Il permet de dissimuler ou de rectifier bien des défauts. Mais, surtout pour les jeunes, ce devrait être sa seule justification.

Un visage jeune devrait :

● Etre toujours d'une netteté absolue. Sans pour autant utiliser du savon, sinon pour se laver le cou *tous les jours*.

● Conserver autant que possible sa carnation naturelle. Il est parfois difficile de laisser la peau nue. Utiliser une crème incolore et une poudre discrète. Ne jamais employer un fond de teint en contradiction avec la teinte de la peau (cela se voit toujours aux frontières du maquillage).

● Brosser soigneusement les sourcils et les cils avec une crème grasse, légèrement teintée pour les cils. On peut bien entendu employer du mascara, mais, attention, pour être bien mis il demande au moins dix minutes le matin, et autant pour l'enlever le soir. Beaucoup de jeunes filles n'ont pas le courage de consacrer tout ce temps à leur maquillage.

● Eviter les rouges à lèvres violents ; si c'est possible, tout rouge à lèvres. Dans ce cas, prendre la précaution, en hiver, de se graisser très régulièrement les lèvres.

● Savoir que l'acné est une affection qui relève du domaine de la médecine. Il n'est pas vrai que « cela s'arrangera en se mariant ». Au contraire, la peau infectée s'abîme de plus en plus. Plus l'on attend pour soigner son acné, plus il est difficile de la faire disparaître.

Cette recommandation est surtout valable pour les mères qui ont le devoir de se préoccuper de ce problème chez leur fille dès seize ou dix-sept ans.

● Penser que c'est à trente ans que se manifesteront les conséquences d'un manque de soins. Dès dix-huit ans, il est nécessaire de graisser ou d'hydrater une peau desséchée, de se méfier des excès de soleil, si possible d'avoir recours une fois par an à un institut de beauté pour un nettoyage de peau et un diagnostic qui guidera dans le choix des produits (peau sèche, peau grasse, ou déshydratée, ou séborrhée, etc.).

● Savoir que des cheveux propres et brillants sont beaucoup plus importants que des mises en plis savantes. Les brosser régulièrement matin et soir, et les laver au moins une fois par semaine.

L'obsession

Les jeunes filles ne devraient pas oublier que :

● Les ongles naturels sont plus charmants que les ongles laqués. Mais ils

⟶

Louis Horwat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE - PARIS - PRO. 63-25

LES PLUS BELLES CREATIONS DE PARIS

Voici un des 40 modèles de la collection

« LOUVETEAU »

confortable manteau en rasé pure laine **36.000 fr.**

Tous nos modèles sont exécutables à façon depuis **12.000 fr.**

VISONS A FOISON !

JULES SACK

FOURREUR

22, RUE ROYALE

OPE. 29-77

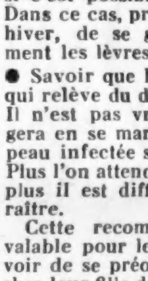
Guttmann

FOURRURES

PRÉSENTATION DE LA COLLECTION
CHAQUE JOUR A 15 h.

27, RUE MARBEUF - BAL 20-75

La Collection la plus riche de Paris



MERCEY

Spécialiste
PEAU et CUIR

habille l'homme et la femme

en "prêt à porter" ou "sur mesures"

50, Av. Victor-Hugo

Oui Madame... c'est pratique

LUXUEUX DÉCORATIF

CRÉE PAR Everwear Candlewick

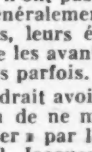
LE FAMEUX

COUVRE LIT CANDLEWICK

LAVABLE

LE LIT NATIONAL
2, Place du Trocadéro - PARIS

PARIS CONFORT
5, Rue Lafayette - PARIS



gaines et soutiens-gorge

ROSY

a le secret des formes !

Victor Ségard

FOURRURES

17, rue de la Pompe, Paris (16e)

Métro MUETTE TRO. 21-06

→ doivent être très courts, et très propres.

● Le naturel n'a jamais exigé de conserver des jambes velues.

● Les gaines trop serrées sont la cause de bien des cellulites, et de bien des bourrelets de taille.

● La mode n'a jamais obligé personne à découvrir ce que l'on n'a pas envie de montrer.

● Et surtout : les défauts physiques qui les tourmentent se voient dans leurs regards préoccupés, dans leur attitude, plutôt que là où ils se trouvent vraiment.

Les autres voient de vous, *essentiellement*, ce sur quoi vous portez leur attention. A vous de l'attirer sur ce que vous avez de bien. En vous laissant obséder par vos défauts, vous créez automatiquement chez l'interlocuteur la même obsession.

Cela est au moins aussi vrai d'ailleurs pour les hommes.

Si vous n'y croyez pas, réfléchissez. Cette femme si séduisante que l'on vous a présentée, comment sont ses jambes? Ses mains ? Est-elle petite ? Grande ? Au fait, quel âge a-t-elle ?

Peut-être ne vous souvenez-vous même pas de la couleur de ses yeux !

LOISIRS

Jeudi bien rempli (suite)

VOICI la liste des organismes qui permettent de combler de façon à la fois instructive et distrayante les loisirs des écoliers. Madame Express a publié la semaine dernière (« L'Express » n° 329) les adresses des ateliers d'art et de peinture.

Musique et Académies

● Au Royaume de la musique, 163, rue de Rennes, 6e.

Enseignement du solfège selon la méthode figurative de Mme Raynaud-Zurfluh. A partir de cinq ou six ans, cours d'initiation, une heure par semaine le jeudi à 14 heures : 1.800 francs par mois.

Solfège et piano combinés, deux heures par semaine : 2.800 francs par mois.

A partir de cette année, création d'un groupe « d'activités musicales » où les enfants prépareront des saynètes à représenter en fin d'année.

Téléphoner à Mlle François : Lit. 11-15, sauf les mercredis et jeudis.

● Minutes heureuses, 23, rue Saint-Pierre, à Neuilly (Seine), Mai. 34-08.

Enseignement de la musique par la méthode active Martenot. L'école possède dix-sept succursales en province et propose :

— Le jardin d'enfants musical pour les quatre à six ans : deux fois par semaine, 2.000 fr. par mois.

— Le solfège vivant : à partir de sept ans, un cours par semaine, 2.000 fr. par mois.

— Cours de danse expressive : à partir de 6 ans, une fois par semaine, 2.000 francs par mois.

● Institut Jacques Dalcroze, 52, rue de Vaugirard, Dan. 96-87.

Danse rythmique et solfège selon la célèbre méthode Dalcroze. A partir de quatre ans, une fois par semaine.

Inscription : 300 fr. pour les nouveaux, 200 fr. pour les anciens.

Par mois : 1.200 fr. ou par trimestre : 3.000 fr.

● Danse et patinage, au Palais de Glace.

Une heure par semaine, les mercredis, jeudis et samedis. Se renseigner auprès de Mme Vala Bovie, Studio Pleyel, Car. 06-30.

● Les Musigrains, 11, rue Saint-Louis-en-l'Ile 4e. Odé. 10-34.

Concerts commentés pour huit à quinze ans. Une fois par mois, le jeudi à 17 h 30. Les grandes personnes peuvent accompagner les enfants. Premier concert le 31 octobre.

Enfants : de 900 à 1.500 fr. les six concerts.

Adultes : de 1.100 à 1.800 fr. les six concerts.

● Jardin d'enfants musical, Maison Ram, 135, rue de Rennes.

Deux fois par semaine, les enfants apprennent par groupes de quatre la musique et le piano avec des jeux rythmiques.

Se renseigner auprès de Mlle Jeanine Barbulée, 7, rue Lentonnet, 9e. Tru. 80-37.

● Les J.M.F. (Jeunesses Musicales de France), 45, rue La Boétie, Bal. 43-62.

A partir de douze ans, un concert et une séance de cinéma musical tous les mois.

Inscription : 750 fr. à Paris, 700 fr. en province. Il existe un groupe J.M.F. dans presque toutes les grandes villes.

(*A suivre.*)

(Dambier)

PAS CHER

LA robe que Madame Express a dénichée cette semaine est parfaitement « Junior ». En shetland rouge cerise, bleu lumineux ou grège, elle est facile à porter parce que classique. La demi-ceinture martingale permet à celles qui en sont fières de montrer leur taille sans l'étrangler. Bien coupée dans un tissu de belle qualité elle n'est « pas chère » à 14.900 francs (Modèle Clara Noël en vente à Paris chez Aurore, 195, Faubourg Saint-Honoré).

RECETTE

Pour les jeunes qui veulent recevoir quatre ou cinq amis à dîner voici une solution très économique tant au point de vue argent qu'au point de vue vaisselle.

La fondue

(*pour quatre personnes*)

— 700 grammes de gruyère (attention, tout le secret de la fondue consiste à la faire avec deux qualités de fromages en parties égales : Beaufort et Comté. On les trouve chez tous les bons marchands de fromages).

— 2 verres de vin blanc (attention : le vin que l'on met dans la fondue doit être le même que celui que l'on boira ensuite. Choisir un vin blanc très sec).

— 1 noix de muscade.

— 1 gousse d'ail.

— 1 petite bouteille échantillon de bon kirsch (attention, surtout ne pas utiliser du kirsch fantaisie).

— Poivre (attention, pas de sel).

● Une heure avant, couper le gruyère en fines lamelles dans un poêlon en terre que l'on aura préalablement frotté à l'ail (sans y laisser les petits morceaux). Ajouter une bonne pincée de poivre, une demi-noix de muscade râpée, le vin blanc. Bien mélanger le tout avec une cuillère en bois, recommencer tous les quarts d'heure pour que le fromage s'imprègne.

● Faire cuire au dernier moment sur feu doux pendant un quart d'heure environ : le mélange doit avoir la consistance d'une crème un peu épaisse. Au moment de servir, verser le kirsch tout en remuant. Servir sur un réchaud à alcool, la fondue doit continuellement fumer pendant tout le temps, sans bouillir.

● Se mange avec des petits morceaux de pain de la grosseur d'une noix que l'on pique avec une fourchette et que chacun trempe dans la casserole commune.

● La fondue demande seulement à être accompagnée d'une salade et d'un dessert.

Ça, c'est d'ta faute, maman !..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, depuis son sevrage, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, l'eau minérale de la Source BADOIT.

BADOIT lui aurait forgé une véritable cuirasse contre la carie dentaire, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, des dents solides et saines.

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

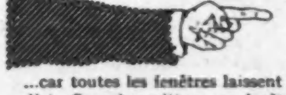
BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

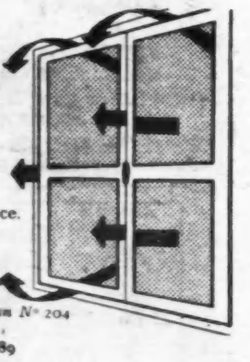
GRATUIT
Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM

ADRESSE

ELVINGER 2424





Le froid pénètre chez vous par là...

...car toutes les fenêtres laissent passer les courants d'air. Superhermétisez vos fenêtres et portes vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et un confort insoupçonné. Pendant 20 ans, vous êtes couvert par le "Chèque-garantie Superhermit" - maison fondée en 1933 et bénéficiant du contrôle de Qualité-France.

Superhermit
JOINTS METALLIQUES BREVETES

Demandez notre documentation N° 204

79, 81, Fg. Poissonnière, Paris-9e - PRO. 80-89

Où que vous habitiez, Superhermit peut aller chez vous.

(Suite de la page 2)

Laissons-le à sa gloire

Résistant de 40, officier dans les bataillons de la France Libre, j'ai pour le général de Gaulle, pour son héroïsme, son patriotisme et sa clairvoyance, une admiration profonde faite d'affection et de reconnaissance.

C'est pourquoi je suis d'avis de le laisser à sa gloire impérissable, car au point de vue politique, il n'a pas été un homme d'Etat. Je ne veux pas savoir si au point de vue extérieur son caractère et surtout son attitude blessante à l'égard de Churchill et de Roosevelt n'a pas été à l'origine de la non-participation de la France aux conférences de Yalta et de Potsdam, où l'on décida du sort de l'Europe, et même de notre sort, sans nous.

Ce qui est certain, c'est qu'il a voulu signer seul un traité avec Staline, en refusant préalablement un traité anglo-franco-soviétique et qu'il a voulu le faire seul, parce que, paraît-il, Staline lui aurait promis de soutenir ses revendications sur la rive gauche du Rhin. Or nous sommes demeurés seuls en face de la Russie. Et que sont devenues les promesses sur la rive gauche du Rhin, également sur la Sarre ? Il n'en reste rien.

Vous savez que c'est également en 45 et aussi en raison de son caractère que nous avons perdu le mandat sur la Syrie et le Liban. Vous n'ignorez pas que d'Argenlieu et lui-même sont à l'origine de notre malheureuse histoire d'Indochine et peut-être trouverait-on dans ses discours d'Algérie et de Tunisie, l'origine de nos difficultés africaines (...).

L. H.,
Paris.

M. Soustelle

Il est faux :

1° Que j'aie qualifié de « défaitiste » l'attitude du général de Gaulle à propos de l'affaire algérienne.

2° Que j'aie « fait dire », dans de récentes rencontres d'anciens gaullistes, que je me désolidarisais du général.

3° Que le général de Gaulle ait refusé de me recevoir.

Jacques SOUSTELLE,
Député du Rhône, ancien ministre.

Ils vous pendront

Je vous reproche (avec de très nombreux autres lecteurs) :

1° Vous flirtez trop avec le communisme. S'ils arrivent au pouvoir les communistes vous pendront tous, même avant les gens plus à droite.

2° Vous défendez les gens de couleur opprimés. Brávo ! il fallait le faire. Mais au point où nous en sommes, ce sont les blancs qu'il faut commencer à défendre : juifs d'U.R.S.S., de Tunisie, du Maroc, les Français de Tunisie, etc. (je suis aryen 100 %). Réhabilitez aussi une certaine collaboration. Grâce au maréchal Pétain et à la zone Sud de nombreux Israélites et résistants sont vivants.

Guillaume THÉNÈS,
Paris.

Régime : pain, eau et coups

Je me permets de vous importuner à propos de nouvelles assez inquiétantes qui nous parviennent (en fraude) du camp d'hébergement de Bossuet.

Il y a là-bas un millier de détenus ramassés dans tous les autres camps. Ils sont considérés comme « meneurs ». Je puis vous affirmer qu'il y a parmi eux des hommes paisibles à qui il serait difficile de reprocher quoi que ce soit.

Les gardiens sont des gendarmes auxiliaires dont les trois quarts sont d'origine espagnole. Les Européens de l'Oranie sont presque tous d'origine espagnole.

La bonne entente ne règne pas entre les détenus et leurs gardiens. Il est vrai que les coups de bâton et de crosse pleuvent trop souvent (...).

Pour des motifs futiles, les détenus sont condamnés à la cellule. Là, régime pain et eau et trois rations de coups par jour (exemple: une couverture mal tirée : un mois de cellule) (...).

Il y a au camp des vieux de plus de 60 ans et des malades tuberculeux ou autres.

On a essayé d'extorquer aux détenus des déclarations écrites (des ralliements !). La plupart ont refusé. Ils ont été roués de coups. L'état de l'un d'eux nécessite une hospitalisation.

M. K.,
Alger.

Le vrai meneur

Vous écrivez dans « L'Express » du 27 septembre sous le titre « Nantes, capitale ouvrière » que cette ville doit « ce titre » à la présence d'un véritable meneur en la personne de M. Hébert, de F.O.

Le meneur, le vrai, celui qui dépasse de cent coudées M. Hébert, lequel fait « bien pâle » aux yeux des syndicalistes de la C.G.T. et de la C.F.T.C. dans les meetings et les commission paritaires, c'est Gilbert Declerq de la C.F.T.C. C'est lui qui a le prestige auprès des ouvriers, et c'est lui que redoutent et la C.G.T. et les patrons.

Voici ce que l'action de G. Declerq a permis aux dernières élections de délégués du personnel dans la métallurgie nantaise, à savoir Bretagne, Loire, Dubigeon, C.N.R.N., Brissonneau, Batignolles, Sud-Aviation, J. Paris, J.-J. Carnaud :

Nombre total des voix :
C.F.T.C. : 4.818 ; F.O. : 1.299 ; C.G.T. : 5.196 ; C.G.C. : 354 ; S.I. : 102.

Nombre de délégués élus :
C.F.T.C. : 87 ; F.O. : 18 ; C.G.T. : 90 ; C.G.C. : 9 ; S.I. : 0.

Pourcentage :
C.F.T.C. : 41 % ; F.O. : 11 % ; C.G.T. : 44 % ; C.G.C. : 3 % ; S.I. : 1 %.

A noter que Gilbert Declerq n'est pas un anarcho-syndicaliste, mais un authentique militant chrétien formé par la J.O.C.

Il domine, sur ce point, et les patrons et les autres centrales syndicales.

H. JEAN,
Nantes.

Et encore dans notre courrier...

● Pierre Nordemann nous signale que M. Esclangon était « directeur de l'Ecole nationale supérieure d'électro-technique et d'hydraulique de Grenoble et non pas d'un Institut de Sciences politiques ».

● Le centre Richelieu nous demande de bien vouloir insérer dans notre journal « quelques lignes en faveur des étudiants » :

« Tant d'étudiants ne savent pas où loger. Si vous avez une chambre libre, adressez-vous au Service d'Entraide du Centre Richelieu, Etudiants Catholiques de Sorbonne, 8, place de la Sorbonne, ODE. 36-90. »

Tirage des I P R
Raymond Séguin
10, r du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne (plus taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE COMPAGNIE RECHERCHE
INGENIEURS Télécomm. E. S. E.
(radio normale) ou licence de Sciences, débutants ou expérimentés, pour études et développement hyperfréquences
INGENIEUR Arts et Métiers
pour service méthodes
INGENIEURS Grandes Ecoles
expérience indispensable dans technique du vide
INGENIEUR Grande Ecole
pour gestion, ayant sens du commandement. Expérience tubes électroniques souhaitable. Adresser C. V. à O.P.P. n° 1490, 12, rue de l'Isly (8e) qui transmettra

Importante Société Industrielle parisienne rech. :
ANCIEN ELEVE H.E.C.
pour service technico-administratif. Envoyer C. V. à n° 1.120 PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine (19e) qui transmettra

Import. Sté Industr. radio-électrique recherche :
INGENIEUR ACHETEUR
pour service approvisionn. Env. C. V. à n° 1.121 PUBLYNOR, 2, sq. d'Aquitaine (19e) qui transm.

Import. Sté Industr. radio-électrique recherche :
INGENIEURS
TECHNICO-COMMERCIAUX
(Anc. Elèves Gdes Ecoles). Env. C. V. à n° 1.122 PUBLYNOR, 2, sq. d'Aquitaine (19e) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOI

JEUNE FILLE 26 ans, comptable 2e échelon, conn. sténo-dactylo, études second., capable initiat., cherche place stable. Ecrire EXPRESS n° 840 37, Champs-Elysées (8e) qui transmettra

CAPITAUX

AFFAIRE DE 1ER ORDRE
sans changer de situation. Revenus mensuels imp. Sérieuses réf. Ecr. Express 37, Ch.-Elysées n° 928. (Spécifier capital disponible). Discrétion assurée.

DIVERS

GRAND HOTEL-CANNES, ouvert du 1er décembre au 20 avril - Pension complète : 1.250 francs S'adresser C.L.T.C., 3, rue Récamier, PARIS (7e) Tél. LITtré 88-71

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

PROPRIÉTÉS

COLONIAUX
ACHETENT PARTOUT PROPRIETES, COMMERCES
EX. GUIDE, 3, P. Mairie - BEZIERS

LAGRANGE rue Pasquier PARIS
recherche propriétés tous genres pour Coloniaux

COURS

Elèves-Ingénieurs de l'Ecole Centrale des Arts-et-Manufactures désireraient donner
COURS PARTICULIERS
de Math., Physique, Chimie pour toutes classes. S'adresser à R. DECLERCK, Bureau des Elèves, 1, rue Montgolfier. Tél. TUR. 53-46 ou TUR. 38-96.

Vous roulez à l'ordinaire ?

Vous devez essayer Shell avec I C A

En vous offrant Shell avec I. C. A., Shell Berre met à votre disposition une essence normale nettement différente.
Essayez-la aujourd'hui même. C'est vraiment votre intérêt, puisque Shell avec I. C. A. est vendue sans supplément de prix. Dès le deuxième plein, vous sentirez toute la différence : votre conduite est plus souple et plus confortable, votre moteur tourne plus rond.

PUBLICIS EN 57/21

SHELL BERRE

L'Essence SHELL avec I.C.A. est vraiment différente !

Voici quatre ans déjà, Shell Berre a introduit I. C. A. dans son Supercarburant. Tous les automobilistes qui utilisent Supershell avec I. C. A. (ils sont des millions à travers le monde) ont pu constater tous les bienfaits d'I. C. A., l'additif exclusif Shell.

Aujourd'hui, voici I. C. A. dans l'essence normale Shell, à laquelle il apporte tous les precieux avantages qu'il apporte déjà à Supershell avec I. C. A.

Vous savez que, dans tout moteur, la combustion même de l'essence produit des dépôts. Ils s'opposent à la régularité de l'allumage et provoquent des pertes de puissance. I. C. A. rend ces depôts totalement inoffensifs et supprime préallumage et courts-circuits aux bougies dont ils étaient la cause. Votre moteur tourne plus rond sans à-coups. Il utilise totalement la puissance fournie par l'essence Shell, toute la puissance pour laquelle vous payez lorsque vous achetez votre essence. Et n'oubliez pas que vous bénéficiez de tous ces avantages sans supplément de prix.

Mais attention ! Même avec I. C. A., l'essence Shell n'est pas un Supercarburant. Si votre moteur exige du Supercarburant, continuez d'utiliser Supershell avec I. C. A.

Faites votre plein aujourd'hui même.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

10 OCTOBRE

CETTE énorme libellule se cogne follement à une vitre. Le libre azur est à deux doigts d'elle qui ne voit rien et qui s'épuise. Ainsi la politique française... Mais qu'est-ce donc, la politique française, en dehors d'une tête qui la penserait ? quelqu'un la pense ces jours-ci, je l'espère : celui qui rituellement, au début de chaque crise, annonce, le pauvre homme, qu'il fera vite.

J'ai la plus grande considération pour M. le Président de la République. On n'occupe pas une si haute charge sans avoir témoigné de capacités singulières. Mais enfin les plus nobles esprits ont leurs points faibles. Autant que nous en puissions juger du dehors et de la place infime que nous occupons, M. René Coty, dans les moments de sa carrière où il lui appartient de choisir un nouveau cheval, incline à revenir aux vieilles montures qu'il connaît. Ne se trouve-t-il donc, dans les haras du régime, que des chevaux de retour ? J'entends bien que M. René Coty est un classique : inventer en politique, risquer, n'est pas son fort. Il joue correctement le jeu, quoi qu'il lui en coûte, et même si les règles de ce jeu et toute sa routine l'obligent, chaque fois, à cogner contre un mur sa tête vénérable.

LA-DESSUS, je m'inquiète et je m'interroge. Il ne faudrait pas que le premier magistrat de la République s'obstinât trop longtemps à traiter aussi mal ce noble front qui est un peu le nôtre, puisque, après tout, l'Etat c'est nous et que lorsque son chef se cogne, nous voyons tous trente-six chandelles.

Nous osons l'interroger respectueusement : qu'est-ce donc qui le détourne de chercher une autre issue ? Il en est plus d'une que de simples citoyens entrevoient depuis la rue et qui peut-être serait visible d'une fenêtre de l'Elysée, en se penchant un peu.

Je crains de me montrer indiscret. Mais enfin je ne suis pas un jeune lord et M. René Coty n'est pas la reine d'Angleterre. Je me demande donc si M. le Président, à l'abri des règles du jeu constitutionnel, ne suit pas un peu trop les inclinations de son cœur. Je crains que ce cœur ne l'aveugle. De secrètes préférences l'occupent peut-être, et qui n'a les siennes ? Si j'en crois ce que j'observe depuis ma terrasse, la place historique de M. Guy Mollet sera éminente dans la lignée des grands favoris, à la suite d'Albert de Luynes et du duc Decazes.

C'est un curieux mystère. Mais voilà beau temps que je ne m'étonne plus des amours, ni des amitiés, ni des influences subies, ni de ce pouvoir des âmes fortes sur les esprits faibles qui fut le philtre « unique » de la Galigaï. Denise Bourdet m'a dit un jour : « On ne comprend jamais rien aux histoires des autres. » Je n'ai pas oublié ce mot profond.

« JE ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce qui me charme toujours et jamais ne me lasse... » Ces propos d'Assuérus à Esther, si nous les transposons dans l'ordre politique, nous aident — non à comprendre puisque c'est impossible — mais à mesurer la puissance de ce pouvoir que M. Guy Mollet détient et qui fait de lui (c'est du moins ce qui m'apparaît depuis ma terrasse) le maître occulte de l'Elysée.

Le génie étonné de M. René Coty tremble devant le sien, voilà ce que l'Histoire constatera, mais je doute qu'elle puisse jamais entrer mieux que nous ne le faisons nous-mêmes, dans les raisons de ce tremblement. Car le fait d'avoir, le 6 février 1956, en capitulant sous les tomates fascistes, passé autour du cou de la nation ce nœud qui n'a pas fini de l'étrangler, n'offrait rien au premier regard dont dût s'attendrir l'hôte auguste de l'Elysée.

Le coup de Suez avait sans doute de quoi plaire davantage à un Président patriote, comme est le nôtre, et qui en 1914 a fait ses preuves. Après tout, les deux ogres étaient occupés ailleurs, l'un à des élections, l'autre en Hongrie. Ils tournaient leurs dos formidables. C'était le moment ou jamais d'emboucher notre petite trompette. Mais enfin nous savons depuis ce jour-là, si nous en avions jamais pu douter, et M. le Président de la République doit savoir comme nous, qu'en politique étrangère M. Guy Mollet n'y voit pas plus loin que son nez, qui est court.

Mais quoi ! ce nez avait plu bien avant le voyage d'Alger, et alors qu'il n'avait encore subi nulle offense. Il avait été appelé, il avait été choisi. M. le Président de la République n'a pas tort de se considérer comme lié devant l'Histoire à la politique de M. Guy Mollet et à ses merveilles.

Il reste que le régime est moribond et que voici venir le temps des Maires du Palais. Mais Pépin d'Héristal était un autre monsieur. Nous autres, nous avons affaire au Pépin en soi, au Pépin absolu.

11 OCTOBRE

X. me dit :

— Vous êtes muet sur le satellite artificiel ?

— Je ne comprends rien à la mécanique la plus simple. Alors, celle-là !

— C'est aussi que le satellite vous gêne, avouez-le. Les chrétiens n'aiment pas beaucoup que l'homme fasse les gestes de Dieu.

— Mais ils aiment que les prophéties s'accomplissent : « Vous serez semblables à des dieux. » Et puis, plus l'homme manifeste sa prééminence et plus aussi s'approfondit le mystère de son origine. Ce démiurge sorti de rien, selon vous, crée des météores. Il y a là de quoi surprendre ceux à qui trois mesures de Mozart ne suffisent pas pour pressentir que nous sommes de race divine.

Mais enfin je conviens que la métaphysique entre pour beaucoup dans le trouble que je ressens et que ce joujou soviétique m'effraye, bien qu'il ne tue pas. Comment me faire entendre ? J'y crois voir le signe que nous sommes lâchés, que notre main n'est plus tenue, que désormais nous irons jusqu'au terme d'un destin terrifiant.

— Allons ! allons ! vous êtes l'un des derniers survivants de l'âge théologique, voilà le vrai.

— Ou peut-être l'une des dernières voix prophétiques, l'une des plus faibles avant que commence la fin des fins.

— Vous qu'inquiétaient les manuscrits de la mer Morte...

— C'est tout le contraire !

— Reconnaissez que la pluralité des mondes habités compliquerait curieusement la Rédemption.

— Pourquoi ? L'histoire humaine deviendrait alors comme celui des volumes d'un roman-fleuve qui peut être lu à part...

— Nous verrons bien.

— Non, moi je ne verrai pas... Mais revenons sur terre. M. Kroutchev n'aura plus besoin de donner un coup de sifflet pour interrompre, quand il lui plaira, nos petites aventures personnelles. Au vrai, sur ce point, nous pouvons dormir tranquilles : c'est son intérêt qu'elles durent jusqu'à épuisement.

F. M.

(Copyright « L'Express »)

EMPIRE-FOURRURES
8, *avenue de Wagram* (PL. DE L'ETOILE) CAR. 22-82
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence pour la qualité proposée

FOURRURES
GALUZ
71, av. Victor-Hugo, Paris

DISQUE BLEU
avec filtre = Pureté

Pendant vos instants de détente, la fumée pure et légère des "DISQUE BLEU" Filtre vous procure le stimulant nécessaire pour reprendre votre travail calmes et détendus. Les "DISQUE BLEU", avec ou sans filtre, sont toujours fraîches et de qualité constante.

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS • CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT